SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
Sociétés et Humanités
Université Paris Cité

Les applications au-delà de la binarité

Trajectoires relationnelles, identification sexuelle et applications de rencontres chez les jeunes bisexuel·les

Par Apolline Régeard

Mémoire de Master 2023 – Sociologie

Dirigé par Olivier Martin

Membres du jury : Olivier Martin et Yaëlle Amsellem-Mainguy

Soutenu le 21 juin 2023 ; version du 26 juin 2023

Except where otherwise noted, this work is licensed under
http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Afin de valoriser le travail personnel, l'équité, la propriété intellectuelle et le droit d'auteur, il est rappelé que le plagiat, qui consiste à « s'approprier les mots ou les idées de quelqu'un d'autre et de les présenter comme siens », est interdit.

Quelques exemples de plagiat :

- copier le passage d'un livre, d'une revue ou d'une page WEB ou encore du mémoire ou du rapport de stage sans le mettre entre guillemets et·ou sans en mentionner la source ;
- résumer les mêmes types de document sans mentionner la source ;
- insérer dans un travail des données, des graphiques, des images en provenance de sources extérieures non identifiées, non citées ;
- traduire partiellement ou totalement un texte ou réutiliser un travail produit, sans avoir obtenu au préalable l'accord de son auteur ;

Ce qu'il est possible de faire :

- il est possible de reprendre ponctuellement les idées d'un auteur (y compris d'un autre étudiant) ou ses travaux mais il est obligatoire d'indiquer les références utilisées ;
- emprunter textuellement aux autres est possible, sous réserve de placer les citations ou les extraits de textes « entre guillemets » et d'en mentionner la provenance de manière précise y compris pour les images, les tableaux et schémas. Les citations et emprunts doivent être de longueur raisonnable et adaptée aux propos du travail personnel.

Je, soussigné(e) Apolline Régeard

atteste avoir pris connaissance du contenu de cet engagement de « non-plagiat » et déclare m'y conformer dans le cadre de la rédaction de ce mémoire. Je déclare sur l'honneur que le contenu du présent mémoire est original et reflète mon travail personnel. J'atteste que les citations sont correctement signalées par des guillemets et que les sources de tous les emprunts ponctuels à d'autres auteur-e-s, textuels ou non textuels, sont indiquées.

Le non-respect de cet engagement m'exposerait à des sanctions.

Signature, précédée de la mention « lu et approuvé » :

Lu et approuvé Apolline Régeard

Résumé du mémoire

Les acceptions négatives entourant les applications de rencontres et la bisexualité se rejoignent sur de nombreux points, toutes deux étant accusées de favoriser l'infidélité, le libertinage, voire la perversion. La bisexualité des jeunes est souvent niée et envisagée comme transitoire. Ce sont à ces préjugés qu'entend répondre ce mémoire en se demandant de quelle manière les applications de rencontres s'inscrivent dans les recherches intimes des jeunes bisexuel·les. Cette enquête souhaite tenir ensemble les usages et les trajectoires relationnelles. Pour ce faire, j'ai mené douze entretiens auprès de jeunes attiré·es par plus d'un genre et âgé·es de 18 à 25 ans. Ce volet a été complété par des observations en ligne et l'accès aux profils des jeunes rencontré·es. Le mémoire montre d'abord que les applications sont le lieu d'une socialisation à la bisexualité des jeunes. Elles participent à leur socialisation affective et sexuelle mais aussi plus spécifiquement, leur permettent de découvrir, tester et confirmer des attirances pour plus d'un genre, ainsi que de développer un sentiment d'appartenance à une communauté LGBT, parfois bisexuelle. Un second résultat de cette recherche porte sur la manière dont ces jeunes se définissent, qui passe par une forte remise en question des bicatégorisations de genre et de sexualité. Ces critiques se retrouvent dans leur usage des applications. Enfin, ce mémoire s'attache à montrer que les jeunes bisexuel·les opposent les applications selon qu'ils les perçoivent comme plus ou moins hétéro- et androcentrées. Cette typologie oriente leurs usages de ces dernières et leur permet d'obtenir une marge de manœuvre. Ce mémoire a finalement montré que l'invisibilité de la bisexualité est reproduite sur les applications de rencontres. Elle invite également à développer les études sur la bisexualité, invisibilisée autant sur les applications comme dans les recherches universitaires.

Mots clefs : Bisexualité, applications de rencontres, sociologie des usages, sociologie de la sexualité, numérique, jeunesse.

Remerciements

Ce mémoire n'aurait pas vu le jour sans l'accompagnement d'Olivier Martin, mon directeur de recherche que je tiens particulièrement à remercier. Tout d'abord d'avoir porté de l'intérêt à mon sujet et d'avoir accepté de l'encadrer. Ce sont aussi ses précieux conseils et recommandations qui m'ont permis de proposer un mémoire aussi abouti et de réorienter mon sujet tout au long de l'année. Je remercie également les autres chercheurs et chercheuses avec qui j'ai pu échanger de manière brève ou plus soutenue tout au long de cette année et qui ont ainsi participé à cadrer et à redéfinir mon sujet. En particulier, un grand merci à Mathieu Trachman pour nos échanges éclairants, et à Yaëlle Amsellem-Mainguy d'avoir relu ce travail.

Je tiens surtout à faire part de ma reconnaissance envers tous·tes les bi qui ont bien voulu échanger avec moi et ont investi mon mémoire d'une portée politique. Merci à celles et ceux que j'ai cités, mais aussi aux nombreux·ses autres qui m'ont livré leur témoignage. Leurs récits ne sont pas uniquement utiles à ce mémoire, ils ont aussi été particulièrement touchants et inspirants pour la féministe que je suis. Leurs trajectoires sont importantes à prendre en compte et, je l'espère, préfigurent ce mouvement massif de remise en question des codes de genre, d'acceptation de toutes les identités LGBT+ et de fin des violences. Je tiens en particulier à souligner en ce sens le travail indispensable des associations, en particulier de Bi'Cause et le MAG Jeunes LGBT+ qui font au quotidien ce travail d'accompagnement et de visibilisation des jeunes bi, pan et + et ont diffusé ma recherche. Je voudrais ici rappeler l'invisibilité et le manque de représentations auxquels font face un grand nombre de jeunes bi. Les applications de rencontres ne sont aussi qu'un lieu parmi d'autres où les personnes LGBT+ doivent mettre en place un ensemble de stratégies pour se protéger des violences possibles, qu'elles soient physiques ou psychologiques. J'espère que les rapports sur la biphobie auront la réception qu'ils méritent et conduiront à une vaste prise de conscience.

Merci enfin à mes proches de m'avoir épaulée tout au long de ce travail. À Julia d'abord pour sa présence quotidienne et ses multiples conseils. Son aide m'a été précieuse pour finir de rédiger ce mémoire et lui donner la cohérence que je lui trouve. À Lison, Maëlle, Paul, Emma, Sophie, Maguelonne, Astrid, Etienne et Laure ensuite, avec qui j'ai parlé longuement ou plus brièvement de mon sujet, me permettant de mettre des mots sur mes pensées, me racontant leurs expériences personnelles ou me conseillant des lectures et approches complémentaires. Surtout, merci à mon frère, Guénolé, et à ma mère, Marielle, pour leurs précieuses relectures et leur intérêt pour mon sujet.

Sommaire

Introduction……..…….1

1. Applications et bisexualité……..2
2. Comment penser la « sexualité invisible »……...……...7

Les recherches des jeunes bisexuels en ligne……...…….12

L'enquête.....14

Enquêter en tant que jeune femme étudiante auprès de bi…...…….16

Chapitre 1 – Matcher la bonne appli : s'adapter aux contraintes……..……20

1. Les lieux de la rencontre bi……...……22
2. Après les premières relations……...…….33
3. Tester les applications……...41
4. Contourner les contraintes des applications……...……...52

Chapitre 2 – Bi ou pan : se définir avec et sur les applications……..61

1. Une attirance plurielle……...62
2. Se chercher en ligne : évolution des modes d'autonomination…….68
3. Les biais de la bisexualité sur les applications……..76
4. Recomposer son profil par effet d'apprentissage……..82

Chapitre 3 – Un usage féministe est-il possible ? La bisexualité questionne la binarité en ligne...……..…….90

1. Le rapport au militantisme……92
2. Remettre en question l'ordre du genre hétérosexuel……...100
3. Revendiquer une attirance non-genrée……108
4. Au-delà du genre…….114

Conclusion……..123

Lexique……...……129

Bibliographie…..……...130

Annexes……..139

Table des matières…….158

Introduction

En 2017, cinq associations LGBT+, ont créé un questionnaire portant spécifiquement sur les violences physiques et psychologiques subies par les personnes bisexuelles et pansexuelles. Cinq questions portaient sur l'utilisation des sites et applications de rencontres par les personnes bi-pansexuelles. Les résultats révèlent que deux tiers des répondant·es avaient déjà utilisé une application ou un site de rencontres au cours de leur vie. Cependant, les usages des hommes, des femmes ou des personnes ne s'identifiant pas à un genre binaire varient fortement, tant dans le choix des applications, que dans la proportion de personnes ayant déclaré s'en être servi. Les résultats portent également sur le fait de rendre visible son identification sexuelle ou affective sur son profil en ligne. En ce sens, plus de 80% des répondant·es auraient affiché leur identification et plus d'un tiers aurait déjà reçu un commentaire sur cette dernière, le plus souvent négatif. Le rapport des associations et les témoignages reçus suggèrent ainsi que l'hypersexualisation des personnes bisexuelles et pansexuelles par les autres utilisateur·rices est de mise sur les applications, de même que la présomption d'infidélité, de libertinage, voire de perversion[1].

Régulièrement rappelés par les associations de lutte contre les LGBT+-phobies, les clichés sur la bisexualité se combinent à ceux sur les applications de rencontres. En ce sens, souvent invisibilisée, la bisexualité est en même temps envisagée comme une sexualité sans limites, puisqu'*a priori* tournée vers tout le monde. Les applications de rencontres seraient alors un lieu où les bisexuel·les peuvent exercer une sexualité illimitée et dénuée de sentiments. Les personnes bisexuelles en ligne sont considéré·es particulièrement libres et actives sexuellement. En ce qui concerne les jeunes, le témoignage d'un jeune homme bisexuel de 25 ans dans les réponses au questionnaire est éclairant : « *Souvent, c'est surtout le scepticisme sur la bisexualité qui revient, que ce soit de la part des hétéros ou des gays. Ils pensent que la bisexualité n'est qu'un passage vers l'homosexualité et sont très dubitatifs* ». Passage vers l'homosexualité ou simple effet de mode, la bisexualité des jeunes est particulièrement suspecte, d'autant plus sur les applications de rencontres. La ténacité de ces clichés et la manière dont ils touchent les jeunes interroge sur l'usage réel des applications de rencontres par les jeunes bisexuel·les.

[1] **BI'CAUSE**, **MAG JEUNES LGBT+**, **ACTUPIENNES**, **FIERES**, **SOSHOMOPHOBIE**, 2022, « Enquête biphobie, panphobie », V3. Le questionnaire a été diffusé entre septembre 2017 et mai 2018 et a recueilli 3 625 réponses.

1. Applications et bisexualité

Les jeunes bisexuel·les ont grandis avec le numérique, et les applications de rencontres sont banales dans leur quotidien. *Grindr,* la première application mobile géolocalisée, est apparue en 2009, à destination des hommes gays. Celles et ceux qui ont aujourd'hui entre 18 et 25 ans, avaient alors entre 4 et 11 ans. Avoir grandi avec l'essor des sites et applications de rencontres, c'est *a priori* développer une grande proximité, voire une banalité, du rapport aux applications de rencontres. Si l'accès et la maîtrise des outils numériques restent inégalement répartis, les jeunes disposent en grande majorité d'une proximité importante au numérique et de l'accès à un smartphone individuel[2]. Celui-ci permet en ce sens l'accès aux applications de rencontres. Une grande partie de ces applications sont par ailleurs formellement ouvertes aux personnes bisexuelles, en permettant notamment d'indiquer la volonté de « voir tout le monde » parmi les autres utilisateur·ices. Il importera en ce sens de distinguer les applications de rencontres destinées en priorité aux rencontres entre partenaires de même sexe (*Grindr, Her…)* et celles *a priori* destinées à tous et toutes (*Tinder, Fruitz, Bumble…).* Cette recherche emploiera le terme « d'applications de rencontres » préférentiellement à celui de « sites » afin de coller au plus proche de la pratique des jeunes, qui se servent en majorité des applications sur leur smartphone.

L'intérêt à penser l'intersection entre applications de rencontres et bisexualité des jeunes est multiple. D'une part, le manque de publications sur la bisexualité en sociologie francophone crée un réel manque dans la prise en compte de cette minorité sexuelle[3]. Comme j'y reviendrai, la bisexualité reste une sexualité encore invisible, sur la scène sociale comme scientifique[4]. Sur les applications de rencontres en particulier, s'intéresser à la bisexualité, c'est interroger les clichés et fantasmes déjà évoqués. Cela permet aussi de réfléchir à l'utilisation concrète qu'elles et ils font des paramètres des applications. De manière générale, il apparaît important de développer les recherches sur les homo-bisexualités en sociologie. C'est cet aspect qu'il m'importe d'éclairer. Si cette recherche porte sur les jeunes bisexuel·les, ces témoignages

[2] **MERCKLE** P., **OCTOBRE** S., 2012, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », *Réseaux*, 123, p. 59-84.

[3] J'emploie dans ce mémoire le terme de minorités sexuelles afin de désigner l'ensemble des identifications sexuelles qui s'éloignent de l'hétérosexualité. Le choix de ce terme, s'il est connoté, permet de simplifier la lecture mais aussi de désigner une réalité numérique et sociale.

[4] **SWAN** J., **HABIBI** S., 2018, *Bisexuality. Theories, Research, and Recommendations for the Invisible Sexuality*, Springer, New-York.

permettent aussi de réfléchir de manière plus large à la construction et à l'expression des identifications sexuelles, comme à leur acceptation.

D'autre part, il s'agit d'apporter à la connaissance de l'usage d'internet par les jeunes. Comme le soulignent très justement Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux dans l'introduction de leur enquête sur *Les jeunes, la sexualité et internet*, les pratiques « sexuelles » des jeunes sur internet sont complexes et diversifiées et encore trop peu étudiées. En ce sens, elles font l'objet d'un très grand nombre de fantasmes, par exemple sur l'accès à des contenus pornographiques non contrôlés et non triés[5]. Pourtant, s'intéresser aux jeunes en particulier, c'est saisir le moment où sont nouées les toutes premières relations amoureuses et sexuelles. En effet, l'âge au premier rapport sexuel se situe en moyenne à 17,6 ans pour les filles et 17 ans pour les garçons[6]. Dans leur enquête, Yaëlle Amsellem-Mainguy et Arthur Vuattoux ont ainsi montré la place d'internet dans les parcours des jeunes LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuel·les, Trans'*)[7]. A partir d'une vaste enquête auprès de 66 jeunes âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, les auteur·rices ont notamment proposé un croisement encore rare entre usage d'internet – et des applications de rencontres – et identifications sexuelles. Leur enquête montre ainsi que les communautés en ligne permettent à ces jeunes d'expérimenter une nouvelle identité et de se renseigner sur un ensemble de pratiques qu'elles et ils ne peuvent évoquer avec leurs proches. Les applications de rencontres permettent pour leur part de « vivre pleinement leur sexualité malgré l'hétéronormativité qui s'impose à eux[8] ». Ma recherche envisage elle aussi les jeunes comme capables de jugement et de recul sur leur usage des applications de rencontres et considère les applications de rencontres comme participant à leur socialisation affective et sexuelle. Cette perspective semble d'autant plus éclairante qu'elle s'intéresse à des jeunes LGBT. Moins centrée sur les jeunes et plus sur les rencontres en ligne des hommes gays, la thèse de doctorat soutenue par Anthony Fouët en décembre 2023 aborde elle aussi le rapport entre identification sexuelle et applications de rencontres. Plus particulièrement, il y met au jour les rapports sociaux à l'œuvre dans les rencontres en ligne entre hommes et la reproduction de modèles de domination basés sur l'âge, la classe et la race. Deux grands résultats soulignent la diversité d'appropriation des applications et la manière dont les conceptions des applications

[5] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, François Bourin.

[6] **BAJOS** N., **RAHIB** D., **LYDIE** N., 2018, *Genre et sexualité. D'une décennie à l'autre. Baromètre santé 2016, 2018. 6 p*, Saint-Maurice, Santé publique France.

[7] Par volonté de simplification de la lecture, le terme de LGBT sera utilisé dans ce mémoire en tant qu'abréviation de l'acronyme LGBTQIA+ (Lesbiennes, gays, bisexuel·les, trans', queer, intersexe, asexuel·les), qui a pour volonté d'inclure la majorité des minorités sexuelles et de genre.

[8] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *op. cit.*, p. 158.

en encadrent les usages[9]. Les enquêtes sur les personnes LGBT et les applications de rencontres restent rares et n'ont jamais abordé frontalement le thème de la bisexualité.

Plus qu'internet, ce sont aussi les applications qui font l'objet de fantasmes. Elles ont ainsi été tour-à-tour décrites comme conduisant à la fin de l'amour[10] et au développement d'une « sur-rationalisation » et de « sur-sexualisation » des comportements[11]. Les applications ont ainsi été analysées par les sociologues comme par les utilisateur·rices comme des « supermarchés » ne permettant pas de faire de vraies rencontres[12]. Ces fantasmes ont aussi pu être ceux accolés à la bisexualité, souvent envisagée comme une identification transitoire, centrée sur la sexualité et associée à des individus incapables de fidélité[13]. Les préjugés associés à la bisexualité et aux applications de rencontres sont proches et témoignent d'une forme de « panique morale » sur une soi-disant fin de l'amour, en même temps que de la négation de la bisexualité en tant qu'identification sexuelle à part entière. La perspective de cette recherche est donc de rendre visible la bisexualité et les sens que lui donnent les jeunes qui s'en déclarent. La lecture des applications de rencontres que privilégie cette recherche est celle de Marie Bergström, telle qu'elle se donne à voir dans son enquête parue en 2018 sur les sites de rencontres. A partir d'une recherche de dix ans auprès des concepteurs des sites de rencontres et de leurs utilisateur·ices, la sociologue souligne plusieurs phénomènes. Tout d'abord, les sites et applications de rencontres participent d'une double privatisation de la rencontre amoureuse : privatisation marchande d'abord parce que le marché s'étend aux rencontres, mais privatisation sociale aussi puisque les rencontres se font à l'écart des cercles de proches et d'interconnaissances. Secondement, les sites sont des lieux privilégiés pour l'observation des mécanismes à l'œuvre dans les rencontres intimes. En effet, ils rendent visibles les enjeux de la rencontre, ce qui conduit à leur accélération : ce qui doit être feutré dans les rencontres ordinaires peut être explicité en ligne. Ces comportements donnent ainsi à voir plus nettement les inégalités de genre, classe et race à l'œuvre dans la rencontre et leur reproduction. Dans les

[9] **FOUËT** A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris*, Thèse en sociologie sous la direction de Combessie P., Paris, Université de Nanterre.

[10] **ILLOUZ** E., 2006, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil.

[11] Ces approches sont notamment celles développées par des sociologues dans les années 2010, voir par exemple : **KESSOUS** E., 2011, « L'amour en projet. Internet et les conventions de la rencontre amoureuse », *Réseaux*, 166(2), p. 191-223 ; **KAUFMANN** J.-C., 2010, *Sex@mour*, Paris, Armand Colin *;* **ILLOUZ** E., 2006, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil ; **LARDELLIER** P., 2004, *Le Cœur NET. Célibats et amours sur le Web*, Paris, Belin.

[12] **BERGSTRÖM** M., 2013, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 43(3), p. 433-442.

[13] **DESCHAMPS** C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland.

relations hétérosexuelles en particulier, les comportements attendus des hommes et des femmes continuent d'être fortement différenciés en ligne. La sociologue rappelle par ailleurs la possibilité d'envisager les effets émancipateurs des sites de rencontres : ils permettent de réinventer la sexualité. Leur usage ne peut par ailleurs être compris qu'en lien avec des changements structurels[14]. Plus particulièrement, ils sont un lieu de rencontres privilégié pour les personnes de même sexe[15]. Il importe en ce sens de les envisager comme des espaces de rencontres à part entière pour les jeunes bisexuel·les, croisant logiques marchandes des concepteurs et appropriations ordinaires des utilisateur·ices.

Cette recherche souhaite penser le rapport entre bisexualité et applications de rencontres par une sociologie des usages appliquée au numérique et à la vie intime. En ce sens, il apparaît pertinent de revenir sur les travaux qui ont pensé la manière dont les individus se saisissent effectivement des applications de rencontres. Il s'agit aussi d'envisager la manière dont le design des applications de rencontres façonne les usages. Depuis le milieu des années 1980, les recherches en sociologie des usages se tournent vers une « observation plus attentive de la dimension technique de l'usage qui corrige l'impasse faite jusqu'alors sur le rôle joué par l'objet dans les pratiques sociales[16] ». Joëlle Jouët entend dénombrer les dénominateurs communs d'un courant sociologique protéiforme. Ainsi, la sociologie des usages pense l'usage comme un construit social et cherche à le restituer dans l'action sociale. Selon elle, il a ainsi été abordé par « la généalogie des usages, le processus d'appropriation, l'élaboration du lien social, et l'intégration des usages dans les rapports sociaux[17] ». Elle souligne l'importance de la démarche comparative contre une dérive vers l'empirisme, mais aussi de la pluralité des approches méthodologiques pour prendre en compte les caractéristiques sociales des individus. Transposée aux applications de rencontres, une telle démarche a pris deux formes, parfois pensées ensemble. D'une part, une attention a été donnée à la manière dont les utilisateur·ices investissent les applications et les modes de présentation de soi offerts par de telles applications. D'autres part, des travaux ont cherché à comprendre la manière dont les applications de rencontres étaient construites et le rôle de leur design sur les usages qui en sont faits. Si ces

[14] **BERGSTRÖM** M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.

[15] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *op. cit.* ; **BERGSTRÖM** M., 2016, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », *Population & Sociétés*, 530(2), p. 1-4 ; **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, « Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, Hors Collection Social, p. 243-271.

[16] **JOUËT** J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 18 (100), p. 487-521.

[17] *Ibid.*

démarches sont liées, elles ne sont pas toujours pensées ensemble. Les travaux les plus récents ont donc souligné le rôle du design des applications sur la manière dont les individus entrent en relation sur ces dernières, notamment en opérant un « filtrage » à partir des informations disponibles[18]. Jessica Pidoux, par une analyse des brevets de *Tinder*, a montré que la mise en relation sur l'application *Tinder* se fait selon un calcul algorithmique selon les « qualités » des individus. Ainsi, la mise en relation n'est pas arbitraire mais bien définie notamment selon la localisation, l'intelligence ou l'attractivité physique, elle-même définie par l'âge et le sexe[19]. L'attention portée à la manière dont sont conçues ces applications permet alors de comprendre les biais pouvant orienter les rencontres. Ces dernières sont majoritairement construites selon les idéaux de leurs créateurs – des hommes pour la plupart. En somme, elles sont basées sur une « présomption d'hétérosexualité » et opposent le registre sexuel au registre amoureux. La sexualité masculine est envisagée comme « une sexualité pour soi, associée à une libido importante » et celle féminine est associée à une « sexualité relationnelle, davantage effacée et associée au cadre conjugal[20] ».

Cette double dimension des interactions des individus en lien avec le design des applications peut être pensée à travers le concept de « dispositif », justement utilisé par Johann Chaulet dans son analyse de *Meetic* pour « comprendre la place et le rôle que les acteurs confèrent au site comme outil de médiation, ainsi que la manière dont ce dernier marque la relation en devenir lorsqu'il s'agit d'initier une relation avec une ou plusieurs personnes inconnues jusqu'alors[21] ». Le concept de dispositif trouve son origine dans les travaux de Michel Foucault mais je conserverai ici la définition, jugée plus adaptée à mon objet d'étude, que Nicolas Dodier et Janine Barbot formulent dans leur article de 2016 « La force des dispositifs ». Le concept de dispositif y est défini « comme un enchaînement préparé de séquences, destiné à qualifier ou transformer des états de chose par l'intermédiaire d'un agencement d'éléments matériels et langagiers[22] ». Cette définition prend en compte à la fois la propriété « d'hétérogénéité » du dispositif puisque « toutes sortes de composantes peuvent figurer parmi les éléments matériels

[18] **KESSOUS** E., 2022, « L'appariement par l'image. Comment les applications mobiles géolocalisées déplacent le cadre des rencontres en ligne », *in Comment ça matche ? Une sociologie de l'appariement*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 139-168 ; **CHAULET** J., 2009, « Sélection, appariement et modes d'engagement dans les sites de mise en relation », *Réseaux*, 154(2), p. 131-164.

[19] **PIDOUX** J., 2019, « Toi et moi, une distance calculée. Les pratiques de quantification algorithmiques sur Tinder », *in Carte d'identités*, Paris, Hermann, Colloque de Cerisy, p. 249-267.

[20] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 61.

[21] **CHAULET** J., 2009, *op. cit.*

[22] **DODIER** N., **BARBOT** J., 2016, « La force des dispositifs », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 71(2), p. 421-450.

en question, sans qu'il soit nécessaire d'en fixer a priori la liste[23] ». De plus, elle intègre trois autres de ses propriétés essentielles que sont la relation duelle aux idéaux, le fait de remplir des finalités et un pouvoir de transformation sur les individus. Enfin, recourir à cette notion implique surtout de prêter attention au « travail normatif » que mettent en place les individus, c'est-à-dire « les évaluations, positives ou négatives, que les individus portent explicitement sur des états de chose[24] » à partir d'un « répertoire normatif » qui peut avoir été construit antérieurement au dispositif. En résumé, il importera de regarder les interactions des individus avec le dispositif et les discours et jugements qu'ils produisent à son égard. Pour autant, les individus conservent une certaine marge de manœuvre dans l'appropriation du dispositif. Il s'agit en ce sens de considérer le concept de dispositif au côté d'autres concepts, notamment de penser en priorité le « travail normatif » des individus. Recherche à un instant T, les dispositifs techniques décrits dans ce travail de mémoire sont régulièrement amenés à changer. Je les décris ici tels qu'ils ont été observés jusqu'en avril 2023.

2. Comment penser la « sexualité invisible[25] »

En sociologie, la bisexualité est envisagée comme une construction historique, le critère de l'identification sexuelle étant récent. En ce sens, il semble important de souligner que le terme de bisexualité a été largement utilisé depuis le début du XXe siècle, essentiellement dans le champ de la psychologie avec l'idée d'une bisexualité psychique développée depuis Sigmund Freud dans ses trois essais sur la théorie sexuelle, parus en 1905. Cette définition est cependant loin du sens actuel qui lui est donné. La bisexualité a ensuite été décrite sous l'angle du « faire » en la liant aux pratiques sexuelles. Cette vision, plus proche de celle que j'adopte, a été développée par Alfred Kinsey. Aux Etats-Unis, le sociologue a développé deux grandes enquêtes sur les comportements sexuels en 1948 et 1954 et a suggéré que les identifications sexuelles procèdent d'un continuum sexuel humain dont les deux pôles sont l'hétérosexualité pure et l'homosexualité pure[26]. Catherine Deschamps relève la première occurrence du terme de bisexuel en 1794. Pour autant, son sens contemporain ne peut se lire qu'à partir des définitions de l'homosexualité et de l'hétérosexualité, dont les termes apparaissent à la fin du

[23] *Ibid.*
[24] **DODIER** N., **BARBOT** J., 2016, *op. cit.*
[25] **SWAN** J., **HABIBI** S., 2018, *op. cit.*
[26] **KINSEY** A. C. et al., 1954, *Le comportement sexuel de la femme*, Le Livre contemporain Amiot-Dumont, Paris ; **KINSEY** A. C. et al., 1948, *Le comportement sexuel de l'homme*, Editions du Pavois, Paris.

XIXe siècle. Pour la sociologue, la bisexualité a été invisibilisée pendant tout le XXe siècle, associée à l'homosexualité, et ne trouve « une épaisseur concrète, matérielle et tangible, qu'au tournant des années 1970[27] ». Finalement, il m'importe de considérer la bisexualité depuis son « glissement du faire à l'être[28] ». La reconnaissance de la bisexualité comme une identification sexuelle s'est imposée par le rôle d'associations. Plus tardive que la politisation de l'homosexualité, celle de la bisexualité apparaît dans les années 1980, avec l'apparition des premières associations politiques bisexuelles aux Etats-Unis. Celles-ci se multiplient dans le monde dans les années 1990, avec notamment l'apparition en France du *Groupe Bi* en 1995, premier groupe bisexuel français[29]. Lors de la même décennie, est organisée la première Journée Internationale de la Bisexualité aux Etats-Unis en 1999, qui est importée en France dix ans plus tard à l'initiative de l'association *Bi'Cause*. Aujourd'hui en France, ces revendications sont essentiellement portées par deux associations bisexuelles : *Bi'Cause* à Paris et *To Bi or not to Bi* à Toulouse. Ces revendications sont également soutenues par d'autres associations LGBT et non uniquement bisexuelles.

La bisexualité a souvent été représentée comme un « parapluie » pour désigner conjointement l'ensemble des non-monosexualités, c'est-à-dire les identifications qui expriment des attirances physiques ou sentimentales envers des personnes de plus d'un sexe ou d'un genre. Le terme de bisexualité masque alors une diversité d'identifications, les plus communes étant la bisexualité et la pansexualité. La bisexualité est généralement définie comme l'attirance pour plus d'un sexe ou genre, quand la pansexualité renvoie à une attirance pour la personne quel que soit leur sexe ou genre. Cette recherche s'est intéressée à l'ensemble des jeunes se reconnaissant sous ce « parapluie bisexuel ». Pour autant et par souci de simplification de la lecture, je parlerai le plus souvent de bisexualité pour englober en fait la bisexualité et la pansexualité. Il ne s'agit pas ici de remettre en question la diversité des appellations retrouvées sur le terrain, qui seront analysées plus en détail dans le second chapitre de ce mémoire, mais bien de simplifier la lecture. Ainsi, j'utiliserai le plus souvent le terme de « bi » en diminutif de bisexuel·les et afin d'englober les personnes se définissant elles-mêmes comme attirées (sexuellement et/ou romantiquement) par plus d'un genre. Le critère de la pratique semble moins pertinent que celui de l'auto-identification dans cette recherche[30]. La

[27] **DESCHAMPS** C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland, p. 26.
[28] *Ibid.*, p. 23.
[29] *Ibid.*
[30] **FLANDERS** C. E., **LEBRETON** M. E., **ROBINSON** M., **BIAN** J., **CARAVACA-MORERA** J. A., 2017, « Defining Bisexuality: Young Bisexual and Pansexual People's Voice », *Journal of Bisexuality*, 17(1), p. 39-57.

bisexualité est alors entendue comme un principe de perception mais aussi comme une « expérience particulière du monde social, des manières de désirer, des styles de vie et de présentation de soi[31] ». Par ailleurs, le terme « d'identification sexuelle » sera préféré à celui « d'orientation sexuelle ». Ce choix rend compte d'une réflexion menée par Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman avançant principalement quatre arguments. D'une part, toutes les attirances ne se traduisent pas nécessairement en pratique sexuelle et il peut être difficile de réaliser ses désirs. D'autre part, les pratiques sexuelles ne conduisent pas nécessairement à la définition de soi comme homo- ou bisexuel·le. Les individus accordent également une place variable à leurs désirs et pratiques et les identifications peuvent varier au cours de la vie. Enfin, le terme d'orientation peut laisser suggérer qu'il existerait « des manières plus 'authentiques' de rendre compte de sa sexualité[32] ». Pour la lecture, un court lexique est également présent en fin de mémoire où sont définis les termes suivis d'une étoile* dans le texte.

Les principales données sur la bisexualité en France et aux Etats-Unis proviennent en premier lieu des enquêtes quantitatives. Tout d'abord, ces enquêtes suggèrent que les personnes bisexuelles seraient autant, voire plus nombreuses que les personnes homosexuelles (gaies et lesbiennes). Elles sont aussi plus jeunes et plus souvent des femmes. Enfin, comme le reste des personnes LGBT, elles sont en moyenne plus diplômées[33]. En France, des données quantitatives détaillées proviennent du volet LGBT de l'enquête VIRAGE (« Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et par les hommes », INED, 2015) et ont été exploitées par Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman. Dans un article de 2018, les auteur·rices mettent en exergue plusieurs résultats importants. Un des principaux résultats porte sur l'identification bisexuelle : celle-ci est légèrement plus présente chez les femmes que chez les hommes et ne survient pas non plus au même âge. Les hommes bi sont en moyenne plus âgés que les femmes, moins diplômés et moins souvent en couple. De plus, contre

[31] **CHAUVIN** S., **LERCH** A., 2013, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte, Repères, p. 9.

[32] **LEJBOWICZ** T., 2021, « Connaissance et acceptation de l'identification sexuelle par les parents : quelles incidences sur la détresse psychologique des femmes cisgenres lesbiennes et bisexuelles ? », *Bulletin Epidémiologie Hebd.*, 6-7, p. 111-119 ; **LEJBOWICZ** T., **TRACHMAN** M., 2020, « Lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans (LGBT) : une catégorie hétérogène, des violences spécifiques. », *in Violences et rapports de genre. Enquête sur les violences de genre en France*, Ined éditions, Paris, p. 355-390, p. 360.

[33] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., **L'ÉQUIPE DE L'ENQUÊTE VIRAGE**, 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4 ; **COPEN** C. E., **CHANDRA** A., **FEBO-VAZQUEZ** I., 2016, « Sexual behavior, sexual attraction, and sexual identification among adults aged 18-44 in the United States: Data from the 2011-2013 National Survey of Family Growth », *National Health Statistics Reports*, 88, p. 1-14 ; **GATES** G. J., 2014, « LGB/T Demographics: Comparisons among population-based surveys », *Williams Institute, UCLA School of Law ;* **MOCK** S. E., **EIBACH** R. P., 2011, « Stability and change in sexual identification identity over a 10-year period in adulthood », *Archives of Sexual Behavior*, 41(3), p. 641-648.

l'idée d'une indifférenciation au genre, les auteur·rices soulignent que « l'identification bisexuelle recouvre plutôt une sexualité plus souvent tournée vers l'autre sexe, ce que confirment les trajectoires sexuelles[34] ». Ce premier résultat permet déjà d'interroger la possibilité et la volonté pour les jeunes bi de réaliser leurs désirs indépendamment du genre du partenaire sur les applications de rencontres. Cette lecture invite en outre à ancrer ma recherche dans les études de genre. Le genre sera ici entendu comme un « rapport social qui produit, différencie et hiérarchise deux catégories : homme et femme[35] », il est au cœur de cette recherche. En particulier, si tous et toutes les bi rencontré·es ne s'identifient pas aux catégories binaires homme/femme, ces dernières seront utilisées afin de désigner une réalité sur les applications de rencontres. Le primat des photographies sur ces applications invite chaque utilisateur·ice à d'abord caractériser les profils qu'il ou elle voit en fonction de leur sexe supposé. J'utiliserai le plus souvent les termes « hommes » et « femmes » pour désigner le sexe qui leur a été assigné à la naissance, la manière dont elles et ils ont été socialisé·es et leur apparence physique. Je désigne en ce sens des apparences « plutôt masculines » ou « plutôt féminines » selon les termes de Mathieu Trachman[36]. Par ailleurs, ces réflexions rendent compte de la nécessité d'une recherche intersectionnelle, qui prenne en compte l'imbrication des rapports sociaux de genre, classe et âge pour penser les manières différentes d'exprimer et vivre sa bisexualité sur les applications de rencontres. La race n'est pas absente de ce mémoire mais y reste relativement impensée : l'ensemble des personnes rencontrées étant blanches, leur rapport dominant est peu interrogé.

Quelques autres travaux se sont éloignés de la perspective strictement quantitative pour s'intéresser à la manière de vivre la bisexualité au quotidien. En France, Catherine Deschamps fait figure à la fois d'exception et de pionnière dans le domaine. Dans *Le miroir bisexuel* paru en 2002, elle propose, à partir d'une ethnographie de la première association bi française (le *Groupe Bi* devenu *Bi'Cause*), de décrire l'émergence d'une communauté bi en France et d'interroger les catégories du couple et de la sexualité au regard des préjugés portés sur les bisexuel·les. Elle suggère ainsi que la bisexualité est un « miroir social » en ce qu'elle remet en question les pratiques dominantes et permet de les interroger. La bisexualité est souvent perçue comme une « interface », une identification transitoire vers l'hétérosexualité ou

[34] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

[35] **BEAUBATIE** E., 2021c, « Le genre pluriel. Approches et perspectives pour complexifier le modèle femme/homme en sciences sociales », *Cahiers du Genre*, 70(1), p. 51-74.

[36] **TRACHMAN** M., 2022, « Très masculin, pas très féminine. Les variations sociales du genre », *Population & Sociétés*, 10(605), p. 1-4.

l'homosexualité. D'une part, elle interroge la question de la binarité et l'intérêt de considérer les identifications sexuelles avec des frontières hermétiques. Elle interroge aussi le « fantasme de fidélité » au sein des couples. Finalement, elle montre que les personnes bisexuelles sont suspectées d'être « impures » au sein de la communauté LGBT, ce qui s'est notamment traduit en une démarche de recherche d'une identité bisexuelle au sein du collectif. Elle propose ainsi un essai de typologie des motivations de la bisexualité en distinguant la bisexualité « politique ou culturelle » ; « sexuelle ou commerciale » ; « sociale ou alibi » ; « sans importance ». Ces catégories permettent de comprendre les pratiques sexuelles avec tel ou telle partenaire, mais aussi les choix d'identification ou pourrait-on dire, d' « autonomiation[37] »[38]. Ces considérations invitent d'abord à dépasser une conception binaire de l'identification sexuelle et des frontières entre les identifications. Plusieurs recherches ont également montré que les identifications, en particulier non-hétérosexuelles, avaient tendance à varier au cours de la vie[39]. Si la bisexualité ne peut être pensée comme une identification « transitoire », la mise en couple invite néanmoins à se classer dans des catégories binaires (homosexualité ou hétérosexualité)[40]. C'est aussi ce que suggère l'autrice Mathilde Ramadier dans son récent essai sur la bisexualité féminine. Elle affirme ainsi se définir comme « fluide » plutôt que « bisexuelle » pour marquer ce va-et-vient[41]. Ces écrits soulignent finalement une dernière difficulté pour penser la bisexualité : les représentations sont souvent assez éloignées des pratiques. Ainsi, Catherine Deschamps a mis au jour l'existence d'une forme spécifique de discrimination, la « biphobie »[42]. Ce terme ne saurait pourtant masquer le contexte d'acceptation et de reconnaissance dont bénéficie la bisexualité[43].

L'étude de la bisexualité s'inscrit dans le développement de recherches sur les personnes LGBT, en études de genre et en sociologie de la sexualité. Ces travaux permettent aussi de mener une réflexion annexe puisqu'ils ont été porteurs d'une remise en question précoce de la

---

[37] Pour reprendre le terme de Natacha Chetcuti défini de la sorte : « *la nomination, ou 'énonciation de soi', concerne les manières de se dire et de se révéler socialement [bisexuel·le] au travers de procédés singuliers d'autonomination* » (2014, « Autonomination lesbienne avec les réseaux numériques », *Hermès, La Revue*, 69(2), p. 39-41).

[38] **DESCHAMPS** C., 2002, *op. cit.*

[39] **MOCK** S. E., **EIBACH** R. P., 2011, *op. cit. ;* **WEINBERG** M. S., **WILLIAMS** C. J., **PRYOR** D. W., 2001, « Bisexuals at midlife. Commitment, salience, and identity », *Journal of Contemporary Ethnography*, 30(2), p. 180-208.

[40] **MOCK** S. E., **EIBACH** R. P., 2011, *Ibid.*

[41] **RAMADIER** M., 2022, *Vivre fluide. Quand les femmes s'émancipent de l'hétérosexualité*, Paris, Editions du faubourg.

[42] **DESCHAMPS** C., 2003, « Biphobie », *in Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

[43] **RAULT** W., 2016, « Les attitudes "gayfriendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), p. 38-65.

binarité du genre et de l'identification sexuelle[44]. Si les critiques d'un ordre binaire du genre ne sont pas nouvelles, elles ont notamment émergé de la part de communauté LGBT lors des enquêtes quantitatives. C'est ce qu'ont montré Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman par une étude des critiques formulées autour de l'enquête VIRAGE. Ce sont des identifications sexuelles et de genre trop peu inclusives qui ont été dénoncées[45]. Emmanuel Beaubatie propose alors « d'envisager le genre comme une appartenance sociale résolument plurielle. […] Concevoir le genre non comme un rapport social strictement bi-catégoriel, ni même comme une simple échelle allant du féminin au masculin, mais comme un espace en plusieurs dimensions[46] ». Enquêter sur des personnes LGBT invite donc à réfléchir au genre et à l'identification sexuelle autrement. Ces réflexions, si elles émanent d'abord des *queer* et feminist studies*, sont valables pour penser l'ensemble du monde social.

Les recherches des jeunes bisexuels en ligne

Cette recherche s'inscrit dans la lignée des enquêtes récentes sur l'intimité des jeunes et en particulier des LGBT sur les applications de rencontres. Ces recherches mettent cependant au jour une faiblesse importante quant à la prise en compte des personnes bisexuelles. En effet, si les applications de rencontres leur sont formellement ouvertes, leur relative invisibilité dans la société, de même que dans les études scientifiques, invite à suggérer que celle-ci se prolonge sur les applications de rencontres. Etudier la bisexualité par le prisme des applications permet alors d'éclairer l'entrée dans la vie relationnelle et sexuelle des personnes bisexuelles, en particulier au prisme de leur genre. Ce moment charnière permet à la fois d'envisager les processus de découverte, et de sa sexualité et du couple de manière générale, comme l'expérimentent la plupart des jeunes. Il permet aussi d'envisager la manière spécifique dont les jeunes bi se découvrent comme bi et vivent ensuite leur intimité, ainsi que les questionnements qui l'accompagnent. Cette recherche n'envisage pas les « bisexuel·les » en tant que catégorie homogène mais s'intéresse plus spécifiquement aux jeunes bisexuel·les entre 18 et 25 ans et issu·es des classes moyennes et supérieures. Dans la lignée de ces travaux, il s'agira de penser l'intrication entre les faits sociaux et les dispositifs techniques, la technique étant « co-

[44] **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, *Ibid.*

[45] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59(4), p. 677-705.

[46] **BEAUBATIE** E., 2021c, *op. cit.*

constitutive d'une gamme très vaste de faits sociaux[47] », en même temps qu'elle est « une production sociale[48] ».

Ces réflexions amènent alors une première interrogation pour ce mémoire : comment les applications de rencontres sont-elles utilisées par les jeunes bisexuel·les et prennent place dans un processus de recherche plus vaste ? Ce processus de recherche est à la fois identitaire, sexuel, amoureux ou encore communautaire. Il se déploie de manière particulière sur les applications de rencontres du fait du design de celles-ci qui influe sur les rencontres et la présentation de soi. Il est aussi différent pour les hommes et pour les femmes. Il s'agit donc de prendre en compte les relations passées, les processus de réflexion identitaire, les recherches actuelles et le design des applications. Un ensemble de questions peut alors être déroulé : À quel moment les bi en viennent à utiliser une application de rencontres ? Pour faire quelle(s) recherche(s) ? Quels sont les paramètres qui y sont importants et comment évoluent-ils avec le temps ? Comment l'identification sexuelle est-elle ou non présentée sur les profils ? Comment l'usage des applications peut participer à donner du sens à l'identification sexuelle ? Il importera dans cette recherche de prêter attention à la fois aux histoires intimes des jeunes bisexuel·les et à la manière concrète dont elles et ils utilisent les applications en termes de présentation de soi, de contact aux autres et de paramètres. Ce mémoire propose un discours sur la bisexualité qui s'éloigne parfois de l'usage des applications de rencontres, d'une part parce que ces réflexions expliquent souvent l'usage même des applications de rencontres et d'autre part parce qu'il répond à un enjeu de connaissances scientifiques, tant les travaux sur la bisexualité sont rares.

Trois manières d'envisager le lien entre bisexualité des jeunes et applications de rencontres cohabitent alors. D'une part, il s'agit de regarder la manière dont les applications de rencontres s'inscrivent dans un processus d'apprentissage de la bisexualité. En ce sens, l'utilisation des applications de rencontres ne peut se comprendre qu'en tant qu'inscrite dans les trajectoires relationnelles des jeunes bi. Les applications sont prises dans le processus d'apprentissage des relations par les jeunes. Plus encore, au sujet des jeunes LGBT, elles sont un lieu d'expérimentation des relations, en particulier avec des partenaires de même sexe. Je parlerai d'une participation à la socialisation relationnelle en ce qu'elles permettent de faire de nouvelles expériences et sont prises dans des expériences relationnelles passées. Elles

[47] **MARTIN** O., **DAGIRAL** E., 2021, *Les liens sociaux numériques*, Paris, Armand Colin, p. 13.
[48] *Ibid.*

permettent notamment de s'auto-définir en tant que bi. L'hypothèse de cette recherche est que les applications de rencontres participent d'une socialisation à la bisexualité.

D'autre part, il importe de regarder les appropriations qui sont faites d'un dispositif qui cadre les interactions. En ce sens, les conceptions des applications de rencontres conditionnent les usages qui peuvent en être fait. La présentation de soi sur une application ne peut excéder le nombre de caractères ou de photos permis par cette dernière. De même, ce sont les applications qui permettent de se présenter en tant qu'homme et femme ou permettent plus de liberté dans le choix de son genre. Les jeunes bi doivent donc apprendre ces contraintes pour faire avec et obtiennent en ce sens une marge de manœuvre. Je formule ici l'hypothèse selon laquelle les applications de rencontres, le plus souvent pensées pour les deux monosexualités – homosexualité et hétérosexualité – tendent à inciter à la binarité, c'est-à-dire qu'elles rendent difficile les rencontres avec des partenaires de plus d'un genre selon les mêmes modalités.

Enfin, la confrontation avec un public est au cœur des rencontres en ligne. D'abord parce que la bisexualité s'envisage toujours par rapport à d'autres en termes d'attirance *pour* autrui, mais aussi en termes d'expériences relationnelles et sexuelles *avec* autrui. En ligne, cette confrontation est exacerbée puisqu'il faut choisir un petit nombre d'informations à rendre visible, mais aussi anticiper les potentielles réactions de cette présentation de soi. En ce sens, si de nombreux préjugés circulent sur la bisexualité, la confrontation permanente avec un public en ligne incite à les garder à l'esprit en permanence. Se dire bisexuel·le ne serait pas neutre et donnerait lieu à des interactions particulières sur les applications de rencontres. Ces trois approches seront présentes tout au long de cette recherche.

L'enquête

Cette recherche s'appuie sur une méthodologie mixte. Les entretiens semi-directifs représentent le matériau principal de l'enquête. Ils n'auraient cependant que peu de sens sans le travail d'observation ethnographique qui a été fait sur plusieurs applications de rencontres. Les données de trois enquêtes quantitatives ont aussi été utilisées mais ne permettent de faire qu'une analyse de cadrage et peu éclairante dans ce mémoire. Ces deux dernières approches seront détaillées par des « encadrés méthodologiques » au long de ce mémoire.

Lors de cette recherche, j'ai mené 12 entretiens semi-directifs avec des jeunes bi – entre 19 et 25 ans – utilisant au moment de notre échange une ou plusieurs applications de rencontre. Le

choix de ne rencontrer que des jeunes de moins de 25 ans permet de circonscrire cette enquête à une catégorie d'âge très restreinte afin de favoriser les parcours proches. Cette période apparaît comme charnière, marquée par l'entrée dans les études supérieures, le monde du travail et une certaine indépendance résidentielle, et où les expériences intimes sont nombreuses. Finalement, si ces expériences ne commencent pas à 18 ans, la majorité est une condition requise pour s'inscrire sur les applications de rencontres et elle est aussi un moment important d'expérimentation marqué par l'entrée dans les études supérieures. Les jeunes bi rencontré·es sont tous·tes attiré·es par plus d'un genre, même si elles et ils ne se disent pas nécessairement bisexuel·le. La suite de cette recherche permettra d'interroger les variations dans les définitions de son identification sexuelle. Ces entretiens ont été conduits avec sept personnes d'apparence féminine et cinq d'apparence masculine. elles et ils sont tous·tes blanc·ches, issu·es des classes moyennes et supérieures à capital culturel et vivent en milieu urbain, majoritairement dans quatre agglomérations : Lyon, Paris, Marseille et Toulouse. La plupart vivent seul·es et disposent d'un logement étudiant, une enquêtée vit chez ses parents et deux sont déjà en emploi. Leur portrait sera détaillé tout au long du premier chapitre et en annexe 1[49]. Les enquêté·es ont été recruté·es par interconnaissances à l'aide de messages sur mes réseaux sociaux (Twitter, Facebook et Instagram). Des associations et comptes Instagram ont également relayés l'information sur leurs réseaux sociaux (la page Instagram « *Paye ta pan* », l'association *Bi'Cause* et l'association *Mag Jeunes LGBT+*). Il est à noter que ce recrutement associatif n'a permis de ne rencontrer que des femmes et personnes d'apparence féminine. Bien plus nombreuses à me répondre, j'ai dû refuser certaines propositions. Les entretiens ont duré entre 1h08 et 2h30 et ont porté sur leurs trajectoires relationnelles, leurs usages des applications de rencontres et la construction de leurs profils en ligne.

Les entretiens ont révélé une difficulté : celle de faire parler d'une pratique « banale ». Parler de son profil sur une application de rencontres, de la manière dont il a été créé et dont il est utilisé au quotidien ne va pas de soi pour les bi, qui parlent plus facilement de leur rapport « moral » aux applications que des usages des applications. Pour contourner cette difficulté, la demande à consulter lesdits profils a souvent permis de débloquer le discours. En parallèle de la difficulté à parler des usages, c'est aussi parler de sexualité qui est apparu complexe. Sujet privé et le plus souvent tabou, il est difficile d'expliciter auprès de la sociologue ses attirances romantiques ou sexuelles, ses pratiques passées ou en cours et les « techniques de drague en ligne ». Le recrutement par interconnaissances, mon âge et ma position sociale ont pu favoriser

[49] Les prénoms et caractéristiques principales permettant de les identifier ont été modifiés.

une grande proximité avec les bi rencontré·es, renforcée par ma connaissance des termes indigènes. Une réflexion sur mon statut dans cette enquête doit permettre de souligner la posture adoptée, notamment dans l'élaboration de discours sur la sexualité[50].

Enquêter en tant que jeune femme étudiante auprès de bi

Je propose ici de mener une rapide réflexion sur ma place sur mon terrain de recherche. Je me suis avant tout présentée en tant que jeune femme et étudiante pour demander des entretiens. Enquêtant auprès de jeunes, ces qualités ont favorisé la prise de parole. Notre jeunesse, ainsi qu'un statut social proche (enquêtant sur des jeunes des classes moyennes et supérieures), ont favorisé l'installation d'une certaine connivence. Du fait de mon âge et de mon sujet, ma connaissance des applications de rencontres est apparue implicite et a facilité le discours. La connaissance des codes de conduite implicites qui peuvent exister sur les applications est nécessaire à la conduite d'une telle recherche. Mon sexe a quant à lui été perçu comme gage d'une forme d'empathie et de connivence dans des discours sur le féminisme et l'engagement militant. Cette position a cependant compliqué certaines explicitations et certaines de mes questions ont alors pu paraître insistantes en ce sens (c'est le cas par exemple des indicateurs chiffrés présents sur les applications). Mon statut d'étudiante a quant à lui permis de justifier mon sujet et d'obtenir ces témoignages. Il a installé un cadre un peu plus formel lors des entretiens et a permis de justifier des questions qui pourraient sinon paraître indiscrètes puisque portant sur le thème habituellement très privé de la sexualité.

Une autre question porte quant à elle sur mon orientation sexuelle, puisque mon sujet porte sur les personnes bi-pansexuelles. Dans sa recherche sur les personnes trans'*[51], Emmanuel Beaubatie a montré que ces dernières restaient critiques vis-à-vis des recherches institutionnelles (dont sociologiques) et difficiles à enquêter. En particulier, ces personnes, craignant que leur position ne soit réifiée ou que la recherche ne retombe dans la catégorisation

[50] **SCHLAGDENHAUFFEN** R., 2014, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés », *Hermès, La Revue*, 69(2), p. 34-38.

[51] Le terme « trans' », abréviation de « transgenre » sera utilisé ici dans la lignée de l'écriture choisie par Emmanuel Beaubatie (2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte). Le terme simplifie l'écriture et permet d'éviter d'entrer dans les débats entre « transgenre » et « transexuel », de même que de rendre le terme neutre. Ces considérations s'appliqueront aussi au terme « cis' », émanant le plus souvent de la bouche des bi rencontré·es.*

binaire du genre, sont réticentes quant aux enquêtes par des personnes cis'*[52]. Si une étude sur les personnes bisexuelles ne présente pas les mêmes implications, les craintes des enquêté·es sont à prendre en compte. D'une part, du côté des associations, j'ai été confrontée à une critique des recherches universitaires, envisagées comme incapables de prendre en compte la diversité des identifications sexuelles (elles et ils se reconnaissent non seulement dans l'appellation de « bisexuel·le » en tant que « pansexuel·le », « biromantique », « panromantique » ou encore « queer* ») et de genre. De la part des bi rencontré·es, ces résistances ont été exprimées de manière moins véhémente, mais un certain nombre ne se reconnaissant pas non plus dans une identification bisexuelle, il importait de rappeler à la sociologue la fluidité des identifications et de veiller à sa prise en compte.

D'autre part, enquêtant sur ce sujet, j'ai souvent été catégorisée d'office comme bisexuelle, en laissant planer le doute sur mon orientation. J'ai aussi été perçue comme féministe du fait de mon terrain de recherche, mon âge et mon orientation en sociologie. Ces *a priori* servent alors ma recherche en me présentant comme « amie » sur ce terrain plus que comme chercheuse extérieure, ce qui aurait rendu mon intérêt suspect[53]. Si mon identification sexuelle commune avec mes enquêté·es étaient supposée, elle m'a en revanche été clairement demandée lorsque j'ai rencontré les associations. Ces dernières ont mis en avant une volonté d'auto-connaissance sur leurs identifications et sexualités et j'ai donc dû exprimer plus clairement une identification LGBT afin d'accéder à ce terrain en tant que chercheuse. Dès lors, se raconter sur le terrain est devenu une ressource importante pour mon enquête[54]. Enfin, la sexualité – envisagée comme « un ensemble de gestes et de mots engageant les corps et les imaginaires sexualisés susceptibles d'être échangés entre l'enquêteur·trice et l'enquêté·e[55] » – doit être pensée, à la fois du point de vue de mes désirs potentiels et ceux de mes enquêté·es. En particulier, si une proximité est induite entre moi et mes enquêté·es et permet d'aborder des thèmes privés, elle peut me mettre en position inconfortable lors de mes entretiens. Pour ma part, le cadre de l'entretien sociologique tel que je l'ai posé a permis d'éviter de tels rapports de séduction.

---

[52] **BEAUBATIE** E., 2022, « Qui a le droit d'étudier le genre et comment ? Réflexions sur le point de vue situé et la catégorisation du sexe à partir d'une enquête par méthodes mixtes sur les trans' », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 153(1), p. 106-126.

[53] **BEAUBATIE** E., 2022, « Qui a le droit d'étudier le genre et comment ? Réflexions sur le point de vue situé et la catégorisation du sexe à partir d'une enquête par méthodes mixtes sur les trans' », *Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 153(1), p. 106-126.

[54] **THIZY** L., **GAUGLIN** M., **VINCENT** J., 2021, « « Se raconter » sur le terrain : le récite de soi comme ressource méthodologique », *Genèses*, 2(123), p. 115-135.

[55] **CLAIR** I., 2016, « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique. », *Revue française de sociologie*, 57(1), p. 45-70.

S'intéresser aux recherches des bi sur les applications implique en permanence de prêter attention à la fois à leurs usages et en même temps à la manière dont ces derniers s'inscrivent dans leurs trajectoires relationnelles. C'est ce que chercheront à faire chaque chapitre. Le **premier chapitre** de ce mémoire s'intéresse à la place des applications de rencontres dans les trajectoires relationnelles des jeunes bi rencontré·es. En ce sens, il importe de se demander quand sont installées les premières applications, quelles sont-elles et quels usages en sont faits. Ce chapitre portera d'abord sur la place des applications de rencontres dans les lieux de rencontres des bi. En lien avec les caractéristiques socio-démographiques des bi, il interroge ensuite le moment d'installation des applications, puis le choix de ces dernières. Enfin, il montre que les applications de rencontres sont l'objet de différents jugements et effets d'apprentissage, qui conduisent à en faire un usage bien spécifique et détourner l'usage initial qui en est envisagé par les concepteurs.

Penser les recherches des bi sur les applications de rencontres, c'est aussi se demander les effets sur leur identification sexuelle. En ce sens, de quelle manière se dit-on bi en ligne, mais aussi comment les applications modifient les manières de se dire. Il s'agira donc dans un **second chapitre** de regarder le rapport spécifique au terme de bisexualité sur les applications de rencontres. Son usage est modulé par l'expérience personnelle, le design des applications, mais aussi les interactions avec les autres utilisateur·ices. Le second chapitre montre d'abord la manière dont les attirances bisexuelles modifient et sont modifiées sur les applications de rencontres. Il s'intéresse ensuite aux termes spécifiques utilisés pour définir ces attirances et la plus ou moins grande possibilité de les utiliser sur les applications. La question des effets d'apprentissage et des ajustements est ici cruciale. Ce chapitre est plus largement un apport sur la manière de penser la bisexualité des jeunes en sociologie, en lien avec l'idée de fluidité des identifications.

Enfin, un **troisième chapitre** portera sur les critiques de l'ordre binaire du genre et de la sexualité que formulent une partie des jeunes bi. En ce sens, ce chapitre interroge la question de la place du genre dans le parcours affectif de jeunes se disant attiré·es par plus d'un genre. Ces questionnements sont à lier avec des luttes féministes et LGBT, qui modulent en ce sens les appropriations des applications de rencontres par les jeunes bi du fait de leur remise en question des rapports traditionnels de genre. Caractériser le rapport au militantisme féministe et LGBT permet de comprendre des formes d'usage différentes des applications de rencontres

par les bi. Ces rapports sont avant tout des discours qui semblent révolutionnaires dans la critique des binarités de genre et de sexualité qu'ils formulent mais sont très situés socialement et ne peuvent faire oublier les différences qui existent entre les bi rencontré·es. En ce sens, il importe de regarder les rapports de genre mis en œuvre sur les applications de rencontres, ainsi que les profils qui sont attirants pour les bi. Enfin, cette critique de la binarité peut être formulée de manière d'autant plus radicale par les personnes non-binaires*.

Chapitre 1 – Matcher la bonne appli : s'adapter aux contraintes

Jeanne est la première à répondre à ma demande d'entretien sur la bisexualité et les applications de rencontres. Lors de notre entretien, Jeanne a 21 ans, elle est en 3e année d'études de santé et vit chez son père, qui est cadreur cinéma. Elle a vent de ma recherche par les réseaux sociaux, grâce au partage d'une connaissance commune, une de mes amies, avec qui elle a discuté en ligne quelque temps après un match sur *Fruitz*. Elle se montre particulièrement volontaire pour me parler de sa vie amoureuse dans un entretien durant plus de deux heures. Elle commence même l'entretien par m'annoncer en rigolant *« J'espère que t'es bien accrochée parce que ça va être compliqué »*. Jeanne a eu sa première relation amoureuse au collège avec Denys. Elle me décrit en détail cette relation qu'elle qualifie d'« *hyper toxique* ». Tout au long de l'entretien, elle fait régulièrement référence à cette relation comme lui ayant créé des « *blocages émotionnels* » vis-à-vis des hommes. Par la suite, et contrairement à la plupart des personnes rencontrées lors de cette enquête, elle n'entretient de relations qu'avec des femmes. En particulier, elle sort pendant quelques mois avec Gaëlle au début du lycée, puis avec Silya pendant les quatre années suivantes, relation terminée depuis un an lorsque nous nous rencontrons.

Elle a rencontré ces deux femmes par le même biais, sur le réseau social Wattpad qui permet à ses utilisateur·rices de publier et lire des textes (récits, poèmes, fanfictions, romans, nouvelles et articles en tout genre). C'est donc là-bas qu'elle rencontre Silya, qui vit dans le Sud de la France, quand elle-même habite en région parisienne.

> En fait, j'avais commencé à lire une des histoires qu'elle écrivait sur une relation à distance justement et comme à ce moment-là j'étais dans ma première relation à distance [avec Gaëlle], ça me parlait. Du coup on a commencé à parler par rapport à son histoire à elle et au fur-et-à-mesure, on s'est rapprochées et voilà.

Sa relation de couple avec Silya dure 4 ans, au cours desquels elles entretiennent le lien principalement par le biais des réseaux sociaux. A la fin de leur relation, en décembre 2021, elle installe pour la première fois une application de rencontres afin de parler à de nouvelles personnes, sans but amoureux ou sexuel. Au cours de l'entretien, elle confond plusieurs fois les termes, utilisant celui de « réseaux sociaux » pour parler des applications de rencontres, témoignant du statut qu'elle leur confère, mais aussi de leur place parmi tous les modes de rencontres médiés par la technique qu'elle utilise. En particulier, elle a déjà rencontré des partenaires sur Wattpad et Instagram, envoie parfois des messages à des numéros de téléphone inconnus du répertoire de ses amies ou encore s'est inscrite sur un groupe Discord – une plateforme de discussion en ligne – dédié aux rencontres.

Elle utilise *Fruitz* et *Tinder* de manière simultanée au moment de l'entretien, mais ne parvient pas à retracer exactement les moments où elle a installé chaque application ou lorsqu'elle a cessé de les utiliser. En un an, elle a ainsi testé, souvent de manière simultanée, *Fruitz, Tinder, Bumble, Happn, Gabie*, ainsi que d'autres applications moins connues spécialisées dans les rencontres LGBT. Ses usages varient très fortement selon les périodes. Elle supprime régulièrement toutes les applications afin de limiter l'usage de son téléphone. Si elle n'a conservé que *Tinder* et *Fruitz*, c'est parce qu'elle en préfère le design, mais aussi parce que faisant partie des applications les plus utilisées en France, elle n'arrive pas « au bout » des possibilités de rencontres, contrairement à d'autres applications plus restreintes. En ligne, elle cherche à rencontrer des personnes tolérantes, souvent partageant la même identification qu'elle. C'est pourquoi elle a utilisé des applications dédiées à la rencontre LGBT, vite abandonnées du fait du manque d'utilisateur·rices sur ces dernières. De plus, elle dispose conjointement de *Fruitz* et de *Tinder* sur son téléphone mais s'en sert rarement en même temps, expliquant que les publics qu'elle y rencontre sont différents. Finalement, si elle a un moment vu « tout le monde » en ligne, sa recherche plus explicite de relations intimes – et non plus seulement amicales – au moment où je la rencontre la pousse à ne plus voir « que des femmes », toujours en lien avec ses « blocages émotionnels ». En effet, elle me parle de Léo avec qui elle a discuté quelques temps sur une application et qui ne comprenait pas sa difficulté à s'engager avec un homme. En somme, elle change de régulièrement ses paramètres et voit le plus souvent « tout le monde ». Elle se sent cependant plus à l'aise avec le fait de rencontrer des femmes et explique que le fait de mettre « tout le monde » l'expose à davantage de profils masculins.

Le portrait de Jeanne permet d'envisager les applications de rencontres des bi comme inscrites dans les trajectoires relationnelles des individus. Ce sont à ces évolutions de l'usage des applications, toujours compris en situation et par rapport à des relations antérieures, que s'intéresse ce chapitre. Il interroge la manière dont les jeunes bi en viennent à installer une ou des applications de rencontres et à en modifier leurs usages dans le temps. En somme, de quelle manière les bi choisissent la bonne application ? Il s'agira dans un premier temps de montrer que le choix des applications de rencontres est contraint par le faible nombre de lieux de rencontres accessibles aux personnes bisexuelles. D'autre part, le choix des applications de rencontres est à lier avec les caractéristiques sociales des jeunes bi et leurs trajectoires relationnelles. Enfin, ce chapitre soulignera la manière dont le choix d'une application plutôt qu'une autre n'est pas figé dans le temps et fait au contraire l'objet de tests, de changements et de jugements particuliers qui en déterminent l'usage. Il importera en outre de montrer de quelle manière, lorsqu'aucune application n'offre *a priori* de cadre propice à la rencontre bi, ces dernier·es adaptent leurs usages et leurs attentes.

1. Les lieux de la rencontre bi

1.1.Renouveler les lieux de rencontres de même sexe

Les lieux de rencontres médiés par la technique ou les médias de manière générale – sites et applications de rencontres, minitel, agences matrimoniales et petites annonces – ont été investis de manière précoce par les personnes LGBT[1]. Ainsi, la sociologue Marie Bergström écrit-elle : « Alors que dans la population hétérosexuelle, les sites restent en retrait par rapport à d'autres modes de rencontre, ils ressortent comme le moyen principal par lequel les femmes et les hommes homosexuels rencontrent leur conjoint. Parmi les personnes ayant connu leur partenaire actuel (de même sexe) entre 2005 et 2013, une personne sur trois l'ont fait sur un site[2]. ».

La géographie des lieux de rencontres gays et lesbiens a été pensée assez tôt en sociologie. Dès les années 1970, les sociologues anglophones se sont intéressés aux rencontres gaies dans des lieux publics. Laud Humphrey avait ainsi proposé la première étude sur des lieux de rencontres sexuelles entre hommes au sein des toilettes publiques à Saint-Louis dans le Missouri[3]. Si la méthode d'enquête pose un grand nombre de problèmes sur le consentement des participants, elle marque le point de départ de recherches sur l'homosexualité et ses lieux de rencontres. Les lieux publics sont envisagés comme détournés pour répondre à une sexualité gaie lorsqu'ils sont marqués par l'anonymat et l'absence de femmes. Cette recherche est pensée sous la forme de marché sexuel. Michael Pollak évoquait ainsi l'homosexualité masculine par analogie avec le « ghetto »[4]. En parallèle, l'attention a aussi été portée sur les lieux commerciaux et communautaires. Colin Giraud a en particulier montré que les villes « ont connu de nombreuses transformations aboutissant à l'apparition d'un véritable secteur du commerce gay dans les espaces métropolitains[5] ». Ces espaces sont marqués par la présence de bars, mais aussi d'associations LGBT. La ville a ainsi été au coeur des préoccupations comme lieu privilégié des rencontres gaies[6]. Ce paradigme est aujourd'hui remis en question avec

---

[1] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *op. cit.* ; **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, *op.cit*.

[2] **BERGSTRÖM** M., 2016, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », *Population & Sociétés*, 530(2), p. 1-4.

[3] **HUMPHREYS** L., 2007, *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.

[4] **POLLAK** M., 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35(1), p. 37-55.

[5] **GIRAUD** Co., 2014, *Quartiers gays*, Paris, Presses Universitaires de France, p.17.

[6] **ERIBON** D., 1999, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.

l'émergence de lieux de rencontres dans des zones plus rurales[7], et les applications participent de cette extension hors des villes.

Plus récemment, une forme des privatisation spatiale des lieux de rencontres de même sexe s'est opérée, en même temps que l'homosexualité est progressivement sortie de la clandestinité. Cette analyse permet de prendre en compte les lieux de rencontres lesbiens qui témoignent de logiques spatiales « plus réticulaires que territoriales[8] ». Les lieux de rencontres lesbiens, notamment les bars, restent rares dans l'espace public. Pour Natacha Chetcuti, ces lieux prennent la forme de réseaux associatifs ou amicaux, ils seraient donc plus « invisibles »[9]. Même s'ils tendent à se rapprocher, les lieux de rencontres gais et lesbiens restent très différenciés, ce qui a des implications en termes d'homogamie au sein des couples formés. Ainsi, l'homogamie guidant les rencontres hétérosexuelles[10] serait encore reproduite lors des rencontres entre femmes. N'ayant pas de lieux de sociabilités dédiés, ces dernières se rencontrent largement au sein des lieux classiques de rencontres[11]. Au contraire, les couples d'hommes sont eux plus hétérogames[12], notamment du fait de rencontres dans des lieux dédiés aux sociabilités homosexuelles. Ces analyses restent fortement centrées sur les rencontres de même sexe entre hommes, les femmes et les autres minorités sexuelles restant relativement invisibles.

Dans ce contexte où les lieux de rencontres pour les partenaires de même sexe restent limités, les sites de rencontres – et plus particulièrement les applications – créent de nouveaux espaces disponibles. D'une part, les applications induisent de fait une privatisation des rencontres qui peuvent désormais se dérouler hors des cercles de sociabilité traditionnels[13] où les sexualités des personnes LGBT sont parfois marquées par des attitudes de rejet. Les personnes homo-bisexuelles sont ainsi plus susceptibles de montrer des formes de détresse psychologique[14]. Elles peuvent parfois choisir de ne pas révéler leur identification sexuelle à

---

[7] **GIRAUD** Ch., 2018, « Les campagnes à l'heure des LGBT+ », 2018, p. 30.

[8] **CHETCUTI** N., 2010, *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot.

[9] **CATTAN** N., **CLERVAL** A., 2011, « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », *Justice spatiale*, 3.

[10] **HERAN** F., **BOZON** M., 1988, « La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population*, 43(1), p. 121-150.

[11] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit.*

[12] **MESLAY** G., 2019, « Cinq ans de mariages de même sexe en France : des différences entre les couples d'hommes et les couples de femmes », *Population*, 74(4), p. 499-519 ; **KURDEK** L. A., **SCHMITT** J. P., 1987, « Partner Homogamy in Married, Heterosexual Cohabiting, Gay, and Lesbian Couples », *The Journal of Sex Research*, 23(2), p. 212-232.

[13] **BERGSTRÖM** M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.

[14] **LEJBOWICZ** T., 2021, « Connaissance et acceptation de l'identification sexuelle par les parents : quelles incidences sur la détresse psychologique des femmes cisgenres lesbiennes et bisexuelles ? », *Bulletin Epidémiologie Hebd.*, 6-7, p. 111-119.

leur entourage[15] et quittent plus précocement le domicile parental[16]. Ces éléments renforce la pertinence d'une analyse des applications comme lieu de rencontre privilégié, moins soumis au contrôle social des fréquentations[17]. Pour autant, mon corpus témoigne aussi du climat d'acceptation croissante de la bisexualité, notamment pour les générations les plus jeunes, qui, dans certains milieux, ne nécessitent pas cette privatisation accrue. Ce constat souligne des difficultés *a priori* différentes à rencontrer des partenaires de même sexe ou du sexe opposé.

Au-delà de la privatisation des rencontres, les applications suppriment aussi la présomption d'hétérosexualité qui prévaut hors ligne. Les personnes visibles par les utilisateur·rices partagent *a priori* leurs attirances, notamment pour les utilisateur·rices de même sexe. Arthur Vuattoux et Yaëlle Amsellem-Mainguy ont montré que les applications de rencontres et les réseaux sociaux sont des lieux de rencontres importants pour les jeunes LGBT. Les applications permettent de « vivre pleinement leur sexualité malgré l'hétéronormativité qui s'impose à eux[18] ». De manière générale, la technique a largement contribué à renouveler les lieux de rencontres pour les partenaires de même sexe, sous des formes variables selon les époques : minitel, messageries roses, e-mails, blogs, sites et applications de rencontres ou encore réseaux sociaux[19]. C'est ce que souligne le portrait de Jeanne, qui a du mal à différencier applications de rencontres et réseaux sociaux qui représentent chacun des lieux de rencontres banalisés[20].

1.2.Des applications généralistes et des applications spécialisées

Les applications de rencontres disponibles en France ne sont pas uniformes et s'organisent en marché à la fois standardisé et segmenté[21]. Il s'agit ainsi de décrire les différences entre des applications que je qualifierais de *généralistes* et celles dites *spécialisées.* Cette « différenciation se fait principalement sur les publics visés[22] », quand les fonctionnalités restent relativement similaires de l'une à l'autre. Par applications généralistes, j'entends l'ensemble des applications – et par extension des sites – ouvertes à tous·tes, peu importe leur

[15] **AMARI** S., 2013, « Sujets tacites. Le cas de lesbiennes d'origine maghrébine », *Tumultes*, 41(2), p. 205-221.
[16] **SCHILTZ** M.-A., 1997, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH : la conquête de modes de vie », *Population*, 52(6), p. 1485-1537.
[17] **LEOBON** A., **FRIGAULT** L.-R., 2007, « La sexualité bareback : d'une culture de sexe à la réalité des prises de risque », *in Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins*, Editions de l'ANRS, Paris, p. 87-103.
[18] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, François Bourin, p. 158.
[19] **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, *op. cit.* ; **VELTER** A. (dir.), 2007, *Rapport enquête Presse Gay 2004*, Rapport INVS/ANRS, Paris.
[20] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*
[21] *Ibid.*
[22] *Ibid.*, p. 54.

identification (mais aussi leur religion, leur couleur de peau, leur âge, leur situation relationnelle…). Ces applications sont ouvertes aux bi puisqu'il est possible de choisir d'y voir « tout le monde » en même temps. De plus, cette ouverture représente également un discours marketing depuis quelques années, les campagnes publicitaires et nouvelles fonctionnalités s'étant axées sur l'inclusion des utilisateur·rices LGBT. C'est par exemple le cas de l'application *Tinder* qui permet, depuis 2020 en France, de choisir son identification sexuelle parmi neuf propositions différentes (Heterosexuel·le, Gay, Lesbienne, Bisexuel·le, Asexuel·le, Demisexuel·le, Pansexuel·le, Queer* et En questionnement). Le directeur de Tinder, Elie Seidman, a insisté sur cette ouverture, ainsi que sur ses changements, d'abord à destination des jeunes : « *Nos plus jeunes membres, la Gen Z, âgés de 18 à 25 ans, ouvrent la voie à un monde plus inclusif, et avec la portée globale de notre produit, nous pouvons aider à faire la différence. Nous avons hâte de proposer ces fonctionnalités au plus grand nombre à travers le monde*[23] ». Ces grandes applications cherchent ainsi à capter la plus grande part du marché possible en attirant l'ensemble d'une génération envisagée comme particulièrement portée sur les questions d'inclusivité. Pour autant, les applications généralistes s'adaptent difficilement aux rencontres entre partenaires de même sexe tant elles restent fondées sur une « présomption d'hétérosexualité » des utilisateur·ices et investissent dans des stéréotypes reprenant à leur compte une « vision différentialiste de la sexualité des hommes et des femmes[24] » opposant sexe et amour. Marie Bergström montre ainsi que les concepteurs peinent à imaginer la sexualité entre femmes[25]. Enfin, si les applications sont nombreuses, seul un petit nombre d'entre elles domine largement le marché français à destination des jeunes : *Tinder, Badoo, Fruitz, Happn, OkCupid, Bumble, Lovoo, Hinge*… Parmi ces dernières, quatre appartiennent au groupe *Match* (*Tinder, Happn, OkCupid* et *Hinge*) et trois au groupe *Bumble* (*Bumble, Badoo* et *Fruitz)*, faisant du secteur des applications de rencontres un marché largement monopolistique. Ces applications tentent toutes de se différencier en proposant des options et designs qui varient de manière infinitésimale, tout en conservant une structure commune. Les caractéristiques de chacune de ces applications sont détaillées en Annexe 4. Il n'est pas ici question de faire un état des lieux de l'ensemble des applications existantes en France, mais il est important de souligner que certaines applications pourtant très utilisées – comme *Meetic*, sont relativement délaissées par les jeunes.

[23] « Tinder célèbre la diversité de sa communauté et lance identification Sexuelle en France », 2020 [en ligne] https://fr.tinderpressroom.com/Tinder-Celebrate-the-Diversity-of-its-Community-and-Launches-Sexual-identification-in-France

[24] **BAJOS** N., **FERRAND** M., **ANDRO** A., 2008, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 545-576.

[25] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

À ces applications généralistes s'ajoutent des applications *spécialisées*, c'est-à-dire ciblant particulièrement une population. Il s'agit ici d'évoquer plus particulièrement les applications explicitement réservées aux rencontres gaies et lesbiennes. Selon Marie Bergström, « la multiplication de ces plateformes ciblées traduit avant tout une tactique de marketing. Face à un marché dominé par un petit nombre d'entreprises, les nouveaux acteurs cherchent à différencier les consommateurs dans l'objectif d'occuper des 'segments de marché[26] ». Ces services ressemblent très fortement aux applications généralistes. Peu d'applications sont exclusivement dédiées aux rencontres de même sexe ou sont peu utilisées. En France, seule l'application *Grindr,* à destination des hommes gays, est massivement utilisée. Les applications existantes à destination des femmes lesbiennes (*Her, Zoé*…) représentent un usage très minoritaire. Comme l'a montré Marie Bersgtröm, les créateurs envisagent ainsi les femmes lesbiennes comme une cible *« risquée* » et créent les applications plus sur le modèle de « *réseaux sociaux* »[27]. Malgré leur relatif isolement par rapport au monopole obtenu par les applications généralistes, ces services spécialisés ont tout de même leur raison d'être. En effet, Christian Licoppe, Carole Anne Rivière et Julien Morel, dans un article de 2015, ont suggéré que la sexualité gay répondait à un script sexuel particulier. La notion, empruntée à John Gagnon, est définie comme « une 'mise en forme' spécifique du désir, de l'excitation sexuelle et du plaisir dans le cadre d'une théorie de l'action et de l'interaction[28] ». L'application *Grindr,* par son service de géolocalisation, permet de renouveler le rapport des utilisateurs à leur environnement spatial. La communication s'y base sur un script spécifique, le script anonyme ou impersonnel. Les chercheur·euses rappellent ainsi que « l'histoire de l'homosexualité, du lien amoureux et du couple homosexuel ne s'est pas construite de la même façon que l'histoire générale de la conjugalité hétérosexuelle[29] ». En ce sens, s'il peut exister en ligne un script sexuel propre à la communauté homosexuelle, la « présomption d'hétérosexualité » présente sur les applications généralistes rend difficile les rencontres entre partenaires de même sexe. Je rejoins néanmoins la critique d'Anthony Fouët selon laquelle l'analyse de l'usage de *Grindr* en des termes uniquement marchands et sexuels est réductrice[30].

Il est par ailleurs à noter que si des applications spécialisées dans les rencontres LGBT existent et qu'il est possible de rencontrer des partenaires, peu importe leur genre, sur les applications

[26] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.,* p. 55.

[27] *Ibid.,* p. 62.

[28] **GAGNON** J. H., 1999, « L'utilisation explicite et implicite de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, p. 73-79.

[29] **RIVIERE** C. A., **LICOPPE** C., **MOREL** J., 2015, « La drague gay sur l'application mobile Grindr. Déterritorialisation des lieux de rencontres et privatisation des pratiques sexuelles », *Réseaux*, 189(1), p. 153-186.

[30] **FOUET** A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris,* Thèse de doctorat, Paris, Université de Nanterre, p.19.

généralistes, aucune application ne ressort comme spécifiquement destinée aux rencontres bisexuelles. Dans ce travail, je reprendrai à mon compte cette distinction entre services généralistes et spécialisés en la complexifiant pour la faire correspondre aux définitions portées par les jeunes bi. Cette absence d'applications bisexuelles ou plutôt une multiplication d'applications potentiellement bisexuelles interroge sur la manière dont les jeunes bi choisissent la ou les applications qu'elles et ils utilisent. Ainsi, toutes les applications ne se valent pas et leur utilisation fait l'objet de choix et d'ajustements progressifs dans le temps.

Encadré : Comprendre le fonctionnement des applications de rencontres

Sur chaque application, les utilisateur·rices doivent créer leur **profil**, qui sera visible par tous et toutes sur cette dernière. Il est aussi possible d'y renseigner des informations non visibles mais prises en compte par l'algorithme dans la proposition de profils. Comme le souligne Emmanuel Kessous, « l'inscription sur les sites de la seconde génération […] s'effectue en quelques secondes[31] ». Tout d'abord, les utilisateur·rices doivent renseigner leurs caractéristiques personnelles : leur âge et leur prénom ou pseudo. Il est ensuite obligatoire de remplir son profil visible par tous·tes. Celui-ci donne la première place aux photographies, en-dessous desquelles sont visibles le prénom ou pseudo, l'âge et la localisation (en nom de ville ou distance par rapport aux autres utilisateur·rices). L'utilisation des services de géolocalisation constitue en effet une des caractéristiques des applications de rencontres par rapport aux sites[32]. Le reste du profil, qu'il faut faire dérouler après les photographies, est caractérisé par la présence d'une « **bio** », c'est-à-dire un texte court (entre 10 et 50 lignes selon les applications) dans lequel les utilisateur·rices se décrivent rapidement. D'autres caractéristiques ou zones de texte peuvent être remplies selon le design des différentes applications (comme l'identification sexuelle, la taille, les préférences relationnelles, voire religieuses). Il s'agit alors de créer la manière dont on souhaite être vu par les autres utilisateur·rices.

Illustration 1 : Ecran d'accueil de *Tinder*
Source : Image promotionnelle *Tinder*

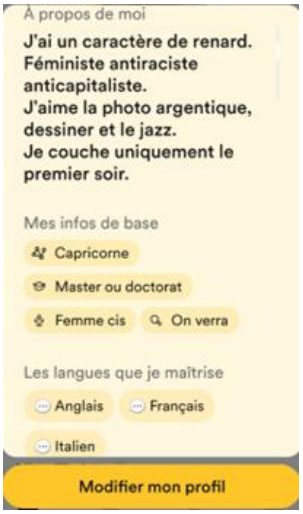


Illustration 2 : Exemple de profil sur *Bumble*
Source : Capture d'écran du profil de Méloé

[31] **Kessous** E., 2022, *op. cit.*
[32] *Ibid.*

Illustration 3 : Paramètres de tri des utilisateur·ices sur *Fruitz*
Source : Capture d'écran des paramètres de Thibault

De plus, les **paramètres** permettent également aux jeunes de sélectionner les utilisateur·rices qu'elles et ils souhaitent voir. Trois critères sont en ce sens communs à toutes les applications : l'âge, la distance et le genre (excepté pour les applications à destination exclusive des publics gays ou lesbiens). D'autres critères peuvent être ajoutés selon les applications (religion, identification sexuelle, identification politique…). Les jeunes bi peuvent donc choisir de voir « tout le monde », ou uniquement les hommes ou uniquement les femmes. Ces paramètres sont modifiables à l'infini.

Au quotidien, les utilisateur·rices se voient donc proposer les profils d'autres utilisateur·rices correspondant aux paramètres sélectionnés. elles et ils accèdent alors en premier aux photos des autres utilisateur·rices, puis peuvent regarder l'ensemble de leur profil, notamment leur bio. À partir de ces informations, ils peuvent décider de « **liker** » ou non chaque profil proposé en balayant l'écran (« **swiper** ») vers la droite pour l'accepter, et vers la gauche pour le rejeter. Si deux individus se likent réciproquement, il y a dans ce cas un « **match** » et ils sont autorisés à échanger dans un onglet discussion. Ces interactions prennent une forme « relativement épurée et ludique[33] ».

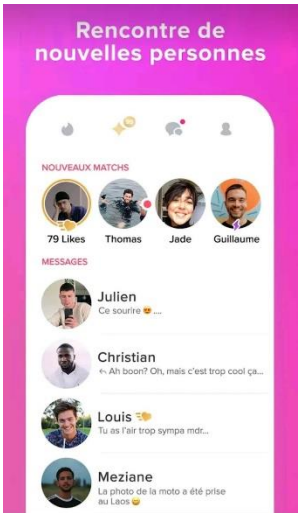


Illustration 4 : Espace de discussion sur *Tinder*
Source : Image promotionnelle *Tinder*

1.3.La difficulté à saisir l'usage des applications par les bi : retour sur les enquêtes quantitatives

Si l'usage des applications de rencontres est marqué chez les jeunes, il l'est d'autant plus chez les jeunes LGBT. Ainsi, en 2006, « chez les jeunes homo-bisexuel·les [avoir déjà eu un partenaire rencontré par internet est plus fréquent] : 33,7% pour les femmes et 66,5% pour les hommes de moins de 30 ans, contre 5,6% et 9,4% chez les jeunes hétérosexuel·les du même âge[34] ». Ce constat a été formulé à la fois par les grandes enquêtes quantitatives, comme par des

[33] **KESSOUS** E., 2022, *op. cit.*
[34] **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, *op. cit.*, p. 253.

enquêtes ethnographiques en sociologie. Malgré ce constat régulièrement renouvelé, les enquêtes disponibles rendent difficiles l'explicitation de la place des sites et applications de rencontres parmi l'ensemble des lieux de rencontres des personnes bisexuelles. Elles distinguent par ailleurs rarement l'usage des applications *généralistes* ou *spécialisées.*

En France, les données sur le couple et la sexualité homo-bisexuelle proviennent avant tout des grandes enquêtes quantitatives. Depuis le rapport Simon de 1972, ces enquêtes ont eu lieu régulièrement, menées par l'INED (Institut National d'Études Démographiques), l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Démographiques) et l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale) – ACSF, 1992 ; ENVEFF, 2000 ; CSF, 2006 ; FECOND, 2010 ; EPIC, 2014 ; VIRAGE, 2015. En plus de ces dernières, des données sont aussi produites par Santé Publique France avec les enquêtes régulières « Baromètre Santé » et « Enquête Presse Gay ». Toutes ces enquêtes permettent d'avoir des données sur les comportements sexuels, conjugaux et parentaux des personnes homo-bisexuelles.

Pour ce travail de mémoire, j'ai fait la demande des trois bases de données issues des enquêtes statistiques les plus récentes sur la sexualité et la conjugalité en France, afin de prendre la mesure de l'utilisation des applications de rencontres par les personnes bisexuelles en France. Il s'agit de l'enquête « Étude des parcours individuels et conjugaux » (EPIC, INED-INSEE, 2013-2014), de l'enquête « Violence et rapports de genre » (VIRAGE, INED, 2015) et du volet « LGBT » de l'enquête VIRAGE.

Encadré : Les questions sur la bisexualité et les applications de rencontres dans les enquêtes VIRAGE, EPIC et VIRAGE-LGBT

Enquête EPIC

Pratiques sexuelles : « Au cours de votre vie et en tenant compte de votre situation actuelle, avec combien de femmes avez-vous eu des rapports sexuels ? » ; « Au cours de votre vie et en tenant compte de votre situation actuelle, avec combien d'hommes avez-vous eu des rapports sexuels ? »

- Hétérosexuel·les pour les personnes n'ayant eu des rapports qu'avec une personne de l'autre sexe.
- Homo-bisexuel·les pour les personnes ayant eu des rapports à la fois avec des hommes et des femmes.
- homosexuel·les pour les personnes n'ayant eu des rapports qu'avec des personnes du même sexe.

Utilisation des sites de rencontres : « Vous êtes-vous déjà inscrit à un ou des sites de rencontres ? »

Enquêtes VIRAGE et VIRAGE-LGBT :

Identification sexuelle : « Actuellement, vous vous diriez… »

- Hétérosexuel·le
- Homosexuel·le
- Bisexuel·le

Attirances sexuelles : « Au cours de votre vie, avez-vous été attirée par… »

Pratiques sexuelles : « Au cours de votre vie, avec combien de personnes avez-vous eu des rapports sexuels ? Même un nombre approximatif nous convient […] Était-ce avec… »

Utilisation des sites et applications de rencontres : « Fréquentez-vous des lieux gays et lesbiens (des cafés, discothèques, associations, lieux de rencontre, y compris sites sur internet…) ? »
Dans le volet LGBT, pour les hommes : « Lesquels ? »
- Sites de rencontres sur internet
- Applications de rencontre sur téléphone portable (Grindr, Scruff…)

Dans le volet LGBT, pour les femmes : « Lesquels ? »
- Sites internet de rencontre

Ces enquêtes permettent difficilement d'obtenir des estimations précises de l'usage des applications par les bi. Ces difficultés sont détaillées en Annexe 2 et 3.

Les données recueillies lors de ces trois enquêtes suggèrent bien un usage plus important des applications de rencontres par les personnes homo-bisexuelles que par les personnes hétérosexuelles. Ainsi dans l'enquête EPIC, 11,6% des femmes hétérosexuelles se sont déjà connectées à un site de rencontres, quand c'est le cas de 14,9% des femmes homo-bisexuelles et 16,7% des femmes lesbiennes. Les données de ces trois enquêtes semblent pouvoir confirmer une prévalence de l'usage des sites et applications de rencontres chez les personnes homo-bisexuelles par rapport aux personnes hétérosexuelles. Pour autant, il est difficile de saisir dans quelle mesure cet usage est plus important. Il est également difficile de comparer le taux d'usage entre personnes bisexuelles et homosexuelles [Annexe 2].

Ces données renseignent en fait moins sur les lieux de rencontres effectifs des personnes bisexuelles que sur la difficulté à les prendre en compte dans les enquêtes statistiques [Annexe 3]. D'abord, il s'agit d'une difficulté plus générale à intégrer des personnes homo-bisexuelles et LGBT dans les enquêtes quantitatives. Ces difficultés sont de plusieurs ordres et en lien avec la structure et les types de financement même des enquêtes. Ces dernières tirent une large partie de leurs financements d'enjeux épidémiologiques visant à repérer les pratiques à risque en lien avec l'infection du VIH ou les violences de genre. En ce sens, si ces enjeux ont

permis de rendre ces domaines de recherches autonomes[35], ils ont aussi conduit à limiter les questionnements sur la vie intime, notamment les lieux de rencontres. La construction même des questionnaires a par ailleurs exclu de fait les personnes LGBT puisque « jusqu'au début des années 2000, en France, seules les enquêtes consacrées à la sexualité comprenaient des questionnements explicites relatifs à l'homosexualité[36] ». Les modes de passation (en face-à-face, par téléphone ou sur internet), comme le contexte social de tolérance de l'homo-bisexualité, ont pu avoir des effets sur le fait de déclarer des identifications, comportements, attirances ou partenaires homo-bi[37]. Ainsi, il est à noter que dans les enquêtes quantitatives en population générale, les répondant·es homo-bi sont souvent plus diplômé·es que le reste de la population. Finalement, le respect « des conventions statistiques conduit à adopter le point de vue d'une population majoritaire ou dominante[38] » et produit une forte critique, voire méfiance et rejet vis-à-vis des enquêtes de la statistique publique par les personnes LGBT[39].

Ces grandes enquêtes ont aussi eu – et ont toujours – du mal à distinguer homo- et bisexualité, souvent pensées ensemble. La bisexualité reste ainsi relativement invisible dans le monde de la recherche. Cette invisibilité témoigne avant tout d'une invisibilité plus générale de la bisexualité qui manque de reconnaissance sociale[40]. Le doctorant Liam Balhan, dans une intervention à l'INED issue de sa thèse en cours, a présenté la manière dont étaient compté·es les homo-bisexuel·les dans les grandes enquêtes sur la sexualité en France depuis le rapport Simon de 1972. Elles ont pris en compte quatre indicateurs : la pratique sexuelle (à des échelles variables allant de la vie entière au dernier rapport), l'attirance (sur la vie entière), l'identification (actuellement) et le sexe du conjoint actuel. Ces différents indicateurs ont rarement été comptés ensemble ni recoupés, alors même qu'ils ne coïncident que rarement[41]. En outre, l'identification des répondant·es n'est prise en compte que depuis l'enquête CSF de

[35] **CALVEZ** M., 2012, « De la santé publique aux sciences sociales. Les recherches sur le sida en France entre 1985 et 1997 », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 7.

[36] **RAULT** W., **LAMBERT** C., 2019, « Homosexualité, bisexualité : les apports de l'enquête Étude des parcours individuels et conjugaux », *Population*, 74(1-2), p. 173-194.

[37] *Ibid.*

[38] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59(4), p. 677-705.

[39] **BEAUBATIE** E., 2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre, Paris, La Découverte ;* **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *Ibid.*

[40] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4 ; **DESCHAMPS** C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland.

[41] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit. ;* **COPEN** C. E., **CHANDRA** A., **FEBO-VAZQUEZ** I., 2016, « Sexual behavior, sexual attraction, and sexual orientation among adults aged 18-44 in the United States: Data from the 2011-2013 National Survey of Family Growth », *National Health Statistics Reports*, 88, p. 1-14.

2006[42] et de manière non systématique. Dans l'enquête EPIC par exemple, les seuls indicateurs d'une identification bisexuelle tiennent au sexe du conjoint ou de la conjointe actuelle et aux pratiques sexuelles. Aucune question n'est posée sur l'attirance ou l'identification[43] [Annexe 3].

Enfin, les échelles de réponse, souvent sur la vie entière, comme le fait de compter les pratiques sexuelles des individus, ont rarement permis de distinguer les individus homosexuel·les des bisexuel·les. En effet, exclure des individus homosexuels ceux ayant eu à la fois des expériences avec des hommes et des femmes, c'est risquer d'exclure un grand nombre d'individus puisqu'une part non négligeable des personnes se définissant comme homosexuelles ont eu leur première expérience avec un partenaire de sexe différent. De manière similaire, des individus se déclarant bisexuel·les ont pu n'avoir des relations qu'avec des partenaires d'un seul sexe, en particulier parmi les plus jeunes. Cet effet de lissage ne permet pas non plus de prendre en compte les questionnements et le caractère variable dans le temps de l'identification sexuelle[44]. Finalement, c'est aussi le faible nombre de répondant·es qui invitent à ces regroupements entre homo- et bisexuel·les, les personnes se déclarant homo-bisexuelles étant peu nombreuses à participer à ces enquêtes. Dans l'enquête VIRAGE par exemple, il a été nécessaire de créer un volet spécifique de l'enquête sur les LGBT et relayé par le biais des associations et sur internet, afin de pouvoir prendre en compte les violences spécifiques subies par ces personnes en raison de leur identification sexuelle et de genre. Ainsi, les indicateurs comme les échelles temporelles retenues rendent difficile la prise en compte de la bisexualité dans les enquêtes quantitatives[45]. Dans les enquêtes où la bisexualité est comptée, le très faible nombre de répondant·es rend difficile les analyses. Dans ce contexte, la possibilité et l'intérêt à compter le nombre de personnes bi est encore remis en cause. Comme le souligne Brigitte Lhomond, l'ambition ne doit pas être de dénombrer le nombre de personnes homo-bisexuelles, mais bien plutôt d'analyser les « mécanismes de domination[46] » et, j'ajouterais, les pratiques spécifiques.

Malgré les lacunes des données statistiques pour comprendre l'usage des applications de rencontres des personnes homo-bisexuelles, elles permettent néanmoins de constater l'ampleur de leur usage par rapport aux personnes hétérosexuelles comme moyen de rencontre. L'usage privilégié d'internet par les jeunes homo-bisexuel·les se retrouve bien au coeur des

[42] **BALHAN** L., 2022, « Comment légitimer les enquêtes sur les (homo)sexualités ? », Journée d'étude autour des travaux de Michel Bozon, INED, 29 novembre 2022.
[43] **RAULT** W., **LAMBERT** C., 2019, *op. cit.*
[44] **MOCK** S. E., **EIBACH** R. P., 2011, « Stability and change in sexual orientation identity over a 10-year period in adulthood », *Archives of Sexual Behavior*, 41(3), p. 641-648.
[45] **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, *op. cit.*; **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*
[46] **LHOMOND** B., 1997, « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire », *Sociologie et sociétés*, 29(1), p. 61-69.

pratiques des jeunes bi rencontré·es, ce qui invite à regarder plus spécifiquement la manière dont ces dernières s'inscrivent dans leurs trajectoires relationnelles.

2. Après les premières relations

2.1. Retracer les trajectoires relationnelles hors des applications de rencontres

Ce mémoire s'appuie en matériau principal sur des trajectoires relationnelles tracées à l'aide de mes enquêté·es. Cette méthode d'enquête par biographies, d'abord très plébiscitée aux Etats-Unis, connaît en France un nouvel essor. Elle a par exemple été mise en œuvre par Camille Masclet afin de mettre au jour la « carrière relationnelle » des féministes des années 1970[47]. Elle a aussi été appliquée à l'enquête EPIC pour saisir la diversité des formes relationnelles en France[48]. A partir d'un document simple, cette méthode permet de rendre compte de l'usage des applications de rencontres en lien avec l'ensemble des relations et rencontres nouées par les individus, en ligne et hors ligne. Ces trajectoires permettent aussi de saisir les changements d'usages. Il s'est agi de se concentrer sur les histoires, flirts et rencontres qui avaient compté dans la vie des enquêté·es et de dater ces histoires intimes lorsque c'était possible. De cette manière, j'ai pu avoir une idée du type de relations qu'avaient connues les enquêté·es de mon corpus, ainsi que leur nombre (ou échelle de grandeur du fait de la question de la mémoire) et leur fréquence. J'ai replacé dans ces trajectoires les moments de questionnement sur l'identité sexuelle (et parfois de genre), en particulier la première fois où elles et ils se sont dit attiré·es par plus d'un genre. Finalement, j'y ai aussi intégré les usages, ainsi que les installations et les désinstallations des différentes applications de rencontres. Il s'agit en somme de montrer que leur usage est loin d'être linéaire et fait l'objet d'apprentissages et d'ajustements progressifs. Regarder conjointement ces trajectoires permet de mettre au jour les nombreuses similarités entre les parcours.

Il m'importe de prendre au sérieux l'importance des relations qu'ont nouées les bi rencontré·es. J'utiliserai en particulier le terme de « couple » afin de rendre compte de l'importance que ces jeunes accordent à ces relations, ainsi que du vocabulaire qu'elles et ils emploient, même si cette définition diffère largement de celle retenue par l'INSEE. Isabelle Clair a ainsi montré que le couple représente une norme forte dès l'adolescence[49]. Christophe Giraud, à partir d'une enquête menée auprès de jeunes femmes des classes moyennes et supérieures, a quant à lui mis

[47] **MASCLET** C., 2022, « À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970 », *Sociologie*, 13(1), p. 3-23.
[48] **RAULT** W., **REGNIER-LOILIER** A., 2019, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 74, p. 11-40.
[49] **CLAIR** I., 2023, *Les choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes*, Paris, Editions du Seuil.

au jour l'existence de plusieurs « contrats relationnels » qui s'éloignent en partie du modèle du couple monogame : les relations sérieuses, les relations légères (« coup d'un soir ») ou les relations sérieuses-légères (« sex-friend »)[50]. Ce sont ces distinctions que cette recherche tient à prendre en compte.

Regarder l'ensemble de ces trajectoires biographiques permet de mettre en exergue deux principales caractéristiques communes aux bi rencontré·es. D'une part, les premières relations amoureuses – et sexuelles – ont le plus souvent été nouées au lycée ou lors des premières années d'études supérieures, entre 14 et 18 ans. Elles correspondent en ce sens à l'abaissement de l'âge aux premiers pas dans l'exploration physique[51]. Cependant, ces relations ont toutes été nouées avec un partenaire du sexe opposé. Ce résultat est peu surprenant puisque seules 0,4% des femmes et 1,4% des hommes ont eu leur premier rapport sexuel avec un partenaire de même sexe[52]. Il mérite néanmoins d'être souligné car il suggère une socialisation intime passant nécessairement par l'hétérosexualité, dont il importera de regarder les effets dans cette recherche. Isabelle Clair note un résultat similaire dans son enquête sur les lycéens de quartiers bourgeois où « à la fin de l'adolescence, la performance conjugale semble proscrite aux garçons gays, y compris dans une classe sociale dans laquelle la gayfriendliness apparaît comme un élément important de la culture commune[53] ». Les trajectoires se diversifient par la suite mais restent dans la plupart des cas marquées par l'hétérosexualité. Seules trois enquêtées ont connu des relations avec des partenaires de même sexe dès le lycée et avant d'utiliser une application de rencontres.

2.2. Première rupture et premier usage des applications

Bien que ce résultat puisse apparaître *a priori* contre-intuitif, les applications de rencontres sont rarement le lieu où sont rencontré·es les premier·es partenaires des jeunes bi. En effet, si Arthur Vuattoux et Yaëlle Amsellem-Mainguy écrivent que « dans les parcours de vie de nos enquêtés, l'usage de ces applications intervient relativement tard [...], excepté pour les jeunes gays, bis ou lesbiennes, ou trans[54] », ce n'est pas ce que je constate sur mon terrain. Elles sont installées le plus souvent dans les premières années d'études supérieures et après une ou plusieurs relations – et leur rupture. En ce sens, leur usage est fortement marqué par les premières expériences intimes de ces jeunes bi, c'est pourquoi il paraît fondamental de faire en

[50] **GIRAUD** Ch., 2017, *op. cit.*

[51] **BOZON** M., 2008, « Premier rapport sexuel, première relation : des passages attendus », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 117-147.

[52] **BOZON** M., 2008, *op. cit.*

[53] **CLAIR** I., 2023, *op. cit.*, p. 50.

[54] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *op. cit.*, p. 153.

permanence des allers-retours entre l'usage qui est fait des applications de rencontres par les bi et les trajectoires biographiques qui permettent de les comprendre comme inscrites dans le temps et dans un ensemble de relations.

Dire que les applications ne sont pas les premiers lieux de rencontres peut surprendre, tant les recherches sociologiques ont souligné la faiblesse des lieux de rencontres de même sexe et donc les difficultés de rencontres des jeunes LGBT. D'une part, les premières relations des bi rencontré·es étant souvent nouées au lycée, les jeunes ont moins de 18 ans et transgressent ainsi rarement l'interdiction faite aux mineur·es d'utiliser les applications de rencontres. Ainsi, seule Chloé a installé *Tinder* dès le lycée. Cependant, il s'agit avant tout d'un moyen de renforcer ses liens amicaux. Et bien qu'elle garde par la suite l'application, elle n'y fait aucune rencontre avant d'entrer dans le supérieur. D'autre part, si les premier·es partenaires amoureux·ses et sexuel·les ont majoritairement été rencontré·es dans le cadre des études ou des cercles amicaux, c'est aussi parce que ce sont sans exception des partenaires hétérosexuel·les. La grande majorité ont donc déjà connu une première relation de couple avant leur premier usage des applications de rencontres.

Présentation de Chloé

Chloé a 23 ans. Elle travaille en tant que technicienne informatique dans la région de Marseille après un BTS dans un domaine plutôt masculin. Elle est propriétaire de son appartement. Son père est exploitant agricole, sa mère aide-soignante. Elle connaît sa première relation de couple au début du lycée avec un garçon. Après cette rupture, elle installe *Tinder* avec ses amies d'internat. Depuis, elle a toujours utilisé *Tinder*, mais en pointillé au fil de ses ruptures et remises en couple. Depuis 5 ans, elle a connu 3 relations importantes avec des hommes, d'environ un an chacune. Entre temps, elle fait des rencontres surtout sexuelles avec des hommes et des femmes par les applications de rencontres. Depuis 7 ans qu'elle utilise les applications de rencontres, elle a utilisé *Tinder, OkCupid, Happn, Fruitz, Badoo* et des applications LGBT plus petites. Lorsque je la rencontre, elle n'a que *Tinder*, dont elle se sert peu car elle souhaite se mettre en couple avec un collègue à elle, qu'elle fréquente depuis plusieurs mois.

Cependant, ces caractéristiques communes ne doivent pas effacer les disparités qui peuvent exister entre hommes et femmes. En effet, tous·tes n'ont pas eu le même nombre de relations avant leur premier usage des applications de rencontres. Les femmes ont eu des relations de couple plus précoces, dès la seconde voire le collège, et plus nombreuses. Ainsi, les femmes de mon corpus ont connu en moyenne 2,6 relations de couples avant leur premier usage des applications de rencontres, quand les hommes n'en ont connu qu'en moyenne 1,2,

signe aussi de premières relations plus tardives, souvent en terminale. Kylian est le seul à avoir connu sa première relation de couple par le biais des applications de rencontres. Il les installe pour la première fois à 18 ans, lorsqu'il entre dans le supérieur. Elles répondent à un désir de connaître ses premières expériences amoureuses et sexuelles, se sentant en retard par rapport aux hommes de son âge : « *De mes 14 à mes 17 ans – 18 ans, je romantisais énormément les relations amoureuses et c'était, entre guillemets, un objectif d'en avoir pour moi, au point que ça me bouffait un peu socialement à certains moments* ». Ainsi, sa première installation répond à l'idée qu'il n'a plus « *aucun autre choix* » pour faire des rencontres. C'est alors sur *OkCupid* qu'il rencontre sa première petite-amie, Prune, avec qui il reste 8 mois. S'il a bien mis les hommes et les femmes pendant quelques temps, il m'explique avoir été particulièrement « enjoué » à l'idée de finalement connaître sa première relation – amoureuse et sexuelle – avec une femme. Ce discours est proche de celui porté par les jeunes hommes rencontrés par Mélanie Gourarier à propos d'une « crise de la masculinité », dont l'incapacité à séduire des femmes serait une expression[55]. Dans la suite de l'entretien, Kylian effectue un retour critique important sur cet état de pensée.

Présentation de Kylian

Kylian a 21 ans. Il vit seul et poursuit un master en ingénierie fondamentale en région parisienne. Son père est chef d'entreprise, sa mère secrétaire. Il installe *Fruitz* et *OkCupid* en 2020. Il rencontre sa première petite amie sur *OkCupid* avec qui il reste 8 mois. Après leur rupture, il réinstalle les applications, qu'il désinstalle à nouveau en 2022 lorsqu'il se remet en couple durant quelques mois. Entre 2020 et le moment où je le rencontre, il a testé plusieurs applications comme *Tinder, Happn, Pure* ou *Badoo,* mais conserve toujours *Fruitz* et *OkCupid*. Le plus souvent, il ne voit que les femmes dans ses paramètres.

Cette difficulté à rencontrer une première partenaire pour de jeunes hommes rejoint les résultats obtenus par Marie Bergström. A partir des données de l'enquête EPIC (INED-INSEE, 2013-2014), la sociologue montre que, si le taux de célibat parmi les 26-65 ans ne varie pas selon le sexe des répondant·es, il en va autrement parmi les moins de 30 ans, les hommes étant plus souvent célibataires, « parce qu'ils se mettent en couple à des âges plus tardifs, ils restent seuls plus longtemps[56] ». Finalement, c'est aussi la durée des relations qui varie. Si les plus longues relations des femmes de mon corpus ont duré en moyenne 2 ans et trois mois (Jeanne a eu une relation de quatre ans), elles ont duré en moyenne 1 an et un mois pour les hommes (la plus longue relation de Louca a duré trois mois).

[55] **GOURARIER** M., 2017, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.
[56] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.,* p. 143.

De plus, l'usage des applications de rencontres par les jeunes bi est d'abord un usage de célibataire. Ce qui importe n'est pas tant le fait d'être bi que celui de ne pas être en couple. C'est par ailleurs d'abord aux célibataires que s'adressent la plupart des applications de rencontres. Ainsi, si le fait de déclarer s'être déjà connecté à un site de rencontres ne concerne que 29 % des moins de 30 ans (26-30 ans), cette proportion s'élève à plus de 40% lorsque l'on ne regarde que parmi les célibataires (26-35 ans)[57]. L'attention aux trajectoires relationnelles des bi permet de constater qu'elles et ils désinstallent et réinstallent les applications au fil de leurs relations de couple nouées. Plus encore, la période qui précède la relation peut déjà donner lieu à une réduction de son usage de l'application, comme le fait par exemple Alixia, qui échange depuis plusieurs semaines avec Baptiste, rencontré sur Tinder, au moment où je la rencontre.

> Mais après, par exemple en ce moment j'ai arrêté de parler à plusieurs personnes en même temps parce que du coup je parle à une personne plus en particulier, juste pas 'salut ça va'. C'est plus développé et du coup on se parle plus souvent. Donc là, c'est vrai que je parle pas à plusieurs personnes en même temps parce que pour moi c'est important, ouais. Même si je suis pas avec la personne, c'est important d'être fidèle entre guillemets et je sais pas, pour moi j'aime pas parler à plein de personnes en même temps.

Ne plus aller sur les applications de rencontres permet alors de montrer son affection et la possibilité de l'engagement dans une relation de couple, qui signifierait de toute manière la suppression des applications de rencontres. L'usage des applications dépend en somme des relations nouées – par leur biais ou par ailleurs. Selon que les personnes soient en relation légère, sérieuse-légère ou sérieuse, l'usage est plus ou moins toléré.

Présentation d'Alixia

Alixia a 19 ans. Elle est en BTS événementiel à Poitiers, où elle habite seule. Ses parents, séparés, sont respectivement cadre et architecte. Elle a sa première relation de couple avec un garçon au lycée. Séparée depuis 6 mois d'une relation de deux ans quand je la rencontre, elle utilise les applications de rencontres depuis l'été 2022. Elle a d'abord utilisé une application spécialisée dans les rencontres LGBT pour rencontrer des femmes et utilise depuis *Tinder,* comme son meilleur ami. Sur *Tinder*, elle voit tout le monde et n'a encore jamais eu de rencards par les applications.

Finalement, même durant les périodes de célibat, leur usage est loin d'être continu. Un certain nombre d'enquêté·es désinstalle par période les applications de rencontres, mais pour des

[57] *Ibid.*

durées relativement courtes : de quelques jours à un mois. Même sans les désinstaller, leur usage se fait en pointillé avec des périodes d'activité plus importantes que d'autres. Avoir les applications sur son téléphone, ce n'est pas nécessairement s'en servir. Si l'usage des biographies intimes lisse donc les usages des applications en les étalant sur le temps, ces phénomènes de désengagement ne doivent pas pour autant être oubliés.

2.3. L'injonction à profiter de sa jeunesse

Comme l'ensemble des jeunes de leur âge, elles et ils sont soumis à l'injonction à profiter de leur jeunesse[58]. Il est alors possible de comprendre les applications de rencontres comme inscrites dans une période dite de « jeunesse sexuelle »[59] et marquées par une forme de liberté. Cette période est consécutive d'une reconfiguration des formes de rencontres. Le mariage a perdu de sa force et cède la place à l'union libre, l'âge au premier mariage recule, permettant une période dans la jeunesse marquée par l'expérimentation[60]. Hugues Lagrange a par exemple montré l'émergence dans la seconde moitié du XXe siècle du « flirt », vu comme une période de transition sexuelle, entre le premier baiser et le premier rapport génital des jeunes, tendant à s'imposer dans les années 1970 comme un moment à part entière[61]. L'apparition d'une période dédiée à la rencontre hors mariage est donc construite historiquement.

Cette période de jeunesse sexuelle est notamment marquée par une expérimentation des formes de relations, mais aussi de la sexualité. Les jeunes se mettent moins souvent en couple avec leur premier partenaire[62] et les comportements sexuels des hommes et des femmes se sont rapprochés – âge moyen au premier baiser et à la première expérience sexuelle, nombre de partenaires, diversité des pratiques sexuelles[63]. Les applications sont justement perçues par les jeunes comme un des moyens de profiter de leur jeunesse. Anaëlle évoque à ce sujet sa première installation de *Tinder* en 2021.

> En fait, ça me permettait de décompresser sans avoir à m'engager émotionnellement dans quelque chose (*rire*) et du coup c'était assez pratique parce que bah tu peux, fallait y voir un

[58] **GIRAUD** Ch., 2017, *op. cit. ;* **CLAIR** I., 2023, *op. cit.*

[59] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit*., p. 72.

[60] **GALLAND** O., 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 4, p. 529-550.

[61] **LAGRANGE** H., 1998, « Le sexe apprivoisé ou l'invention du flirt », *Revue française de sociologie*, 39(1), p. 139-175.

[62] **TOULEMON** L., 2008, « Entre le premier rapport sexuel et la première union : des jeunesses encore différentes pour les femmes et pour les hommes », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, Hors Collection Social, p. 163-195.

[63] **BOZON** M., 2008b, « Premier rapport sexuel, première relation : des passages attendus », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 117-147.

> côté pratique à la chose, parce que du coup tu pouvais prévoir tes horaires de date(s), tu peux prévoir qui… 'fin tu peux vraiment choisir quoi. Et en même temps, bah y a quand même pas mal de monde, donc ça me permettait aussi de… bah rencontrer des meufs.

En classe préparatoire à l'époque, Anaëlle rencontre peu de nouvelles personnes et a un emploi du temps chargé. Comme le montre Daria Sobocinka dans un article de 2023 portant sur les applications *Fruitz* et *Tinder*, ces dernières « proposent un script d'usage qui encourage la rencontre de partenaires d'un soir[64] ». Par script d'usage, j'entends « qu'il est possible de décrire un objet technique comme un script, définissant un espace, des rôles, et des règles d'interaction entre les différents acteurs[65] ». Les applications permettent en outre de nouer des relations aux formes moins définies, comme les rencontres d'un soir. Cependant, il semble injuste d'envisager que « l'on programme une nuit chaude comme on irait au cinéma[66] », comme l'affirmait Jean-Claude Kaufmann. Les rencontres en ligne demeurent chargées d'attentes et de scripts[67] et de plus, les scripts d'usages des applications se heurtent à des scripts sexuels[68]. Annaëlle souligne également la possibilité offerte de rencontrer des partenaires de même sexe : expérimenter lors de sa jeunesse sur le plan de la sexualité, c'est aussi en nouant des relations qui rompent avec les premières relations hétérosexuelles. Son usage des applications de rencontres est ainsi lié à cette jeunesse sexuelle, qui autorise aussi une interrogation et une prise de conscience de sa bisexualité, qui intervient l'année d'avant.

Présentation d'Anaëlle

Anaëlle a 20 ans. Elle vit seule en région parisienne et poursuit un master de littérature après une classe préparatoire. Son père est cadre dans le commerce et sa mère, qui ne travaille plus, est très investie dans le secteur associatif. Elle connaît ses premières relations de couple au lycée avec des hommes. En classe préparatoire, elle entretient des relations sexuelles occasionnelles avec deux hommes et une femme, rencontré·es par des ami·es. Elle installe *Tinder* en 2020 et utilise des applications par intermittence depuis. Elle y fait des rencontres sexuelles ou sur un registre « sérieux-léger », avec des hommes comme des femmes. Au moment de notre rencontre, elle utilise *Fruitz* depuis 2020 et *Bumble* depuis 2021.

---

[64] **SOBOCINSKA** D., 2023, « Scripts d'usage et scripts sexuels au service de la rencontre d'un soir. Analyse de l'utilisation sexuelle de Fruitz et Tinder chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, 237(1), p. 93-117.

[65] **AKRICH** M., 1990, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages : l'impossible intégration du magnétoscope dans les réseaux câblés de première génération », *Techniques & Culture*, 16, p. 83-110.

[66] **KAUFMANN** J.-C., 2010, *Sex@mour*, Paris, Armand Colin, p. 116.

[67] **REGEARD** A., 2022, *Sociologie des premiers rendez-vous. Les rencontres en ligne des femmes hétérosexuelles à 20 ans et 50 ans*, Mémoire de master 1 en sociologie, Université Paris-Cité.

[68] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.*

Pour autant, si de nouvelles formes de relations légères et sérieuses-légères apparaissent et permettent de multiplier les expériences, liberté ne vaut pas absence de normes. Tout d'abord, l'idéal du couple ne disparaît pas pour autant[69]. Ensuite, dans tous les milieux sociaux, une nouvelle norme se diffuse dans la sphère intime, celle de la valorisation d'un « ethos égalitaire[70] ». Ce dernier est caractérisé par la valorisation de l'autonomie des femmes et de l'égalité entre les sexes[71]. Un nouveau régime normatif existe, que Michel Bozon décrit comme caractérisé par une « obligation de réflexivité sur la vie sexuelle[72] ».

De plus, les applications de rencontres sont aussi des « espaces de sociabilité en soi[73] » : chez les jeunes, internet est devenu un espace à part entière de « socialisation à la vie intime[74] », qui passe notamment par des recherches diverses sur la sexualité[75]. L'accélération des rencontres qui vaut en général sur les applications de rencontres n'est pas toujours vraie pour les moins de 30 ans, dont les pratiques de séduction *en ligne* ne sont pas toujours prolongées *hors ligne.* Les applications permettent aux jeunes femmes de tester leur attractivité, aux jeunes hommes leurs capacités de séduction. Elles sont donc les lieux privilégiés de l'expérimentation. Elles permettent en outre de faire des rencontres sur des registres « légers » après une rupture intime et de le faire en dehors du regard des proches (pairs et famille), dans le cadre d'une privatisation des rencontres en ligne[76].

L'usage des applications de rencontres est donc intrinsèquement soumis à des effets d'âge, de période de la vie et du parcours intime. Comprendre l'usage que les bi en font implique donc de ne pas regarder de manière aveugle leur seule identification. Celle-ci ne peut pourtant pas être évacuée en tant qu'elle induit une lecture et des usages particuliers des applications de rencontres, qui se croisent aux autres effets.

---

69 **GIRAUD** Ch., 2017, *op. cit*.

70 **CLAIR** I., 2011, « La découverte de l'ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, 83(3), p. 59-81.

71 **PICQ** F., 2011, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Dialogues

72 **BOZON** M., 2018, *Sociologie de la sexualité*, 4e édition, Paris, Armand Colin.

73 **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 76.

74 *Ibid.*

75 **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *op. cit.* ; **METTON-GAYON** C., 2009, *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »*, Paris, L'Harmattan.

76 **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

3. Tester les applications

3.1.Tinder et l'effet d'âge

Dans le choix des applications de rencontres, une s'impose, il s'agit de *Tinder*. Elle a été utilisée par tous·tes à un moment donné, même pour peu de temps. Elle est la première qu'ont installé huit des douze bi rencontré·es. Ces données sont très révélatrices tout d'abord de l'âge des utilisateur·rices de l'application qui sont particulièrement jeunes. Elles révèlent aussi sa centralité dans le paysage français des applications : lancée en 2012, elle est une des premières applications, et occupe une place majeure sur le marché [Annexe 4]. Sur son site internet, l'application revendique « *50% d'utilisateur·ices âgé·es de 18 à 25 ans* » et 530 millions de téléchargements à travers le monde. Méloé, 25 ans, parle ainsi de *Tinder* comme d'une référence incontournable. Lorsque je lui demande comment elle a fait le choix de *Tinder* en tant que première application, elle me répond : « *Ben je connaissais que ça (rire). Ouais, à l'époque je connaissais que ça comme application de rencontres. En tous cas, j'avais l'impression que c'était l'appli où y aurait le plus de monde. Du coup, ouais j'ai téléchargé ça parce que je pense que j'avais d'autres potes qui l'avaient, qui l'utilisaient et j'étais là genre 'ok je connais que ça, ça part' quoi* ».

Présentation de Méloé

Méloé a 25 ans. Elle travaille dans le droit à Toulouse. Ses parents sont cadres supérieurs. Elle se met en couple pour la première fois avec un garçon au début du lycée. Elle connaît aussi à la même époque sa première relation de couple avec une fille. Entre 2013 (son lycée) et 2017, elle connaît plusieurs relations de couple – surtout avec des hommes – et quelques relations moins formalisées avec des personnes rencontrées par interconnaissance. En 2017, elle entame une relation de 3 ans avec Zibreal et installe en parallèle *Tinder* puisque la relation est non-exclusive. Lors de cette relation, elle connaît des violences de la part de son partenaire et fait donc une pause des rencontres après celle-ci. Elle utilise ensuite *Bumble* pendant près d'un an, avant de faire une nouvelle pause d'un an suite à un viol. Elle a réinstallé *Bumble* et *Tinder* en décembre 2022 et rencontre quelques femmes en parallèle par ses cercles amicaux.

Il est ainsi possible de penser un effet d'âge cadrant l'utilisation des applications de rencontres. La pratique en est largement partagée par une classe d'âge. D'abord, ce public est recherché par les applications de rencontres elles-mêmes[77] et elles sont de fait largement investies par les jeunes. Si au début d'internet, ces services sont restés minoritaires, ce sont les moins de 25 ans

[77] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.*

qui ont le plus déclaré s'en servir[78]. Plus récemment, Marie Bergström suggère qu'une estimation réaliste de l'usage des 18-24 ans serait de 40%[79]. Cet effet d'âge est indissociable d'un effet de génération, puisque celle des 18-25 ans affiche une grande proximité avec les pratiques et outils du numérique, elles et ils ont été socialisé·es à une « culture de l'écran[80] »[81]. D'autre part, utiliser *Tinder* est relativement banal pour ces jeunes, qui s'y inscrivent souvent tout d'abord pour en faire un usage récréatif et de manière courte[82]. En ce sens, il est possible de comprendre l'utilisation des applications de rencontres comme forgeant des récits culturels communs, qui participent à créer des *histoires de référence* propres à une classe d'âge. Par *histoires de référence,* j'entends la connaissance typique du déroulement des relations affectives et leurs significations partagées par les pairs et propre à une classe d'âge[83]. Chacun·e *sait* comment se servir de l'application et agir sur cette dernière. Le témoignage de Méloé souligne pourtant l'implicite de cette diffusion : il est difficile de comprendre comment ces références communes se créent. Les pairs de manière générale contribuent à créer des connaissances informelles sur les applications de rencontres par les réseaux sociaux, des témoignages informels ou le partage d'expérience. Plus précisément, elles et ils contribuent à légitimer l'usage de *Tinder* en la faisant entrer dans le paysage des lieux de rencontres connus, tolérés, voire encouragés.

Si le cas présenté ici est celui de *Tinder*, il témoigne du fait que le choix des applications de rencontres est largement contraint par ce qui existe pour les jeunes et ce que les jeunes connaissent. Ainsi, Méloé choisit *Tinder* parce qu'il y a « le plus de monde ». Or, ce choix témoigne bien à la fois du design de ces applications généralistes qui mettent en avant « une offre de partenaires massive et illimitée[84] », et du rôle des *histoires de référence* dans lesquelles elles sont inscrites qui mettent en avant ces caractéristiques et les publicisent en même temps. S'ils changent d'applications dans le temps, mes enquêté·es ne citent qu'un nombre limité de ces dernières, dont on comprend vite qu'elles sont propres à leur classe d'âge, mais aussi à leur classe sociale, et qu'elles peuvent être classées par le nombre de leurs utilisateur·ices – ressenti

[78] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit. ;* **BOZON** M., 2008a, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 273-295.
[79] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 74.
[80] **JOUËT** J., **PASQUIER** D., 1999, « Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans. », *Réseaux*, 92-93.
[81] **MERCKLE** P., **OCTOBRE** S., 2012, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », *Réseaux*, 123, p. 59-84 ; **DONNAT** O., 2007, « Pratiques culturelles et usages d'internet », *Culture études*, 3(3), p. 1-28.
[82] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.;* **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*
[83] **LEVINSON** S., 2001, *Les « histoires de référence » : cadres socio-temporels et représentations des premières relations sexuelles*, Paris, École des hautes études en sciences sociales ; citée par **BOZON** M., 2018, *op. cit*.
[84] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.*

puisque rarement explicité par les applications elles-mêmes. On peut alors citer dans l'ordre : *Tinder, Fruitz, Bumble, OkCupid, Happn, Hinge* [Annexe 4].

3.2.Éprouver les différences de visibilité sexuées

Le passage d'une application de rencontres à l'autre témoigne aussi des différences de visibilité qui y sont éprouvées. Ainsi, les jeunes bi *testent* avant tout les applications : les profils qui y sont visibles et la manière dont le leur est plus ou moins mis en avant. L'attention à ces différences de visibilité permet surtout de mettre en avant leur dimension sexuée : hommes et femmes ne sont pas aussi visibles et ne voient pas les mêmes personnes en ligne. La définition de la « visibilité » de leurs profils renvoie avant tout à une critique des applications formulée par les usager·es d'apparence masculine.

Présentation de Thibault

Thibault a 22 ans. Il est en master de biologie en région parisienne et vit en colocation. Sa mère est ingénieure. Il a eu deux relations de couple avec des femmes entre 2017 (au lycée) et 2021, qui ont duré plus d'un an chacune. C'est après sa deuxième rupture qu'il installe *Fruitz* et *Tinder*. En 2021, il se remet en couple avec une femme et désinstalle les applications, avant de les réinstaller en 2022 après sa rupture. Il utilise *Bumble* et *Fruitz* au moment où nous nous rencontrons et n'y voit que des femmes la plupart du temps. Quelques mois avant notre rencontre, il a désinstallé les applications pendant 3 mois et les a réinstallées en décembre 2022.

Thibault, comme de nombreux jeunes hommes sur les applications de rencontres, témoigne de la difficulté à établir des contacts en ligne : « *Courant décembre, dans un moment de grande solitude, je me suis dit 'je vais réinstaller [les applications de rencontres], ça me passera le temps !' et du coup je les ai réinstallées et après pareil, zéro matchs (rires), mais pour le coup zéro, zéro, zéro hein. Y a pas de match avec ensuite la personne n'a pas répondu hein. C'est niet, nada, que dalle !* ». Il passe ainsi de *Tinder* à *Fruitz* puis à *Bumble*, cherchant une application sur laquelle il aura « *plus de chances* ». Surtout, il revendique un usage distant des applications de rencontres, afin qu'elles ne jouent pas sur sa confiance en lui et les désinstalle donc périodiquement. Les jeunes d'apparence masculine, plus nombreux sur les applications, font ainsi l'expérience d'une certaine disqualification en ligne par rapport aux femmes de leur âge[85]. Le constat inverse est dressé par les utilisatrices qui, elles, témoignent, comme Chloé, que « *quand t'es une meuf, t'as tout le temps des matchs, c'est terrible (rires)* ». Ce constat

[85] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

reste malgré tout à nuancer puisque, si tous l'évoquent, cette disqualification touche relativement peu les jeunes hommes rencontrés car urbains, blancs et diplômés. Les chances de rencontres en ligne des hommes et des femmes ne sont donc pas les mêmes mais, comme l'exprime Marie Bergström, les applications ne font qu'exacerber des comportements déjà présents dans les rencontres[86].

Ces disqualifications sont en partie rejouées par les attirances bisexuelles. Les matchs reçus ont eux aussi un genre. Sur les applications, les jeunes bi témoignent de la présence particulièrement importante des hommes par rapport aux femmes. Lorsque Thibault dit n'avoir aucun match, il parle avant tout de matchs avec des femmes.

> Pareil sur les applications de rencontres, je mets quelques fois les hommes, mais en fait c'est terrible. Déjà les profils, c'est tous les mêmes ! C'est horrible de dire ça, mais ils ont tous soit la photo devant la voiture, soit la photo torse nu devant le miroir et je sais pas, j'arrive pas à accrocher. Surtout que par contre quand tu mets les mecs, t'as 40 likes par jour.
> *Apolline : Tu les vois où ?*
> Ouais t'as les chiffres, tu sais quand tu vas dans l'onglet avec tes matchs, juste au-dessus t'as le chiffre. Quand t'as les mecs, t'en as 46 par jour. Faut pas chercher à les matcher parce qu'en général quoi qu'ils te disent, quoi qu'ils mettent dans leur biographie, leur fruit ou quoi que ce soit, ben ils vont te proposer un plan-cul directement après. C'est vraiment… Et en fait tous les matchs que j'ai eu avec des mecs, c'est que ça.

Thibault, malgré le détachement dont il se vante plus tôt dans l'entretien, témoigne d'une attention particulière portée aux données chiffrées de l'application qui le renseignent sur ses matchs disponibles. Ainsi, sur toutes les applications de rencontres, un onglet permet d'avoir une information sur le nombre de personnes ayant « liké » les utilisateur·ices et une option payante permet de révéler ces profils. Au-delà de 100 likes, l'application affiche « 99+ ». Deux logiques se mêlent alors ici : si de manière générale, les femmes ont pour la plupart atteint ce « 99+ », ce qui n'est pas le cas des hommes, tous et toutes évoquent une plus grande visibilité et activité des hommes par rapport aux femmes lorsqu'ils mettent « tout le monde » sur les applications. Comme le dit Marie Bergström, « si les jeunes hommes sont convaincus d'être en surnombre, ce n'est pas que l'on compte réellement 'dix mecs pour une fille' mais plutôt que, sur dix messages envoyés, un seul en moyenne reçoit une réponse[87] ». Thibault exprime finalement de manière plus directe un désintérêt pour des photographies bien particulières prises

[86] *Ibid.*
[87] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.,* p.150.

par des hommes, dont le modèle du selfie et la mise en scène d'un corps viril semblent plus correspondre à une esthétique valorisée par les jeunes hommes des classes populaires[88].

Deux critiques sont ici formulées par Thibault : d'une part les algorithmes des applications qui, malgré la demande à voir « tout le monde » mettraient plus en avant des profils masculins et, d'autre part, les hommes qui seraient plus enclins à matcher sur les applications, résultant de plus de matchs avec des hommes qu'avec des femmes. Si les comportements des utilisateurs sont plus difficiles à vérifier, il est en revanche possible de regarder quels sont les profils visibles : les applications de rencontres sont-elles effectivement androcentrées ? Mes observations des profils présentés sur les deux applications majoritaires (*Tinder* et *Fruitz*) m'ont ainsi permis de créer le tableau suivant sur le nombre de profils visibles.

Tableau 1 : Le genre des profils proposés selon le sexe renseigné sur *Tinder* et *Fruitz*

	Profils d'apparence masculine (n)	%	Profils d'apparence féminine (n)	%	Total	%
Tinder						
Homme	107	**35,7**	193	64,3	300	100
Femme	262	87,3	38	**12,6**	300	100
Fruitz						
Homme	40	13,3	260	86,7	300	100
Femme	259	86,3	41	13,7	300	100
Total						
Homme	147	**24,5**	453	**75,5**	600	100
Femme	521	**86,8**	79	**13,2**	600	100

Source : Observation de profils en ligne avec un profil masculin et un profil féminin sur *Tinder* et *Fruitz.*

Sur 300 profils, un homme voit en moyenne 36% de profils masculins et 64% de profils féminins sur *Tinder*. La proportion de profils féminins est encore plus élevée sur *Fruitz*. Les femmes quant à elles voient en moyenne un profil féminin pour neuf profils masculins, sur *Tinder* comme sur *Fruitz.* Ces données suggèrent que ces applications mettent surtout en avant

[88] **CONNELL RAEWYN**, 2022, *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam ; **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 108-109.

les profils de sexe différents. En effet, les trois quarts des profils proposés aux hommes bi sont des profils d'apparence féminine. Pour les femmes, le constat est encore plus marqué puisque ce sont près de 87% des profils qui leur sont proposés d'apparence masculine. En ce sens, il semble que le design de ces applications oriente les usages en rejouant un modèle hétérosexuel, en lien avec les conceptions des relations intimes des « techniciens de la rencontre »[89]. Il est possible de formuler l'hypothèse selon laquelle les jeunes bi, gays et lesbiennes étant minoritaires dans la population générale, elles et ils le sont aussi sur les applications de rencontres par rapport aux jeunes hétérosexuel·les. Cet argument paraît cependant plutôt insatisfaisant en raison des estimations faites sur l'usage des applications de rencontres dans la recherche de partenaires de même sexe. Je suggère plutôt ici que les applications, de par leurs algorithmes, proposent des scripts d'usages hétérocentrés, qui s'adaptent mal aux recherches des jeunes bi. Non seulement hétérocentrés, ces scripts d'usage semblent aussi être en partie androcentrés, orientant d'autant plus les recherches des jeunes femmes que celles des jeunes hommes.

Cette hypothèse ne peut suffire à elle seule à comprendre la manière dont les applications peuvent orienter les rencontres. De fait, si les applications représentent un dispositif, celui-ci n'est pas uniquement contraignant et est rejoint par les comportements des individus, expliquant en ce sens le sentiment de Thibault de ne voir « que des hommes ». Il suggère que les hommes auraient des comportements plus pro-actifs en *likant* davantage de profils, ainsi qu'en envoyant davantage de messages. Marie Bergström a elle aussi suggéré que les hommes envoient davantage le premier message, mais aussi davantage de messages de manière générale, peu personnalisé afin de maximiser leurs chances de réponse[90]. Gareth Tyson, Vasile Perta, Hamed Haddadi et Michael Seto, ont créé 14 profils de 24 ans sur Tinder afin de regarder l'activité des utilisateur·ices en fonction de leur genre et de leur identification sexuelle. En *likant* systématiquement les autres utilisateur·ices, leurs profils masculins n'ont matché en moyenne qu'avec moins de 1% des profils, quand les profils féminins ont matché en moyenne avec 10% des profils. Finalement, la plupart des matchs reçus venaient d'hommes, y compris pour leurs profils masculins (86% des matchs)[91]. Il est donc possible de dire que les applications sont créées avant tout pour des utilisateur·ices hétérosexuel·les mais que les comportements des autres utilisateur·ices en font des lieux fortement androcentrés. En ce sens, les rencontres des femmes bi semblent orientées vers des rencontres hétérosexuelles quand celles des hommes bi le sont vers des rencontres homosexuelles. Ce qui importe n'est pas seulement de savoir si les

[89] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*
[90] *Ibid.*
[91] **TYSON** G., **PERTA** V. C., **HADDADI** H., **SETO** M. C., 2016, « A First Look at User Activity on Tinder », *IEEE*, p. 461-466.

applications de rencontres reproduisent effectivement de l'hétéronormativité – ce qui reste difficile à montrer – mais aussi la manière dont les utilisateur·ices bi perçoivent ces dispositifs et s'en saisissent.

Encadré méthodologique : l'observation en ligne sur une application de rencontres

Pouvoir observer les pratiques des bi en ligne est indispensable pour dresser une sociologie de leurs usages des applications de rencontres. Cela suppose à la fois un travail de veille, une connaissance des applications et un regard sur les profils des bi en ligne et plus particulièrement de mes enquêté·es. Pour ce faire, j'ai donc dû créer moi-même un profil sur plusieurs de ces applications (parfois plusieurs sur une même afin de me présenter comme homme et comme femme) et ainsi renseigner quelques informations personnelles. Des profils trop peu renseignés ont été supprimés par les applications.

Malgré les manuels et articles florissants ces dernières années, la recherche sur le web pose plusieurs difficultés puisque cette méthode d'analyse reste nouvelle et ne dispose pas de méthode définie. De plus, l'analyse des applications de rencontres se différencie de celle des réseaux sociaux. En effet, si les utilisateur·ices disposent bien d'un profil semi-public sur les premières, les autres caractéristiques des réseaux sociaux ne sont pas remplies : il n'est pas possible d'accéder aux « connexions » qu'elles et ils partagent avec d'autres usager·es[92]. Il y est aussi difficile d'accéder de manière durable aux profils des utilisateur·ices sans « matcher » avec elles et eux. J'ai donc eu accès à un nombre très limité d'informations en ligne et hautement standardisées par le format des applications.

J'ai ainsi mis en place deux méthodes conjointes. D'une part, j'ai demandé lors des entretiens à mes enquêté·es de me montrer leur profil, leurs paramètres et la manière dont elles et ils s'en servaient en leur faisant passer le profil de quelques autres utilisateur·ices. J'ai gardé des traces de leur profil au moment de notre rencontre par des captures d'écran, ce qui ne m'a donné accès à ces profils qu'à un instant T. Cette méthode a rendu difficile l'accès aux discussions avec les autres utilisateur·ices, considérées comme particulièrement privées.

D'autre part, à partir des profils que j'ai créés sur trois applications (*Tinder*, *Fruitz* et *OkCupid*, les plus utilisées sur mon terrain), j'ai également prêté attention au fonctionnement des applications et à la construction des profils. Cela m'a notamment permis de regarder le sexe *apparent* des profils qui m'étaient présentés. Pour cela, j'ai passé de manière systématique 300 profils « à gauche », sur chaque application, en me présentant

[92] **BOYD** D., **ELLISON** N. B., 2007, « Social network sites: Definition, history, and scholarship », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13(1).

successivement comme un homme bi puis une femme bi. J'ai essayé de limiter les facteurs pouvant me donner accès à certains profils plutôt que d'autres[93] par le nombre de profils, mais aussi en effectuant ces « comptes » systématiquement à Paris et les soirs de week-end en choisissant de voir « tout le monde » ayant entre 18 et 25 ans dans un rayon de 15 kilomètres. Mon profil ne mentionnait que peu d'informations et j'y avais systématiquement 22 ans. Le regard extérieur sur ces profils rend aussi difficile l'accès à plus d'informations non visibles directement, comme l'identification sexuelle. Je n'ai pu regarder plus spécifiquement les profils des personnes bi que sur *OkCupid*, où l'information est plus souvent renseignée que sur les autres applications. C'est la combinaison de ces deux méthodes que j'appelle « observation en ligne ».

3.3.Se tourner vers des applications LGBT

Néanmoins, dresser le constat d'applications orientant vers des rencontres différentes pour les hommes et les femmes bi permet peu de penser le recours aux applications gaies et lesbiennes. En effet, ces applications interviennent bel et bien dans l'évolution de l'usage des applications de rencontres. Chez les hommes rencontrés, le recours à des applications gaies est limité. Ainsi, seul Alexandre se sert de *Grindr* depuis qu'il utilise des applications de rencontres. Installée en parallèle des autres, l'application ne lui sert qu'à faire des rencontres sexuelles courtes.

Présentation d'Alexandre

Alexandre a 22 ans. Il vit seul en région parisienne et poursuit des études de droit après une classe préparatoire littéraire. Ses parents sont tous les deux enseignants. Il connaît ses premières expériences sexuelles avec des ami·es d'ami·es en classe préparatoire, des hommes et des femmes. Il y rencontre également sa première petite amie avec qui il reste 8 mois. Après leur rupture, il installe *Tinder* et *Grindr*. Entre 2019 et 2021, il teste plusieurs applications, dont *Bumble* et *OkCupid*. En 2021, il se met en couple 3 mois avec une fille rencontrée sur Twitter. Il désinstalle toutes les applications, puis les réinstalle après sa rupture. Depuis fin 2021, il teste plusieurs applications et utilise en ce moment *Hinge*. Son profil *Grindr* est toujours actif mais il s'en sert peu. Lors de mon observation en ligne quelques semaines après notre rencontre, je vois son profil sur *OkCupid*.

[93] **PIDOUX** J., 2019, « Toi et moi, une distance calculée. Les pratiques de quantification algorithmiques sur Tinder », *in Carte d'identités*, Paris, Hermann, Colloque de Cerisy, p. 249-267.

Chez les femmes rencontrées en revanche, le recours à des applications lesbiennes intervient plus souvent, parfois parmi les premières applications utilisées et souvent en réponse à la difficulté de faire des rencontres avec d'autres femmes sur les applications généralistes.

Au-delà de ces quelques applications gaies et lesbiennes qui restent minoritaires dans les usages comme sur le marché français des applications de rencontres, leur recours répond plus largement à un travail normatif[94]. Il s'agit pour les bi de produire des évaluations et jugements sur les dispositifs que sont les applications de rencontres. Ce travail normatif est de deux ordres puisqu'il porte à la fois sur le dispositif lui-même (« la manière dont celui-ci semble ajusté ou non à leurs attentes[95] ») et sur « les conduites des individus dans le cadre [du] dispositif[96] ». En ce sens, toutes les applications ne sont pas envisagées comme hétérocentrées et androcentrées, comme le sont les applications les plus utilisées (*Fruitz, Tinder, Bumble*…). Il s'agit de définir les « bonnes » et les « mauvaises » applications à partir de leurs publics, leur design et les contraintes de chacune.

D'une part, les applications généralistes sont régulièrement critiquées, au moins lors de leur premier usage. De manière générale, les applications de rencontres sont régulièrement disqualifiées comme espaces amoureux[97]. A ces critiques communes à un grand nombre d'utilisateur·ices, se joignent les critiques formulées par les bi, dénonçant des applications ne permettant pas de voir effectivement « tout le monde ». Il reste à noter que cette critique, si elle est très présente dans mes entretiens, ne conduit pas nécessairement à ne plus les utiliser. Au contraire, il s'agit plutôt d'être conscient·e des contraintes des applications pour ajuster ses usages.

D'autre part, s'opposent à ces applications généralistes des applications envisagées comme tolérantes, à la fois du point de vue de leurs algorithmes, comme de leurs utilisateur·ices. Ce concept de tolérance est redéfini dans un sens large par les individus de mon corpus et regroupe des sens différents dont l'acceptation de l'homo-bisexualité, des transidentités et de la polyamorie, ainsi qu'une identification politique à gauche. Ce concept tel qu'il est mobilisé par les bi permet de redéfinir ce que sont les applications LGBT : il s'agit avant tout de celles qui apparaissent adaptées aux recherches des bi, parce que les individus ne les caractérisent pas comme hétérocentrées et androcentrées. Le cas de l'application *OkCupid* est en ce sens particulièrement significatif. Elle a été utilisée par la moitié de mes enquêté·es bien qu'à des

[94] **DODIER** N., **BARBOT** J., 2016, « La force des dispositifs », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 71(2), p. 421-450.
[95] *Ibid.*
[96] *Ibid.*
[97] **BERGSTRÖM** M., 2013, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 43(3), p. 433-442.

moments différents de leurs trajectoires relationnelles, alors même que sa place sur le marché des applications de rencontres semble être bien moins centrale que celle de *Tinder, Fruitz* ou *Bumble*. La description qu'en fait Bérénice témoigne bien de la manière dont la décrive une grande partie des bi qui l'ont utilisée.

> Ensuite, j'ai installé *OkCupid* je pense pour la première fois y a deux-trois ans vers 2019-20, parce qu'un pote m'en a parlé et clairement ça m'a été décrit comme l'équivalent de *Tinder* de gauche (rire), j'étais genre « yes ! c'est pour moi ! » et du coup maintenant c'est comme ça que je le décris. Même pas que de gauche, pour moi c'est l'équivalent queer et de gauche de *Tinder* et oui ça fait aussi une forme de tri et tout ça, mais franchement j'ai beaucoup plus de chances, et ça se prouve assez rapidement, de rencontrer des gens avec qui tu partages plus de trucs et y a plus de détails

Présentation de Bérénice

Bérénice a 24 ans. Elle vit en colocation et est en année de césure en région lyonnaise. Elle a suivi une classe préparatoire littéraire et des études d'histoire. Sa mère est formatrice, son père ingénieur. Elle se met pour la première fois en couple avec un garçon au lycée. Peu après, elle connaît aussi sa première relation avec une fille. Elle installe *Tinder* en 2017 et y fait quelques rencontres. En 2021, elle se met en couple avec une femme et désinstalle donc l'application, qu'elle réinstalle en 2022 après leur rupture. Elle a essayé *Bumble, Tinder* et *OkCupid* et conserve finalement *Tinder* et *OkCupid,* sur lesquelles elle ne souhaite voir que des personnes LGBT. Elle les utilise de manière continue depuis, mais avec des intensités d'usage différentes selon les périodes.

Le site de rencontres *OkCupid* est créé en 2004 et devient en 2012 une application de rencontres. Rachetée en 2011 par le groupe Match, elle s'ajoute à la longue liste des applications détenues par le géant du secteur. Dès 2014, l'application inclue 22 options de genre et 13 d'identification, c'est notamment pourquoi elle est décrite comme particulièrement « queer* » par ses utilisateur·ices. Pour autant, l'application ne revendique pas elle-même cette affiliation mais se présente comme permettant de matcher « *sur ce qui compte* », et ce « *peu importe ce que vous cherchez* ». Il s'agit donc bien d'un travail normatif qui aboutit à une catégorisation différente au sein même des applications généralistes.

Cette catégorisation en application LGBT tient d'abord aux propriétés de l'application et notamment aux catégories de genre et d'identification multiples qu'elle propose, qui permettent de faire des rencontres moins hétérocentrées. En effet, regarder les profils visibles sur *OkCupid* aboutit à des résultats radicalement différents que sur *Tinder* ou *Fruitz*.

Tableau 2 : Le genre des profils proposés selon le sexe renseigné sur *OkCupid*

	Profils d'apparence masculine	%	Profils d'apparence féminine	%	Profils non-binaires	%	Total	%
OkCupid								
Homme	60	20	236	**78,6**	3	1	300	100
Femme	88	29,3	202	**67,3**	0	0	300	100

Source : Observation de profils en ligne avec un profil masculin et un profil féminin sur *OkCupid.*

Comme le présente le tableau précédent, pour les hommes comme pour les femmes, ce sont surtout les profils d'autres femmes qui sont mis en avant dans sept à huit cas sur dix. Sur 300 profils proposés à un homme sur *OkCupid,* 20% sont des profils d'autres hommes, 78,6% des profils de femmes et 1% des profils de personnes non-binaires. Si *OkCupid* est un exemple particulièrement notable d'application LGBT sur mon terrain, on peut aussi citer dans cette catégorie des applications comme *Hinge* ou *Feeld.* Ces dernières sont caractérisées par un nombre d'utilisateur·ices plus faible et une visibilité des usager·es qui s'éloigne de l'androcentrisme. De fait, les profils visibles semblent surtout témoigner d'une visibilité plus importante accordée aux profils d'apparence féminine plus que d'une égale visibilité des hommes et des femmes. Encore une fois, il reste difficile de savoir si les algorithmes visibilisent plus particulièrement les profils d'apparence féminine ou si ces derniers sont effectivement plus nombreux. A noter que ces applications, qui seront qualifiées de « LGBT », sont de fait rarement les applications gaies et lesbiennes, qui sont également peu adaptées aux recherches des bi puisque ne permettant de rencontrer que des hommes ou des femmes. Par les jugements que les bi portent sur ces dernières, certaines applications *a priori* généralistes sont en fait envisagées comme spécialisées. Ce mémoire utilisera donc la grande opposition entre des applications *généralistes,* des applications *LGBT* et des applications *homosexuelles* [Annexe 5]. Cette grande opposition ne doit pas effacer le fait que ces catégories sont vastes et incluent un très grand nombre de variations entre les individus. Au sein d'une même catégorie, les jugements sont loin d'être homogènes entre celles et ceux qui préfèrent *Tinder* à *Fruitz* ou *Hinge* à *OkCupid*. Enfin, ces grandes oppositions, si elles semblent fonctionner pour comprendre les usages différents des applications de rencontres par les bi, ne peuvent effacer des perceptions intrinsèquement genrées et classées, mais aussi peu homogènes, mêlant à chaque fois appréciations ou jugements positifs et négatifs. En ce sens, les applications qualifiées de LGBT sont avant tout des applications moins utilisées et surtout par des jeunes des classes supérieures à fort capital culturel, dans une perspective distinctive. Si ces

applications sont envisagées comme LGBT, c'est alors aussi parce que les classes supérieures sont envisagées comme plus « *gayfriendly* »[98].

Les usages des applications de rencontres qui sont faits par les bi sont particulièrement dépendants des jugements qu'elles et ils émettent sur ces dernières. Ce travail normatif est l'aboutissement d'un certain nombre de tests et appréciations extérieurs, qui permettent de catégoriser les applications selon leurs algorithmes et utilisateur·ices supposé·es. Penser l'importance de ce travail normatif permet en outre de comprendre les contraintes de chaque application et la manière dont les bi s'y ajustent ou les contournent.

4. Contourner les contraintes des applications

4.1.Modifier ses paramètres pour contourner les « algorithmes »

Si j'ai jusqu'à présent raisonné comme si les bi voyaient toujours « tout le monde », c'est pourtant loin d'être le cas : elles et ils modifient très souvent leurs paramètres. Trier les autres utilisateur·ices par le recours aux filtres est une pratique massive et courante sur les applications[99]. Les comportements plus entreprenants prêtés aux hommes sur les applications, ainsi que leur visibilité plus grande pour les femmes bi poussent plusieurs enquêté·es à ne voir que des femmes ou à ne plus voir les hommes cisgenres* selon les possibilités offertes par les différentes applications. Kylian est par exemple dans ce cas-ci : « *Ben en fait sur les applis de rencontres, je cherche que des filles parce que quand je mets les hommes j'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup de likes mais c'est que des mecs qui me likent et c'est rare que je trouve un mec attirant* ». En lien avec ses préférences, mais également avec ce qu'il projette des profils proposés sur *Tinder*, il modifie ses paramètres pour ne voir que des femmes. Ces paramètres sont sources d'ajustements dans le temps, qui témoignent de l'apprentissage progressif des codes qui régissent les discussions et présentations de soi en ligne[100]. Ainsi, lors de sa toute première connexion, il coche qu'il veut « voir tout le monde ». Les critiques qu'il avance vis-à-vis des applications le poussent à ne plus que mettre « que les femmes ». De temps en temps, il modifie également ses paramètres. Il explique ainsi que mettre des hommes est « *agréable pour l'égo* » puisqu'il se « *retrouve avec des cinquantaines de likes mais que des mecs* » mais qu'il a « *beaucoup d'hommes en profils proposés et très peu de femmes en fait* ». Apparemment paradoxale par rapport aux profils que j'ai pu observer sur *Fruitz* (qu'il utilise), cette

[98] **RAULT** W., 2016, « Les attitudes "gayfriendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), p. 38-65.
[99] **FOUET** A., 2022, *op. cit.*
[100] **VELKOVSKA** J., 2002, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du travail*, 44(2), p. 193-213.

surreprésentation des hommes peut justement être le fruit de ces changements réguliers de paramètres. Il est probable qu'au bout d'un certain nombre de profils, ce que j'ai observé en termes de répartition genrée redevient valable.

L'exemple de l'usage de Kylian est loin d'être unique. Le fait de ne mettre que des femmes est particulièrement plus marqué, à la fois chez les hommes et les femmes que j'ai rencontré·es, du fait d'applications envisagées comme androcentrées. Cependant, du fait que tous les enquêté·es se disent attiré·es par plus d'un genre, il a pu être difficile de parler sur ces pratiques, qui m'ont plus souvent été suggérées qu'expliquées. Ne voir qu'un genre aurait alors pu signifier une remise en question de leur attirance indépendante du genre de la personne. Le plus souvent, c'est lorsque j'ai demandé à voir les paramètres que j'ai pu constater ces choix et en discuter. Les changements de paramètres témoignent d'effets d'apprentissage, ils permettent de regarder les profils visibles, mais aussi simplement la manière dont les autres se présentent sur les applications. Il s'agit donc d'abord de connaître le fonctionnement des applications de rencontres. C'est ce que fait par exemple Tristan qui « joue » avec les paramètres.

> Après, c'est aussi parce que justement je trouve ça cool de pouvoir voir les gens différents que t'as sur le truc. Donc après, j'aime bien pouvoir moduler un peu mes paramètres régulièrement pour voir un peu qui est dans quel paramétrage, mais la plupart du temps je suis vraiment en mode « je veux voir tout le monde », distance maximale et âge de 18 à 100 ans quoi (rires). Mais bon ça change pas grand-chose parce que y a quand même assez peu de gens qui ont plus de 25 ans, encore moins qui ont plus de 30 ans etc. Ce qui fait que parfois, un peu par curiosité et un peu dans un espèce de jeu, ben je change de paramètres et je mets âge de 40 à 100 ans par exemple. Pour voir un peu qui sont les personnes de plus de 40 ans et qui vont sur *Tinder*, quelque chose qui m'intrigue beaucoup. Voilà voir un peu les vieux voilà (rires). Après, j'ai jamais matché de vieux sur *Tinder* mais voilà. Un peu cette curiosité de voir la diversité des profils parce que c'est marrant en vrai.
>
> *Apolline : Et des fois, tu changes des paramètres du genre des gens que tu veux voir ?*
>
> Ouais justement pour un peu préciser. Ben justement dans cette optique de jeu. A un moment par exemple j'avais mis la barre « âge minimal » de 45 ans pour voir et y avait que des garçons donc j'étais en mode « ok, intéressant mais un peu bizarre et tout », j'étais en mode « je veux voir si y a des femmes de plus de 45 ans qui sont sur Tinder » et du coup là, j'ai changé ce paramètre pour voir que des femmes de 45 ans. Y en avait quelques-unes mais pas beaucoup.

Les changements de paramètres permettent donc à la fois de se soustraire ou de « faire avec » ce que les bi perçoivent comme des contraintes des applications mais aussi plus généralement participent du travail normatif autour de ces applications et des normes d'usages qui y ont cours. Ces changements permettent aussi déjà d'avoir un premier aperçu de préférence qui, loin d'être indifférentes au genre, sont au contraire particulièrement marquées par celui-ci. Si les jeunes bi

sont *a priori* attiré·es par plus d'un genre, leurs pratiques sont en partie décorrélées de ces attirances en n'en sélectionnant qu'un seul dans les paramètres. Les changements participent enfin à faire des applications de rencontres ce lieu récréatif qui en font des lieux de « sociabilité sexuelle en soi[101] ».

Présentation de Tristan

Tristan a 21 ans. Elle sera genrée au féminin dans ce mémoire. Elle vit en région lyonnaise, où elle poursuit des études en ingénierie et gestion des risques, après une classe préparatoire littéraire. Ses parents sont tous les deux indépendants dans le social et l'agricole. Elle connaît sa première relation de couple avec une femme en terminale, à un moment où elle se considérait comme un homme. En classe préparatoire, elle connaît deux relations successives avec des femmes, qui se terminent en janvier 2023. Ces relations étant non exclusives, elle utilise en parallèle *Tinder*, sans rencontrer personne durant deux ans, jusqu'à un premier rencard la semaine avant notre entretien. Elle conserve donc les applications durant deux ans en en faisant un usage en pointillé. Pendant deux ans, elle voit « tout le monde » sur ces dernières, avant de faire bouger plus fréquemment ses paramètres depuis sa dernière rupture.

4.2. Supprimer et recréer son profil

Désinstaller et réinstaller les applications est un autre moyen de contourner ce que des jeunes (hommes) perçoivent comme une moindre visibilité de leurs profils sur les applications de rencontres. Si, comme je l'ai montré, ces désinstallations et réinstallations sont de fait récurrentes puisqu'elles témoignent des relations nouées par les bi, de leur statut de célibataire ou non, ainsi que de leur lassitude vis-à-vis des applications, elles témoignent aussi d'une forme d'usage « stratégique » revendiqué.

Un premier usage consiste à suppimer et recréer un compte identique sur la même application, comme le dit Thibault : « *l'algorithme il est un peu mal foutu et si t'es dessus depuis longtemps et que tu modifies pas forcément ton profil, bah tu restes tout en bas de l'algorithme et tu remontes pas forcément* ». Il s'agit en somme de pouvoir bénéficier de ce que Thibault envisage comme un privilège des nouveau·elles utilisateur·ices, être « *sur le dessus du panier* ». Plus répandu chez les jeunes hommes, le fait de veiller à rester actif est plus important pour rester visible par les autres utilisateur·ices. Ces rappels sont formulés par les applications elles-mêmes sous la forme de différentes notifications envoyées par e-mail ou directement sur le téléphone des utilisateur·ices. L'incitation à utiliser les applications peut être négative,

[101] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 76.

comme dans le cas de la suppression de comptes inutilisés depuis trop longtemps, ou positive, lorsqu'elle incite à se connecter pour voir ses « matchs ». Louca témoigne de cette forme d'encouragement par la ludification : « *Surtout que l'interface du truc est un peu limite jeu quoi. Tu glisses des trucs, tu regardes, t'as un score, t'as un machin (rires), c'est très particulier. […] Genre 'oh 56 personnes vous ont liké aujourd'hui', tu vois les pubs qu'ils te mettent. Les trucs qu'ils te mettent pour te faire acheter la version premium* ». La forme ludique que prennent les applications de rencontres s'adaptent ainsi particulièrement aux usages des jeunes[102].

Présentation de Louca

Louca a 21 ans. Ses parents sont respectivement cadre et institutrice. Il vit seul en Allemagne où il travaille lors d'une année de césure. Il a auparavant suivi une classe préparatoire et une licence de sciences humaines. Il débute sa vie sentimentale dans le supérieur et se met en couple à deux reprises en classe préparatoire avec des filles de sa classe. En janvier 2021, après sa seconde rupture, il installe pour la première fois *Tinder*, qu'il utilise de manière continue jusqu'en septembre 2022. Il a quelques rencards par l'application, principalement avec des femmes, une fois avec un homme. En septembre 2022, il adapte son profil à son départ en Allemagne en le traduisant. Le même mois, il se met en couple avec Julien, un ami, et désinstalle *Tinder*. Leur rupture remonte à décembre 2022 et n'a pas donné lieu à un nouvel usage de *Tinder*, bien que son compte reste actif sur l'application.

L'ensemble de ces témoignages, principalement de la part de jeunes hommes bi, rend compte de la volonté d'aller « contre » les algorithmes des applications, qui orientent en même temps les usages. Il reste facile de percevoir que cette forme d'usage est intrinsèquement genrée : plus disqualifiés, les jeunes hommes cherchent plus à se rendre visibles que les femmes.

Au-delà de ces stratégies, d'autres plus communes, tiennent au fait de recréer son profil sans supprimer son compte, en modifiant périodiquement ses photos et sa bio. Cet usage est perçu comme à la fois stratégique – faire un profil qui « marche » – et pragmatique – adapter son profil à ses propres évolutions. En effet, lorsque les utilisateur·ices n'ont pas ouvert leurs applications de rencontres depuis un moment, il leur est courant de modifier leur profil : « mettre à jour » ses photos, changer sa bio, vérifier que ses centres d'intérêts soient toujours valides. En ce sens « la présentation de soi sur le web articule étroitement les instructions des interfaces d'enregistrement et les calculs que font les utilisateurs pour produire la meilleure impression d'eux-mêmes[103] ». Sur les applications de rencontres, les individus affichent en ce

[102] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.;* **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

[103] **CARDON** D., 2008, « Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 152(6), p. 93-137.

sens une « identité paravent » en dévoilant des informations par catégories limitées par le design de l'application. Les individus n'exposent aucuns liens relationnels[104]. Ces comportements sont envisagés comme stratégiques, non parce qu'ils vont effectivement « contre » l'application, mais bien parce qu'ils témoignent d'une volonté de saisir le fonctionnement de ce qui compose « l'algorithme » des différentes applications. Les applications de rencontres sont envisagées comme des « boîtes noires » dont il importerait de percer les secrets et comprendre les codes[105]. La référence à la notion d'algorithme est ainsi particulièrement présente dans les entretiens.

Encore une fois, ce qui est perçu des applications de rencontres crée des comportements que l'on pourrait qualifier de stratégiques dans le sens où il s'agit toujours à la fois de contourner et de faire avec les usages prescrits par les applications de rencontres. Ces usages stratégiques témoignent cependant moins d'un effet de l'identification sexuelle que d'un effet du genre et de l'âge. La prise en compte de comportements qui ne semblent pas spécifiques aux bi témoigne d'une importance particulière à lier les usages des applications de rencontres avec des caractéristiques socio-démographiques.

4.3.Cumuler les applications : des usages différents

Le travail de catégorisation des applications de rencontres par les bi aboutit finalement à un cumul des applications de rencontres. Par cumul des applications, j'entends le fait d'installer et d'utiliser de manière simultanée plusieurs applications de rencontres. Une première modalité de cumul tient à utiliser conjointement plusieurs applications généralistes. Pour Jeanne, qui utilise parallèlement *Fruitz* et *Tinder*, il s'agit de cumuler des applications relativement similaires mais où les utilisateur·ices diffèrent quelques peu.

> *Apolline : C'est quoi la différence entre les deux applis pour toi [Fruitz et Tinder] ?*
> La différence entre les deux applis… hummm… en vrai y en a pas tant que ça hein. Sur Fruitz c'est pas tout à fait le même mécanisme pour aller des photos à la bio et que du coup, quand je passe de l'une à l'autre des fois c'est chiant. Mais à part ça franchement…

Jeanne me décrit plus longuement les différences techniques et de design qui existent entre les deux applications, tout en soulignant leur similarité. *Fruitz* et *Tinder* rassemblent en ce sens toutes les deux un grand nombre de profils et ont des interfaces ludiques[106]. Ce cumul des

[104] *Ibid.*
[105] Cette volonté émane aussi de récents essais comme celui de la journaliste Judith Duportail. C'est également ce à quoi s'intéresse la sociologue Jessica Pidoux lorsqu'elle décortique les brevets de *Tinder* (**PIDOUX** J., 2019, « Toi et moi, une distance calculée. Les pratiques de quantification algorithmiques sur Tinder », *in Carte d'identités*, Paris, Hermann, Colloque de Cerisy, p. 249-267*).*
[106] **SOBOCINSKA** D., 2023, *op. cit.*

applications, ici deux mais parfois plus, semble moins propre aux bi qu'aux jeunes et participe encore du travail de catégorisation des différentes applications de rencontres.

Plus particulier, le cumul d'applications généralistes avec des applications LGBT semble, lui, répondre à d'autres logiques. Jeanne évoque ainsi son test d'applications de rencontres LGBT qu'elle en vient à abandonner.

> J'en ai testé plein et en fait j'ai gardé celles que je trouvais le plus ergonomiques et où y avait le plus de gens. Parce que par exemple j'ai testé – je sais plus les noms – mais j'ai testé des petites applis qui sont spécialisées sur les rencontres LGBT et en fait j'ai l'impression que y avait personne… Ou qu'il y avait une personne mais qui était super loin, je trouvais pas ça… C'était pas assez répandu et du coup j'étais en mode « ben c'est un peu chiant quoi » et du coup j'ai fait mon tri comme ça. J'ai testé et j'ai vu avec lesquelles je me sentais le mieux et j'ai fait le tri quoi.

Les applications de rencontres LGBT, si elles sont valorisées car pensées comme coïncidant plus avec les recherches des jeunes bi, peuvent être abandonnées en raison du manque d'utilisateur·ices. Le paradoxe d'un usage plus important d'applications de rencontres généralistes par rapport à des applications LGBT peut donc être en partie résolu si l'on considère ces différences en nombre d'utilisateur·ices. En ce sens, les cumuls d'applications LGBT et généralistes tendent justement à répondre à ce manque d'utilisateur·ices. Eva[107] expose largement l'opposition entre les applications généralistes et LGBT.

> Je trouve qu'il y a aussi moins de… en fait on pourrait rassembler *Tinder* et *Fruitz* d'un côté dans le sens où c'est des applis où y a majoritairement des personnes cis'-het'[érosexuelles], même si y a pas que ça mais majoritairement. Et de l'autre côté, des applis comme *OkCupid* et *Her*. *Her* où c'est une appli où l'hétéronormativité n'est pas du tout de mise quoi. Et *OkCupid* là pour le coup c'est une appli très queer.

A partir de cette catégorisation des applications – à la fois selon les comportements des autres utilisateur·ices et leur algorithme – iel dit préférer *OkCupid*, « *la majorité des personnes sont queer là-bas donc ça c'est trop cool* » mais conserve malgré tout *Tinder* : « *Actuellement, moi je suis encore sur OkCupid et Tinder. Mais Tinder vraiment c'est… je le garde parce que bon je sais pas. Mais vraiment c'est pas ouf parce que la majorité des gens déjà me considèrent pas comme non-binaire* ».

[107] Eva est genré·e au neutre dans ce mémoire, j'utiliserai donc le pronom « iel » et l'accord masculin si nécessaire pour le désigner.

Présentation d'Eva

Eva a 21 ans. Iel est en master en études de genre et vit seul·e en région parisienne. Iel sera genré·e au neutre dans cette recherche. Son père travaille dans le droit et sa mère est aidante familiale. Eva se met pour la première fois en couple avec un homme au lycée et installe une application de rencontres pour la première fois en 2021 après une rupture. Iel choisit d'abord *Fruitz* puis installe *Tinder* en parallèle. A l'été 2022, iel teste *Her*, une application de rencontres lesbienne et désinstalle *Fruitz*. Iel a depuis conservé *Tinder* et *OkCupid*, sur lesquelles iel ne cherche plus qu'à voir des personnes LGBT. Iel se sert des applications de rencontres par intermittence, plus intensément à certaines périodes.

Ce cumul permet alors de conserver des applications LGBT, tout en palliant le problème du manque d'utilisateur·ices. Ce problème est souligné d'une part comme rompant avec la possibilité offerte par les applications de faire des rencontres « facilement » participant ainsi à la « jeunesse sexuelle », mais aussi une des raisons de l'abandon d'*OkCupid* soulevée par Chloé.

> Je croisais beaucoup trop de monde que je connaissais dessus du coup (rires). Et donc ça me plaisait pas trop. C'était un peu chiant, toutes les deux personnes t'es « ah merde je la connais déjà, non ça part » donc ouais non c'était pas… même… du milieu militant. Y a ma sœur dessus, y a ma cousine dessus… quand tu commences à même croiser ta famille sur les sites de rencontres, ça commence à être chaud (rires).

Les applications de rencontres LGBT peuvent ainsi rompre l'anonymat qui y est recherché, justement parce qu'elles comptent souvent peu d'utilisateur·ices. En ce sens, il est possible de parler des applications de rencontres LGBT comme d'un « petit monde » regroupant des utilisateur·ices en faible nombre et avec des caractéristiques socio-démographiques relativement proches. Le cumul d'applications de rencontres LGBT et généralistes apparaît donc propre aux bi – mais aussi aux personnes LGBT de manière plus générale – et permettrait de résoudre une partie des difficultés que ces dernier·es projettent ou rencontrent sur les applications de rencontres. Ainsi, il permet de maintenir vive la critique d'applications généralistes inadaptées aux personnes bi ; mais aussi de jouer avec les contraintes d'applications de rencontres LGBT manquant d'utilisateur·ices. Cette stratégie du cumul n'est pourtant pas utilisée par tous·tes puisque certain·es n'utilisent que *Tinder*, en en modifiant parfois les paramètres.

Enfin, le cas de *Grindr* est particulier. L'exemple d'Alexandre est en ce sens éclairant. Il cumule plusieurs applications à différents moments de sa trajectoire relationnelle. Lors de ses premiers usages des applications, il « teste » les applications.

> En général, je désinstallais parce que je passais pas d'une application à une autre. C'était plus, j'utilisais plus d'application du tout et on me reparlait, ou j'entendais parler de quelque chose et je passais dessus. Ou alors, dans le cas où quelqu'un m'avait parlé, par exemple, d'une application sur une autre application. Dans ce cas-là je mettais les deux en même temps, mais j'en utilisais qu'une et c'était plus pour dire… pour que mon profil reste actif sur l'autre.

Au moment où je le rencontre, il a décidé de conserver *Hinge* après avoir essayé notamment *Tinder*. *Hinge* est une application encore relativement peu utilisée et elle peut être définie comme LGBT dans le sens où elle répond bien à ses recherches en termes de nombre de profils féminins et masculins proposés. L'application rompt aussi avec les applications généralistes : « *Hinge, j'ai quand même l'impression déjà qu'il y a plus de choses sur les profils. Donc les personnes peuvent plus s'exprimer, même moi sur mon profil peut-être que je m'exprime plus ou des choses comme ça. Donc, t'as plus de catégories, tu peux répondre à des questions, des choses comme ça... Aussi, t'es beaucoup plus limité dans le nombre de profils que tu peux liker. Donc, t'as aussi cette idée de plus regarder les profils avant de liker, je suppose…* ». En parallèle de ces changements d'applications, il conserve toujours un profil sur *Grindr*.

> J'utilisais *Grindr* à côté, mais vraiment pas très souvent, c'était très…vraiment de temps en temps. J'utilisais plus *Tinder* on va dire, pour rencontrer des gens. Et après 2021, j'utilisais surtout *Hinge*. Ouais. […] [*Grindr*] je l'ai encore, mais je l'utilise pas vraiment pour être honnête. *Grindr* c'est vraiment, l'application est beaucoup plus sexuelle etc, donc quand t'as pas envie de rencontrer, si j'ai pas envie de rencontrer quelqu'un, je vais pas l'utiliser. Et ça fait vraiment, ça doit faire depuis, l'an dernier, p'têtre depuis novembre que je l'ai pas utilisé, quelque chose comme ça.

Application gaie, *Grindr* n'est pas envisagée sur le même registre que les autres applications LGBT. Il s'agit là aussi d'un jugement négatif porté sur l'application. Celui-ci rejoint la description du script de sexualité « anonyme » faite par Carole Anne Rivière, Christian Licoppe et Julien Morel dans leur analyse de l'application[108], ou du script sexuel associé au masculin pour Anthony Fouët[109]. En ce sens, il apparaît assez clairement que les différentes applications de rencontres font l'objet de jugements différents, négatifs ou positifs, qui sont aussi couplés aux différentes possibilités offertes par les applications.

***

La prise en compte des trajectoires relationnelles pour penser les usages des applications de rencontres par les jeunes bi permet de comprendre plus finement la manière dont elles et ils

[108] **RIVIERE** C. A., **LICOPPE** C., **MOREL** J., 2015, *op. cit.*
[109] **FOUET** A., 2022, *op. cit.*

matchent la bonne application. D'une part, il importe de comprendre l'usage des applications comme inscrit dans une trajectoire relationnelle : il intervient après une ou plusieurs relations, le plus souvent hétérosexuelles. Cette perspective permet de décentrer le regard afin de ne pas réifier les effets de l'identification sexuelle, en prenant également en compte des caractéristiques fondamentales comme l'âge et le statut de célibataire.

En même temps, penser l'intersection entre applications de rencontres et bisexualité permet de mettre en avant un résultat fort : les applications de rencontres, si elles sont largement utilisées par les jeunes homo-bisexuel·les, restent peu adaptées à leurs recherches. Ce chapitre suggère que les applications de rencontres, bien qu'effectivement ouvertes à tous·tes, sont largement hétéro- et androcentrées. Si Marie Bergström avait déjà suggéré que les sites de rencontres étaient « hétéro-orientés »[110], il s'agit de renforcer ce constat du point de vue des rencontres de même sexe. L'androcentrisme ne doit pas être envisagé comme nécessairement recherché par les concepteurs des applications, mais plutôt que le croisement des algorithmes et des comportements des autres utilisateur·ices conduit les bi à envisager les applications de rencontres sous ce jour. Au prisme de la bisexualité, cela a des implications importantes sur les possibilités de rencontres, mais aussi sur les expériences vécues par les hommes et les femmes. En ce sens, les hommes et les femmes bi ne font pas la même expérience de la bisexualité en ligne. *Matcher* la bonne appli apparaît alors comme un processus complexe passant par des jugements et des effets d'apprentissage. En se demandant quelle place prennent les applications de rencontres dans un processus de recherche plus vaste des jeunes bi, on comprend alors qu'elles s'inscrivent dans un processus de recherches relationnelles. Plus encore, il ne s'agit pas uniquement d'une recherche *sur* les applications, mais même d'une recherche *des* applications.

Il semble qu'il n'existe pas *une* bonne application mais des usages stratégiques de ces dernières. Face aux contraintes perçues dans le fonctionnement des applications, les bi modifient leurs paramètres par effet d'apprentissage : à chaque application correspond un public et des usages. Il s'agit avant tout de contourner ce qui est perçu des applications comme contraignant. L'usage stratégique le plus important et le plus répandu se fait par le changement des paramètres. Si toutes et tous se sont défini·es comme attiré·es par plus d'un genre, les usages sur les applications sont loin de correspondre à l'intuition première selon laquelle elles et ils voient tout le monde. Cette question de l'identification sexuelle et de la manière dont on se définit précisément est prégnante pour comprendre les usages des applications. Il s'agira alors de se demander de quelle manière définition de soi et usage des applications de rencontres évoluent conjointement et s'influencent mutuellement ?

[110] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

Chapitre 2 – Bi ou pan : se définir avec et sur les applications

Eva se définit comme non-binaire*, pansexuel·le et polyamoureux·se*. C'est-à-dire qu'iel refuse de se définir comme homme ou femme, est attiré·e par une personne avant son genre et peut tomber amoureux·se de plusieurs personnes. Dès le début de l'entretien, iel se montre très à l'aise et se présente avant même ma consigne en me donnant son âge, son genre ainsi que son parcours d'étude. Iel me demande de le genrer* de manière neutre ou au masculin. Durant tout l'entretien, iel affirme sa proximité avec la méthode de recherche sociologique, notamment du fait de ses études puisqu'iel a suivi une classe préparatoire littéraire dans laquelle la sociologie est enseignée et poursuit au moment de l'entretien une première année de master en études de genre en région parisienne.

Eva utilise les applications de rencontres depuis un an et demi. Avant sa première utilisation, iel avait été en couple à plusieurs reprises avec des hommes, à l'époque en tant que femme. Iel signale la distance de son milieu d'origine vis-à-vis des interrogations sur son identification : « *en fait, je me suis jamais fermé·e à avoir des relations non hétéro[sexuelles], mais disons que moi je viens d'un milieu où la question ne se pose pas* ». En classe préparatoire, Eva découvre la sociologie et des amies qui, elles, se posent des questions, ce qui l'amène assez vite à considérer « *qu'on [tombe] amoureux d'une personne et pas d'un genre* ». A la fin de sa classe préparatoire, iel installe *Fruitz,* comme une de ses amie de l'époque, mais en fait un usage « hétéro ».

> Je me suis mis comme femme et j'ai mis que je ne pouvais voir que les hommes, que j'étais intéressé·e que par les hommes en gros. Parce que vu que j'avais jamais eu de relation avec d'autres personnes que des hommes cis', j'avais un peu peur de me lancer dans des relations avec d'autres personnes que des hommes cis'. Et puis vu que c'était une nouvelle ville, que les applis de rencontres c'était nouveau pour moi et tout, je me suis dit « ok on va y aller pas à pas quand même ».

Iel installe dans la foulée *Tinder*, qu'iel utilise conjointement avec *Fruitz*. Pendant un an, lors de l'année scolaire 2021-2022, iel multiplie plusieurs relations de type « sex-friend » avec des hommes. La même année, iel rencontre deux amies à l'Université qui se posent elles-mêmes des questions sur leur identification sexuelle : « *Depuis que je suis à la fac j'ai commencé à vraiment m'affirmer et du coup je pense que c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à m'affirmer en tant que pansexuel·le* ». Pour autant, iel explique sa difficulté à relationner avec des personnes « *qui ne soient pas des hommes cis'* » du fait du manque de « codes ». Iel installe même quelques jours l'application *Her*, destinée aux rencontres lesbiennes, mais la supprime, rapidement confronté·e à de la biphobie. C'est finalement à l'été 2022 qu'iel rencontre Clément,

« *une personne androgyne qui utilise tous les pronoms* ». Lors de cette relation, Clément, déjà en couple avec un homme, l'initie au « *monde LGBT* » en lui faisant découvrir la non-binarité*, le polyamour* et les drag-show*. Il lui parle également de l'application *OkCupid* qu'iel utilise depuis car « *la majorité des personnes sont queer là-bas donc ça c'est cool* », iel a d'ailleurs désinstallé *Fruitz*. Depuis, Eva se revendique pansexuel·le et cherche exclusivement à faire des rencontres avec d'autres personnes queer*, depuis 6 mois au moment où je le rencontre : « *quand Clément je l'ai matché sur Tinder et que j'ai commencé à relationner avec lui, ben du coup je me suis dit 'ben vas-y en fait, date des personnes qui sont pas des hommes cis' c'est possible tu vois, et c'est facile'* ».

La manière dont Eva définit son identification sexuelle et ses attirances est aussi liée aux évolutions de son entourage et de son usage des applications de rencontres. Ainsi, c'est par la découverte de personnes LGBT qu'iel en vient à se définir comme pansexuel·le. Les applications de rencontres ont joué un rôle fondamental dans son questionnement sur son identification : elles lui ont permis de rencontrer des personnes qui ne soient pas des hommes cisgenres, les seuls avec qui iel avait relationné jusqu'alors. Ce chapitre interroge le rôle que prennent les applications de rencontres dans ces questionnements et évolutions de l'identification sexuelle. Il s'agira de se demander de quelles manières les applications servent de support à la découverte de soi comme attiré·e par plus d'un genre, en permettant de confirmer, découvrir ou modifier ses attirances. Ces questions vont de pair avec une attention aux façons de se présenter et de modifier son profil sur les applications. Dans un premier temps, ce chapitre étudiera la manière dont les attirances et modes d'auto-définition des bi évoluent avec leur usage des applications de rencontres. Un second moment du chapitre prêtera attention à la manière dont ces modes de définition de soi donnent lieu à des interactions spécifiques et parfois biphobes, qui peuvent conduire les bi à modifier leur présentation d'eux et elles-mêmes sur les applications de rencontres.

1. Une attirance plurielle

1.1. Un environnement amical et familial tolérant

La plupart des jeunes bi se sont posé·es des questions sur leurs attirances dès le lycée, bien que leurs premières relations aient été hétérosexuelles (Chapitre 1). Ces questionnements se sont en particulier développés dans des environnements familiaux et amicaux tolérants vis-à-vis de l'homo-bisexualité. Cette acceptation témoigne d'une évolution plus large des sentiments vis-à-vis de l'homo-bisexualité. Elle s'est traduite par des changements légaux (pénalisation des discriminations selon l'orientation sexuelle, 1985 ; pénalisation des insultes

homophobes, 2004 ; accès au PACS, 1999 ; mariage pour tous et toutes, 2013 ; accès à la PMA pour toutes les femmes cisgenres*, 2021) et a aussi été mesurée par les enquêtes en sociologie. Ces dernières ont cherché à situer les attitudes « *gayfriendly* » dans l'espace social, suggérant ainsi que les femmes, les personnes particulièrement diplômées, issues des classes sociales supérieures, des générations récentes, vivant en milieu urbain et accordant peu d'importance à la religion, avaient plus de chances de manifester ces attitudes[1]. Cependant, ces enquêtes ont aussi témoigné du fait que la classe sociale, si elle influe sur le fait de déclarer une acceptation « de principe », n'est pas nécessairement le signe d'une acceptation en pratique. Pour le sociologue Wilfried Rault, « la *gayfriendliness* apparaît comme l'expression d'un apprentissage social lié à des contextes, des appartenances sociales et des expériences individuelles ayant forgé des manières de percevoir et d'accepter l'homosexualité[2] ». En ce sens, les craintes de rejet moindres ont permis aux jeunes bi de s'interroger sur leurs attirances sans réels tabous.

Dans l'environnement familial, cette tolérance est notamment le reflet de leur appartenance aux franges des classes moyennes et supérieures à capital culturel élevé, plus acceptantes de l'homo-bisexualité. Rares sont les attitudes de rejet importantes comme celle de Méloé, qui explique la réaction de sa mère lorsqu'elle est sortie avec une fille pour la première fois au lycée.

> J'ai dit à ma mère que je relationnais avec une meuf quand je sortais avec Solal du coup et elle a hyper mal réagi, elle m'a interdit d'en parler au reste de ma famille. […] En fait je m'y attendais pas du tout. Dans le sens où j'ai pas du tout été éduquée là-dedans, fin j'ai jamais entendu… y a eu peut-être quelques blagues homophobes mais genre ordinaires tu vois, ça a jamais été un sujet l'homophobie dans la famille.

Méloé fait face à un fort rejet de la part de sa mère lorsqu'elle évoque pour la première fois des attirances homosexuelles. Si les relations se sont depuis apaisées, elle évite désormais de parler de ses relations affectives et sexuelles avec sa famille, estimant qu'elles ne les regardent pas. D'autres ont aussi connu ce genre d'attitudes, bien que rarement aussi frontales. En particulier, l'anticipation de ces réactions et la plus ou moins grande stigmatisation de l'homo-bisexualité dans leur environnement familial peut en partie expliquer les questionnements plus ou moins précoces sur leurs attirances. La distinction entre « secret » et « discrétion » est ici importante à comprendre. Si la majorité des jeunes bi ne se cachent pas à leur(s) parent(s) et envisagent de présenter leurs futur·es partenaires à leur famille indépendamment de leur genre et sans craindre

[1] **RAULT** W., 2016, « Les attitudes "gayfriendly" en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), p. 38-65 ; **BAJOS** N., **BELTZER** N., 2008, « Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 243-271 ;

[2] **RAULT** W., 2016, *op. cit.*

leur réaction, elles et ils sont nombreux·ses à estimer que leur vie affective et sexuelle ne concerne pas leur famille, et plus particulièrement leurs parents. Chloé, comme d'autres, « *[n'a] jamais trouvé que c'était un sujet important* ». elles et ils critiquent largement le concept de *coming out* pour désigner ce moment de « révélation » de sa bisexualité.

Ce sont surtout les ami·es qui se permettent de poser des questions. Au sein des cercles amicaux, appartenant souvent aux jeunes générations, urbaines et diplômées, l'homo-bisexualité est envisagée comme « banale ». Ces effets sont encore renforcés puisque la moitié des bi rencontré·es sont passé·es par des classes préparatoires littéraires, qu'ils décrivent comme des environnements particulièrement ouverts à la bisexualité. L'entourage amical permet d'échanger à ce sujet mais aussi de rencontrer des personnes se disant elles-mêmes homo-bisexuelles. Lorsqu'elle arrive en classe préparatoire, Anaëlle découvre un nouvel environnement :

> [Avant] comme les gens autour de moi se posaient pas cette question, je me la posais pas non plus et en fait bah vraiment en prépa ça a été un peu le… y a eu du coup Marie et ça été un peu une révélation on va dire. Vraiment en mode 'mais attends (*rire*) c'est pas juste… y a pas que un truc de pote là, c'est plus que ça' et du coup en en parlant aussi autour de moi, surtout à ma meilleure pote en fait, on s'est… en gros on s'est rendues compte à peu près à la même période qu'on était toutes les deux bi (*rire*) sans oser trop s'en parler au début c'était assez étrange, on était là en mode on se parlait chacune d'une fille et tout et après on était en mode 'Mais attends, toi aussi ! Trop cool, attends on va se renseigner et tout'.

Les ami·es sont souvent décrit·es comme ayant joué un rôle majeur dans la définition de soi comme bi, même lorsque les personnes étaient déjà attirées par plus d'un genre. Pour Anaëlle, l'arrivée en classe préparatoire marque l'entrée dans un lieu où les personnes homo-bisexuelles sont plus visibles, lui permettant de se poser des questions. Sa meilleure amie joue alors un rôle important dans la définition de son identification puisque, elle-même concernée, elles font ensemble des recherches sur internet, des lectures et se rendent dans des associations. Replacer la définition de soi dans les trajectoires biographiques des bi permet de prendre en compte le rôle de leur environnement social sur leur identification, soulignant « les difficultés et les coûts sociaux qu'implique pour certaines personnes la réalisation de leurs désirs[3] ».

[3] **LEJBOWICZ** T., 2021, « Connaissance et acceptation de l'identification sexuelle par les parents : quelles incidences sur la détresse psychologique des femmes cisgenres, lesbiennes et bisexuelles ? », *Bulletin Epidémiologie Hebd.*, 6-7, p. 111-119.

1.2. En venir à « mettre tout le monde »

Prendre en compte les trajectoires biographiques permet aussi de regarder quelles sont leurs attirances lorsqu'elles et ils se connectent pour la première fois sur une application de rencontres. Comme pour Anaëlle, tous et toutes ne se disent pas attiré·es par plus d'un genre au même moment de leurs trajectoires. Ainsi, les récits de la première attirance (ou *crush**) viennent régulièrement chambouler l'assignation obligatoire à l'hétérosexualité qui existait jusqu'alors. Il s'agit alors, comme le disait Natacha Chetcuti à propos des femmes lesbiennes, « *d'assumer une marginalité, une anormalité*[4] ». Celle-ci concerne avant tout les attirances homosexuelles, considérées plus souvent comme hors de la norme. C'est ce qu'évoque Louca lorsqu'il parle de son premier *crush* pour un homme au lycée.

> Et la vraie première histoire un peu qui a compté… En gros quand je suis arrivé en première, j'ai rencontré un bon groupe de potes, dont un mec qui s'appelait François-Xavier. Et en terminale, y a eu une soirée où on était là et y a eu des trucs un peu ambigus, bizarres. Quelque chose qui a déclenché je pense chez moi vraiment un truc, je pense que mon cerveau s'est vraiment lâché. […] Au début d'ailleurs, c'était très bizarre et pendant bien deux-trois mois j'essayais de me trouver des excuses parce que ça pouvait pas être ça. J'avais trouvé sur les sites pourris genre psychologie.com ou des trucs comme ça, des trucs genre « oui l'attachement… tu t'attaches à des gens mais ça veut pas dire que c'est des amours. Ça veut juste dire que t'as besoin d'être avec eux parce que t'es attaché », avec des exemples de grands-mères attachées à leurs petits-fils, vraiment des trucs pas possibles (rires). […] Et je pense que quand je suis arrivé…au moment où j'ai vraiment commencé à m'assumer comme bi, après le bac et tout, là j'étais vraiment dans l'environnement le plus favorable du monde où tout le monde s'en fout que tu sois gay ou pas, tout le monde t'accepte à ce moment-là.

L'attirance pour des hommes est donc difficile à envisager pour Louca, bien que ses amis et sa famille soient très ouverts à la question. Il décrit longuement son questionnement et les « excuses » qu'il a trouvé à son attirance, par la consultation de ressources numériques telles que des blogs et des émissions radios. C'est en classe préparatoire, lorsqu'il sort pour la première fois avec une femme, Clara, elle-même bi, qu'il en parle avec elle et se dit bisexuel. Lorsqu'il installe ensuite *Tinder* pour la première fois, après sa rupture avec Clara, il précise alors qu'il souhaite y voir « tout le monde ». En ce sens, l'usage des applications de rencontres est fortement lié à la manière dont les bi définissent leurs attirances lors de leur premier usage. Il est ainsi possible de distinguer deux groupes selon le rapport à la bisexualité – au sens d'une reconnaissance d'une attirance pour plus d'un genre – en amont de l'usage des applications de rencontres. Le premier profil regroupe celles et ceux qui se sont dit bi avant leur premier usage.

[4] **CHETCUTI** N., 2010, *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot, p. 55.

Dix des bi rencontré·es ont témoigné de *crush* et relations avec des personnes de plus d'un genre avant leur premier usage des applications de rencontres. Lors de leur premier usage, elles et ils ont cherché à voir « tout le monde » dès le début ou à ne voir que des personnes de même sexe. Les applications de rencontres sont alors envisagées comme support des attirances et viennent les confirmer. Elles permettent en particulier de rencontrer des personnes de même sexe. Le second profil caractérise celles et ceux qui se disent bi *pendant* leur usage des applications de rencontres et modifient alors leurs paramètres. Eva et Tristan ont d'abord cherché à ne faire des rencontres qu'avec des personnes de sexe différent, n'ayant connu que ce type de relation en amont. En ce sens, les applications deviennent un support de la découverte et de l'interrogation sur son orientation, et permettent de tester les attirances. Regarder le lien entre le premier usage des applications de rencontres et attirances permet de souligner un usage différent des applications selon les attirances au moment de leur premier usage.

1.3. Se servir des applications pour confirmer son attirance

Les applications contribuent également à redéfinir les attirances, ainsi qu'à les interroger et les confirmer. En ce sens, voir des hommes et des femmes, c'est confirmer son attirance, au-delà d'un simple *crush**.

> Ben moi de base, j'avais installé une application surtout spécialisée dans les rencontres LGBT parce que moi j'aime autant les garçons que les filles, enfin peu importe quoi. Du coup, j'avais installé ça pour faire des rencontres parce que du coup j'avais jamais été avec une fille. Mais ça a rien donné de spécial, j'ai juste discuté mais c'est pas allé plus loin.

Depuis le lycée, Alixia sait qu'elle « aime les deux ». Pour autant, elle n'est jamais sortie avec une femme. Son parcours témoigne du fait que les premières expériences affectives et sexuelles permettent de légitimer les attirances, en particulier celles homosexuelles[5]. Elle s'inscrit dans une logique mise en avant par plusieurs bi rencontré·es selon laquelle il faut « prouver » son attirance par la pratique. C'est notamment ce dont témoigne Bérénice qui explique : « *je me sentais pas du tout légitime d'avoir des histoires avec des meufs parce que moi j'étais surtout une meuf qui avait des histoires avec des mecs* ». Si, pour ces jeunes bi, les applications de rencontres ne sont pas le lieu de la découverte d'une attirance pour plus d'un genre, elles viennent en revanche les confirmer. Les premières expériences étant par ailleurs marquées par l'hétérosexualité, il s'agit avant tout de confirmer son attirance pour les personnes de même sexe, le propre de l'hétérosexualité étant de n'être que rarement questionnée.

[5] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit.*

A contrario pour Tristan[6], les applications de rencontres sont le lieu de découverte de ses attirances plutôt que de leur confirmation.

> Donc voilà je me considère comme … comme homosexuelle ou bisexuelle, je sais pas. Là pour le coup je pense que *Tinder* m'a aidé, un peu indirectement parce que c'est vraiment à ce moment-là…un peu machinalement quand j'ai installé *Tinder*, on nous propose qui on veut voir, j'ai dit que je voulais voir que des meufs et assez rapidement je me suis dit « ben non justement », j'ai mis que je voulais voir des mecs, notamment pour voir à quoi ressemble un compte *Tinder* de mec aussi, je me suis dit que ça pouvait être cool. Du coup bah, *Tinder* sur ce point-là ça a un peu été un espèce de relai ou une plateforme sur laquelle j'ai pu vraiment mettre dans ma tête, en tout cas appuyer mon homosexualité. Juste la concrétiser de manière « ben oui je suis homosexuelle, la preuve sur *Tinder* », même si j'avais pas particulièrement envie de rencontrer des gens sur *Tinder*, ça m'a quand même aidée à me voilà à me poser à dire « voilà mon homosexualité c'est aussi un fait, c'est là, c'est très bien et tout ». Je pense que c'est à partir de là que j'ai vraiment commencé à… *Tinder* a eu cette utilité-là de m'assurer à moi-même que j'étais aussi homosexuelle.

Il s'agit pour elle de se découvrir et de tester son attirance pour les hommes. Il est bien possible d'envisager les applications de rencontres comme des « espaces de sociabilité en soi[7] » pour les jeunes, comme le suggère Marie Bergström. Cependant, ces dernières acquièrent une nouvelle dimension lorsqu'il s'agit des bi. Elles permettent non seulement de se socialiser à la sexualité, mais encore de se socialiser à une sexualité bisexuelle. En ce sens, rencontrer *de visu* n'est pas non plus un impératif. Anthony Fouët suggère dans sa thèse qu'il existe bien des scripts sexuels propres aux rencontres gaies, et, qui plus est, aux rencontres gaies en ligne[8]. Les applications ne permettent pas seulement de profiter d'une « jeunesse sexuelle » et d'apprendre à « draguer et se faire draguer[9] », mais aussi de confirmer et découvrir des attirances bisexuelles. Ce nécessaire apprentissage s'inscrit dans le contexte d'une forte contrainte à l'hétérosexualité[10], y compris parmi mes enquêté·es. S'il me semble que les applications de rencontres ne peuvent être qualifiées d'instances socialisatrices à part entière, elles s'inscrivent indéniablement dans un apprentissage de la bisexualité qui passe aussi par les pairs, les réseaux sociaux et le milieu associatif. Sur les applications comme dans les « quartiers gays », sont bien apprises des normes corporelles, des rythmes temporels et des formes de sociabilité propres au quartier[11] et à la

---

[6] Pour rappel, Tristan est genrée* au féminin dans ce mémoire.

[7] **BERGSTRÖM** M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte, p. 76.

[8] **FOUET** A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris.*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Nanterre.

[9] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 79.

[10] **RICH** A., 1981 [1980], « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Feministes*, 1.

[11] **GIRAUD** Co., 2014, *Quartiers gays*, Paris, Presses Universitaires de France.

communauté. Plus encore que de découvrir des attirances, il s'agit de s'inscrire dans une vision plus large de la bisexualité avec ses nuances, interrogeant le rapport au militantisme, au vocabulaire et à une « communauté » LGBT.

2. Se chercher en ligne : évolution des modes d'autonomination

Les jeunes bi se sont tous et toutes reconnu·es dans mon annonce de recherche d'entretiens formulée de la manière suivante : « *Je cherche à échanger avec des personnes attirées par plus d'un genre (bi, pan…) et utilisant des applications de rencontres* ». Cette définition volontairement très large de la bisexualité s'est imposée à moi dès le début de mon enquête, afin de laisser la porte ouverte à des identifications multiples et à la définition qu'en donnent les personnes rencontrées. Cependant, dans le cadre de mes échanges avec les associations afin d'élargir la diffusion de ma recherche, j'ai dû restreindre mon texte et faire une définition plus concise. Si j'avais d'abord choisi d'écrire « les personnes se disant bi ou pan » afin de laisser la place aux hésitations quant aux termes, les responsables des associations m'ont demandé de supprimer le « se disant », puisqu'on ne doute pas de l'identification que les jeunes se choisissent. Ces débats sur les termes soulignent deux visions non nécessairement concordantes sur le sujet. Ayant déjà commencé mon terrain, je percevais que les jeunes ne se reconnaissaient pas nécessairement dans les définitions de la bisexualité et de la pansexualité, ou n'utilisaient pas les termes pour elles et eux-mêmes. Du côté des associations en revanche, il s'agit de revendiquer une fierté bi-pansexuelle et de rendre visible ces termes. Ces deux visions ne s'opposent pas pour autant frontalement en ce qu'il m'importe de prendre au sérieux la manière dont se définissent les jeunes. Pour autant, il s'agit aussi de retracer les questions de vocabulaire qu'elles et ils soulignent. L'attirance pour plus d'un genre, caractéristique commune de toutes les personnes rencontrées, n'aboutit pas chez tous et toutes à la définition de soi comme bisexuel·le. De plus, même entre des jeunes utilisant pour se définir le même terme, tous et toutes n'en donnent pas la même définition. Ce sont les évolutions de ces termes, leur implication quant à l'usage des applications de rencontres et la manière dont ces dernières peuvent contribuer à en changer que j'interroge ici.

2.1. De bi à pan : évolution des modes d'autonomination

Définir les termes employés par les jeunes bi rencontré·es a été un enjeu important de cette recherche. Trois positions majoritaires ont émergé : la définition de soi comme bisexuel·le, la définition de soi comme pansexuel·le et le refus des étiquettes. Il s'agit de s'intéresser à ces modes d'autonomination dans la perspective déployée par Natacha Chetcuti. En ce sens, elle

permet de saisir les « manières de se dire[12] », ainsi que « la variabilité du sens donné aux différentes appellations [de la bisexualité] et de la resituer en fonction des histoires de vie et des temporalités biographiques[13] ». Il importera de montrer que, si la plupart des jeunes se sont d'abord reconnu·es comme bisexuel·les, leur définition du terme a évolué. Les variations des formes d'autonomination, y compris au sein d'un groupe réduit et avec des caractéristiques relativement proches, permettent de souligner l'évolution temporelle des définitions, au niveau collectif comme individuel.

Tous et toutes s'autonominent par opposition à la définition la plus commune faisant de la bisexualité une attirance strictement binaire – pour les hommes et les femmes. Cette définition est envisagée comme excluant les personnes trans – dont les personnes non-binaires* – et intersexes. Si cette définition a bien été la première utilisée pour un certain nombre d'entre elles et eux, il leur importe de retracer la prise de distance vis-à-vis de celle-ci. C'est ce qu'expriment plusieurs jeunes utilisant le terme de bisexuel·le.

> [Au lycée] je comprenais très mal l'idée de transidentité, donc j'avais du mal à définir la bisexualité ou la pansexualité derrière. Vu que pour moi un homme c'était un homme, une femme c'était une femme et ça s'en tenait à un physique. Et c'est là que c'est maintenant la différence, c'est que je m'en fiche, t'es qui t'es quoi, j'aime tout le monde. Je vais pas dire non à quelqu'un juste parce qu'il est transgenre. Je dis que je suis bi, mais je pourrais aussi bien dire que je suis pan parce que pour moi c'est pareil, c'est tout. (Chloé)

> Je pense pas que je définisse de manière binaire, mais je pense que ça s'est construit pour moi à un moment où je le définissais de manière binaire ça c'est sûr. En plus ça a vraiment été un truc où je me suis pas rendu compte un jour où je me suis levée je me suis dit « tiens ». C'était vraiment progressif, j'étais attiré plus par des hommes, après je me suis rendu compte que c'était parce que je connaissais pas de meufs qui m'attiraient. Voilà ça s'est construit comme ça, où oui ça s'est fait par une binarité. (Alexandre)

En ce sens, les jeunes bi reconnaissent que les termes évoluent pour devenir plus inclusifs. elles et ils contribuent en même temps à les faire évoluer en les utilisant avec un sens précis. Cette définition se rapproche fortement de la définition portée par l'association *Bi'Cause* qui revendique dans son manifeste :

> Nous sommes attiré·es affectivement et/ou sexuellement :
> - par des personnes, par deux identités de genre ou plus

[12] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit.,* p. 17.
[13] *Ibid,* p. 35-36.

- par la personne, sans considération de genre, que chacun·e d'entre nous considère, ou non, son orientation sexuelle et/ou affective comme évolutive ou en questionnement, que nous ayons, ou non, des pratiques sexuelles.

Cette définition se veut ainsi centrée sur l'attirance, séparée des pratiques sexuelles et des termes employés. En même temps, l'association contribue à diffuser une fierté bisexuelle et pansexuelle, permettant de rendre visible ces identifications et de permettre de s'y reconnaître. Considérer l'identification, ses contours et ses définitions comme pouvant évoluer dans le temps est donc central pour les jeunes bi. Parmi les enquêté·es rencontré·es, deux se définissent comme bi et se reconnaissent dans cette définition.

Cette définition de la bisexualité est aussi relativement proche de celle donnée de la pansexualité. Elle est envisagée comme une attirance pour une *personne* avant son genre. Plus précisément, Jeanne explique « *je me considère toujours pan[sexuelle] parce que pour moi c'est toujours cet état d'esprit-là, de tomber amoureuse de quelqu'un avant de tomber amoureuse de son genre ou de son sexe* ». Le terme de pansexualité est ainsi envisagé comme permettant de s'émanciper du genre et de sa binarité. Ce terme est récent, comme en témoignent la date de création de son drapeau (en 2013, contre 1999 pour le drapeau bi) ou la difficulté à faire reconnaître une journée de visibilité dédiée (le 24 mai). En ce sens, Bérénice s'est d'abord définie comme bi, ne connaissant pas d'autres termes.

> J'ai dû découvrir le terme pan avant genre en 2018-2019 et j'étais grave genre « ah mais c'est ça, moi c'est ça que je suis », parce que juste ce terme de tout, ça regroupe tout sans distinction de genre et tout ça me parle plus, beaucoup plus que le terme de bisexualité. Même si c'est quand même un terme que je peux utiliser, au même titre aujourd'hui je pense que le terme lesbienne. […]
> *Apolline : Et tu le définirais comment ?*
> Je sais pas trop comment je la définirai, c'est un peu *boring* comme réponse mais en fait juste sa définition me va plutôt en vrai. Moi je m'en rends compte, ça prend des formes dans mon histoire un peu intime et amoureuse de « y a vraiment pas grand monde, même dans les gens qui m'ont plus ou que j'ai chopés, ou whatever, vraiment pas grand-chose en commun quoi ». Enfin physiquement j'ai pas…

Le terme de pan est « découvert » tandis que celui de bi est « donné ». Choisir le terme de pan est alors un choix revendiqué comme politique. Il témoigne notamment de l'engagement de Bérénice dans le milieu associatif LGBT : « *Je trouve que c'est assez impactant et militant d'utiliser des termes, ces termes-là, surtout bah dans un contexte où y a encore pas mal de biphobie* ». Prêter attention aux termes qu'emploient les jeunes rencontré·es, c'est reconnaître que le langage est politique et performatif. Pour Judith Butler, la déclaration de l'homosexualité

est ainsi performative[14]. C'est ce dont témoigne l'évolution des définitions données au terme de bisexualité et l'évolution des termes utilisées dans une volonté d'inclusivité. Cinq des personnes rencontrées se disent pan.

Comme Bérénice, une majorité de jeunes reconnaissent la proximité des définitions avancées de la bisexualité et de la pansexualité. Certains et certaines tentent alors de distinguer les deux termes, comme le fait Méloé lorsqu'elle tente de définir sa bisexualité.

> Pour moi, c'est être attiré par ton genre et d'autres genres. En fait c'est la même chose que pan pour moi. Enfin, y a aucune distinction à part le fait que tu préfères t'appeler comme ci ou comme ça. En fait si la distinction que je mets dans bi… en fait, j'ai l'impression que pan, par opposition à bi, c'est vraiment un truc de « pour moi le genre n'a aucune importance ». Alors que pour moi, l'expression de genre des gens fait partie des trucs qui m'attirent tu vois. Quelle que soit l'expression de genre, la manière dont la personne exprime son genre, certaines manières, d'autres manières peuvent me plaire ou pas me plaire, mais ça a une importance pour moi. Je peux pas dire que le genre a aucun effet pour moi quoi.

Méloé tient ensemble les effets de l'expression de genre et l'attirance pour une personne avant son genre. Elle souligne ainsi le fait que le genre est loin d'être neutre dans les relations nouées, ce que les applications de rencontres mettent particulièrement en exergue. Trois des enquêté·es soulignent en premier l'importance donnée à l'expression de genre dans leur définition de la bisexualité. Je montrerai dans ce travail que l'expression de genre a des effets sur les rencontres nouées en ligne.

Finalement, ces difficultés à poser une définition unifiée invite à ne pas réifier une seule définition de la bisexualité en suggérant plutôt son caractère évolutif. Il s'agit de prêter attention à la manière dont les jeunes se définissent et font évoluer ces définitions d'eux et elles-mêmes. Comme le dit Méloé, « *y a eu tellement de disputes dans nos communautés autour de l'usage du terme bi ou pan* ». Je m'écarte donc de l'essai de typologie par les motivations formulé par Catherine Deschamps en 2002 : à terrain, âge et génération différents, il me semble que cette typologie ne s'applique pas aux bi rencontré·es. En particulier, parce qu'il m'importe de m'intéresser ici aux attirances et définitions que se donnent les bi, plutôt qu'à leurs pratiques. En ce sens, s'il est encore pertinent – mais non suffisant – de réfléchir à une bisexualité « politique », envisager une bisexualité « alibi », « commerciale » ou « sans importance »[15] semble réducteur et réifiant. Le constat d'une forte variation de l'identification bi au cours de

[14] **BUTLER** J., 2017 [1997], *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, trad. **Nordmann** Charlotte et **Vidal** Jérôme, Paris, Editions Amsterdam.
[15] **DESCHAMPS** C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland.

la vie[16] n'empêche pas de prendre cette dernière au sérieux. Certain·es évoquent enfin la difficulté, mais aussi le refus de se définir. C'est le cas de Louca qui n'est « *pas capable d'expliquer vraiment la différence entre bisexualité et pansexualité* ». Il utilise le terme bi par simplicité mais témoigne d'un attachement faible à l'usage des termes : « *Je me définis quand même comme bi parce que moi, de ce que j'ai cru comprendre, moi j'ai quand même l'impression que mon cerveau fait une différence entre que je me retrouve avec quelqu'un qui se considère comme un homme ou une personne qui se considère comme une femme* ». Ses hésitations témoignent bien d'une certaine connaissance des débats qui peuvent exister entre bisexualité et pansexualité. Parmi les jeunes rencontré·es, trois m'expliquent qu'elles et ils préfèrent ne pas mettre de mots sur leur identification. Les modes d'autonomination sont donc avant tout liés aux relations sociales dans lesquelles sont pris les jeunes bi, et qui leurs imposent de se définir pour rendre intelligibles leurs attirances. Sur les applications, ces demandes sont parfois d'autant plus importantes.

Se définir, c'est aussi se distinguer des deux monosexualités – l'hétérosexualité et l'homosexualité – mais aussi et surtout reconnaître la porosité des frontières entre les différentes identifications. Ces dernières, tout comme leurs définitions, ne sont pas stables mais au contraire rejouées en permanence. La référence aux deux monosexualités est régulière dans les entretiens. Il s'agit de se distinguer de l'hétérosexualité par l'attirance des personnes de même sexe mais aussi de l'homosexualité en revendiquant une attirance pour plus d'un genre. Ces identifications rappellent pour la plupart l'importance que ces jeunes accordent au fait de dépasser les binarités d'identification (hétéro/homo), comme de genre (homme/femme). Ces résultats sont très proches de ceux rapportés par Corey E. Flanders et al. dans une enquête auprès de 91 jeunes ayant entre 18 et 30 ans, bisexuel·les ou pansexuel·les. Les auteur·rices suggèrent que les jeunes bisexuel·les définissent la bisexualité de plusieurs manières, qui varient entre les individus et selon les contextes. De plus, les auteur·rices ont souligné l'éloignement vis-à-vis d'une vision binaire du genre et de leur propre sexualité[17]. Ces définitions ont des effets concrets sur les manières de rencontrer. En particulier, ces modes d'autonomination ont pu évoluer par l'utilisation des applications de rencontres.

[16] **Mock** S. E., **Eibach** R. P., 2011, « Stability and change in sexual orientation identity over a 10-year period in adulthood », *Archives of Sexual Behavior*, 41(3), p. 641-648.

[17] **Flanders** C. E., **LeBreton** M. E., **Robinson** M., **Bian** J., **Caravaca-Morera** J. A., 2017, « Defining Bisexuality: Young Bisexual and Pansexual People's Voice », *Journal of Bisexuality*, 17(1), p. 39-57.

2.2. Différences d'acceptation de la bisexualité masculine et féminine

Ces modes d'autonomination semblent aussi genrés, de fait les bi d'apparence masculine ont été relativement plus difficiles à contacter pour cette recherche. elles et ils ont peu répondu à mes messages de recherche d'enquêté·es, ont tous et toutes dû m'être présenté.e.s par des connaissances que nous avions en commun et ont souvent cessé de me répondre après quelques échanges. J'ai ainsi rencontré cinq personnes d'apparence masculine, en ayant épuisé l'ensemble de mes modes de recrutement, tandis qu'il m'aurait été possible de continuer à multiplier les entretiens avec des bi d'apparence féminine. Que révèlent alors ces difficultés de terrain sur les manières de se dire bi ? D'une part, cette difficulté a pu tenir au mode de recrutement par interconnaissance, mon entourage étant relativement plus féminin. Cependant, celle-ci ne s'est pas effacée lorsque je suis passée par le biais d'associations pour élargir mes recherches. En effet, aucun·e enquêté·e d'apparence masculine n'a été recruté.e par ce biais, alors même que de nombreux hommes sont bien actifs dans ces associations. Difficulté de terrain classique – rencontrer des hommes prêts à parler de leur vie privée en entretien –, elle peut témoigner d'un désintérêt plus important pour ma recherche et les études sociologiques sur le genre et la sexualité de manière plus générale. Elle me semble cependant surtout révélatrice des modes d'autonomination des jeunes hommes.

Cette difficulté de recrutement peut tenir d'une faiblesse numérique. A partir des données de l'enquête VIRAGE, Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz suggèrent ainsi que les hommes bi seraient moins nombreux que les femmes bi. De plus, dans l'enquête, la moitié des femmes bisexuelles ont moins de 30 ans quand la moitié des hommes ont, eux, plus de 50 ans[18]. Cette hypothèse peut tenir à plusieurs facteurs. Il est possible d'envisager que l'attirance homo-bisexuelle est plus difficilement exprimable pour les hommes que pour les femmes. La figure du « pédé » reste ainsi particulièrement repoussoir pour ces derniers, en particulier au vu de la jeunesse des personnes enquêtées[19]. Excepté Kylian, tous·tes les bi d'apparence masculine rencontré·es ont témoigné de leur grande distance, voire de leur rejet des termes de bi-pansexuel·le, ce qui n'est le cas d'une seule des femmes rencontrée. Ainsi que l'expriment Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman, « dire un désir pour ou des pratiques avec les personnes des deux sexes est relativement mieux accepté pour les femmes[20] ».

Cet argument va de pair avec l'idée d'une moindre reconnaissance des hommes dans les termes de bi-pansexualité. Cette non-reconnaissance peut tout d'abord tenir à leur âge. Relativement

[18] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., **L'EQUIPE DE L'ENQUETE VIRAGE**, 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4.
[19] **CLAIR** I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60(1), p. 67-78.
[20] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

jeunes, rares sont celles et ceux d'apparence masculine à avoir déjà eu des relations sexuelles et expériences avec d'autres hommes. Or, parmi les personnes ayant déjà eu des pratiques sexuelles avec des hommes et des femmes, les hommes sont plus nombreux à se déclarer homo-bisexuels[21]. Le corollaire inverse peut ainsi être dressé, les jeunes hommes n'ayant jamais eu de relation avec d'autres hommes ont moins tendance à se déclarer homo-bisexuel·les, même lorsqu'ils sont attirés par plus d'un genre. Il existerait donc une certaine déconnexion entre attirance et autonomination. Il est vrai que parmi les personnes rencontrées, ce sont Thibault et Tristan, d'apparence masculine, qui ont le plus spécifiquement rejeté les termes et revendiqué un « refus des étiquettes ». Tous·tes deux n'ont eu de relations affectives et sexuelles qu'avec des femmes. A l'inverse, Alexandre et Louca, ayant déjà eu des relations affectives et/ou sexuelles avec des hommes, ont plus repris à leur compte le terme de bi. Cet argument peut cependant être en partie réfuté puisque comme je l'ai montré, les premiers *crush** jouent ce rôle de révélateur et la pratique n'est pas nécessaire à la définition de soi comme bi. C'est ainsi qu'après avoir embrassé pour la première fois un garçon lors d'un voyage scolaire au lycée, Thibault explique : « *Y avait pas de questions en fait à se poser. Je pensais que j'allais m'en poser au début mais en fait non j'ai juste tiré une conclusion directement sans me poser de question. J'ai dit 'ok, en fait que ce soit un homme ou une femme bah ça a pas d'importance'* ».

Parallèlement, se dire gay plutôt que bi pourrait présenter des intérêts, notamment en termes d'opportunités sexuelles et relationnelles dans une communauté restreinte. Les luttes gaies, plus instituées en France, peuvent également pousser à se revendiquer gay plutôt que bi. Les hommes sont ainsi plus nombreux à se dire gays que les femmes à se dire lesbiennes, quand ces dernières se disent plus souvent bisexuelles[22]. Les modèles d'identification disponibles seraient ainsi différents pour les hommes et les femmes[23]. Si je développe ici cette difficulté, c'est qu'elle a un certain nombre d'implications dans la manière de se présenter en ligne et dans les relations nouées sur les applications de rencontres et l'usage qui en est fait.

2.3. Rencontrer des personnes LGBT en ligne

Dans ce contexte, les applications de rencontres tiennent une place importante dans l'évolution des modes d'autonomination. Dans *Les jeunes, la sexualité et internet,* Arthur Vuattoux et Yaëlle Amsellem-Mainguy ont montré la place d'internet dans les parcours des jeunes LGBT. D'une part, comme montré plus haut, les communautés en ligne permettent

[21] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

[22] **RAULT** W., **LAMBERT** C., 2019, « Homosexualité, bisexualité : les apports de l'enquête Étude des parcours individuels et conjugaux », *Population*, 74(1-2), p. 173-194.

[23] *Ibid.*

d'expérimenter une nouvelle identité et de se renseigner sur un ensemble de pratiques. D'autres part, elles acquièrent une dimension d'espaces de sociabilité communautaire pour les jeunes LGBT[24]. Pour Alain Léobon, le réseau en ligne devient l'espace d'expression de nouvelles sociabilités, ce qui permet de « consolider l'identité de groupes parfois marginalisés ou invisibilisés dans l'espace traditionnel[25] ». Les applications s'inscrivent dans cette logique en ce qu'elles permettent de rencontrer d'autres jeunes LGBT en ligne, comme en témoigne Bérénice.

> [Les applications de rencontres] ça permet de rencontrer des gens que t'aurais jamais rencontrés sinon et en plus, je trouve que, dans le cas du monde queer, ça peut être grave important aussi parce que c'est clairement des lieux, même si ce sont des lieux virtuels, de sociabilité. Aujourd'hui, j'ai plein de potes que j'ai rencontré sur *OkCupid* tu vois. Que j'ai rencontrés une fois et en fait on était en mode « non trop pas » et maintenant on est potes. Et en fait ça, j'en entends toujours autour de moi des histoires comme ça. Donc clairement, le milieu queer c'est comme ça aussi que tu rencontres tes potes et y a grave des gens qui disent qu'ils sont là pour des amis et c'est méga ok et ils se trouvent grave entre amis, trop bien quoi !

L'exemple de Bérénice, comme elle le souligne elle-même, est loin d'être isolé. Que ce soit dans le cas de Bérénice, Eva, Jeanne, Anaëlle ou encore Alexandre, les exemples de jeunes bi ayant rencontré·es des ami·es LGBT sur les applications de rencontres ont été nombreux lors des entretiens. Ces rencontres amicales, détournant en partie l'usage prévu des applications de rencontres, témoignent aussi de l'envie de rencontrer d'autres jeunes partageant des questions et vécus communs en tant qu'attiré·es par plus d'un genre. Ces échanges sur un registre amical permettent eux aussi d'apprendre des codes propres aux rencontres gaies et lesbiennes. Natacha Chetcuti a par exemple analysé la manière dont ces initiations, par les rencontres en ligne – amicales, affectives ou sexuelles –, permettent « aux jeunes lesbiennes d'acquérir des représentations partageables d'une culture commune[26] ». Il est ainsi possible de penser que pour les bi, les applications de rencontres acquièrent le même rôle et permettent de créer un sentiment d'appartenance à une communauté, si ce n'est bisexuelle, du moins LGBT.

Le cas d'Eva éclaire particulièrement bien la manière dont ces réseaux au sein de communautés LGBT permettent une évolution du vocabulaire utilisé pour s'autonominer, ainsi qu'un fort sentiment d'appartenance et une revendication de son appartenance pansexuelle. Sa rencontre avec Clément sur *Tinder* représente sa première relation qu'iel qualifie de « pan » et

[24] **AMSELLEM-MAINGUY** Y., **VUATTOUX** A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, François Bourin.
[25] **LEOBON** A., 2009, « Le corps à l'épreuve du risque. Les expressions minoritaires sur l'internet gay », *Esprit*, Mars/avril (3-4), p. 197-207.
[26] **CHETCUTI** N., 2014, « Autonomination lesbienne avec les réseaux numériques », *Hermès, La Revue*, 69(2), p. 39-41.

lui permet également de « *rencontrer plein d'autres personnes queer* ». Entretenir cette relation grâce aux applications de rencontres lui permet ainsi d'acquérir des codes propres au milieu LGBT. En ce qui concerne son identification, si Eva employait déjà le terme de « pansexuel·le », celui-ci est rendu plus légitime par de nouvelles rencontres et relations. Depuis, le terme a orienté ses nouvelles rencontres.

> Le truc, c'est que je dis que je suis pansexuel·le mais c'est vrai que dans la majorité des cas, les personnes avec qui je matche et les personnes que je *date* [rencarde], c'est très souvent des personnes queer. Disons que dans les faits, je date majoritairement des personnes queer depuis cet été. Voilà. A partir du moment où je me suis mis sur *OkCupid* en fait. […] J'ai fait des *dates*, mais le truc avec les personnes queer c'est que tu sais jamais si t'es pote ou si c'est plus. Genre c'est trop chiant. Du coup y a pleins de *dates* où il s'est rien passé forcément disons de rapprochement physique ou de choses comme ça, mais c'est devenu mes potes en fait (rires). Je sais pas si à un moment, y aurait eu possibilité de plus ou quoi que ce soit, mais aucune des deux personnes n'a rien tenté, donc du coup c'est juste mes potes.

L'exemple d'Eva souligne bien la manière dont le sentiment d'appartenance à une communauté LGBT – par des rencontres amicales, affectives ou sexuelles – et les modes d'autonomination sont liés. Eva met aussi en avant des codes et manières de relationner qui seraient propres aux « personnes queer* », comme l'ambiguïté entre relations amicales, amoureuses et sexuelles. En ce sens, si les applications ne créent pas les identifications, elles participent cependant à permettre l'émergence d'un sentiment d'appartenance LGBT – parfois bisexuel – et ainsi à revendiquer certains termes plutôt que d'autres. La définition de soi, avec et sur les applications, est donc en perpétuelle évolution. Cependant, si les modes d'autonomination ont des influences sur la manière d'utiliser les applications de rencontres, leurs expressions en ligne sont aussi rejouées par les applications. Il s'agira de montrer que se dire bi sur des applications de rencontres n'est pas neutre et suscite des réactions fortement genrées.

3. Les biais de la bisexualité sur les applications

3.1. La sur-sexualisation des femmes bi

En ligne, exprimer sa bi-pansexualité, c'est s'exposer à de potentielles remarques, positives ou négatives. Ces remarques sont genrées car elles n'exposent pas de la même manière les jeunes d'apparence féminine ou masculine. Il s'agit alors pour les jeunes bi d'anticiper et apprendre ces remarques, au fur-et-à-mesure de leur usage des applications de rencontres. Je montrerai en somme que les applications de rencontres, parce qu'elles exposent à d'autres utilisateur·ices, exacerbent des comportements vrais hors ligne. Cette partie cherchera à montrer la manière dont l'expression de la bisexualité influe sur les interactions en ligne.

Exprimer sa bisexualité a des implications spécifiques pour les bi d'apparence féminine rencontré·es. Ces dernier·es font face à des interactions au croisement de leur bisexualité et de leur apparence féminine. D'une part, en tant que femmes, elles expriment une forme de méfiance vis-à-vis des violences de genre potentielles. Lors de ses rencards, Anaëlle met en place des routines : « *Quand je rencontre quelqu'un y a quand même… j'ai honte de le dire (rire), ma petite procédure ! C'est un peu flic comme ça, mais en vrai c'est l'idée. Du coup bah déjà, j'ai toujours quelqu'un ou quelqu'une de mes potes qui sait que je fais un date ce soir-là et qui a genre le profil de la personne, genre au moins son… sa tête, son nom quoi. […] surtout quand c'est avec un mec en fait, j'ai moins ces barrières quand c'est avec une meuf* ». Cette peur quotidienne de l'agression sexuelle concerne l'ensemble des femmes et s'appliquent en particulier aux rencontres en ligne envisagées comme toujours potentiellement dangereuses, en particulier lorsqu'elles prennent place entre des partenaires de sexe différents[27]. Les hommes sont perçus comme potentiellement dangereux par les femmes, mais aussi parfois par des bi d'apparence masculine.

Cependant, les femmes bisexuelles et lesbiennes, à la différence des femmes hétérosexuelles, sont confrontées à des interactions particulières. En effet, elles sont régulièrement abordées en ligne par des couples hétérosexuels, cherchant à faire l'expérience d'une relation sexuelle avec une femme (« plan à trois »). Jeanne m'évoque un « ras-le-bol » de ces profils sur les applications.

> *Apolline : Tu regardes souvent les bios ?*
> Oui, quasiment systématiquement parce que pour moi c'est assez important. Surtout que des fois, tu peux tomber sur des pièges, genre les couples. J'en ai marre des couples. Il faudrait faire une catégorie spéciale quoi. Parce que non mais le nombre de meufs où en fait tu te dis oui elle est sympa et après tu vas voir sa bio et qu'en fait tu vois qu'elle est en couple et qu'elle cherche juste un plan à trois, tu te dis « ah d'accord » ! Et c'est très, très récurrent comme profil. Des fois ils mettent les noms des deux personnes et du coup c'est mieux, je préfère.

Si en soit le concept de « plan à trois » n'est pas critiqué en tant que tel, c'est la surexposition à ces propositions qui crée une forme d'agacement. Cette expérience, décrite par tous·tes les bi d'apparence féminine rencontré·es, et qui semble aussi concerner les femmes lesbiennes, leur est propre. En ce sens, la sexualité entre femmes est renvoyée à un désir d'homme hétérosexuel et non envisagée en tant que telle. D'une part, il est possible d'y lire la persistance d'une vision différentialiste de la sexualité où les hommes sont encore perçus comme ayant plus de besoins

[27] **REGEARD** A., 2022, *Sociologie des premiers rendez-vous. Les rencontres en ligne des femmes hétérosexuelles à 20 ans et 50 ans*, Mémoire de Master 1, Université Paris-Cité.

sexuels[28]. En ce sens, la sexualité entre femmes est difficilement envisagée si elle n'inclut pas les hommes. D'autre part, la description de la sexualité entre femmes comme fantasme d'hommes hétérosexuels a déjà été avancée dans d'autres travaux sur les femmes lesbiennes ou bisexuelles[29], ou dans les travaux sur la production pornographique[30]. En ce sens, Séverine Aube, dans un mémoire de Master 2 sur la biphobie envers les femmes bisexuelles, suggère que la bisexualité féminine est vue comme une « *extension ludique de l'hétérosexualité*[31] ». Si je reste critique vis-à-vis de ce travail, il semble cependant pertinent d'envisager ces propositions de plan à trois récurrentes comme un moyen de placer à nouveau l'hétérosexualité comme référent, même au sein des relations entre femmes.

Finalement, si ces propositions peuvent s'adresser à toutes les femmes ayant des relations avec d'autres femmes, les plans à trois sont souvent pensés comme visant plus spécifiquement les femmes bisexuelles. Ces dernières sont considérées comme uniformément attirées par les hommes et les femmes, et par là-même, pensées comme nécessairement intéressées par un plan à trois. Ce présupposé renvoie tout d'abord à une difficile représentation de la bisexualité par l'image : celle-ci ne semble pouvoir être montrée que par la mise en scène d'au moins trois personnes. D'autre part, il s'agit aussi d'une représentation négative entourant la bisexualité, celle-ci serait nécessairement le lieu de l'infidélité et la multiplication des partenaires[32]. Il ne s'agit pas ici d'émettre un jugement de valeur sur le multi-partenariat, mais bien de constater que la biphobie passe notamment par l'étiquetage des bi comme infidèles. Être femme et bi sur une application de rencontres, c'est donc s'exposer et apprendre à anticiper ces interactions.

3.2. Les opportunités des hommes bi ?

A rebours de ces sollicitations vécues par les femmes bi, l'expression de sa bisexualité par des jeunes d'apparence masculine peut conduire à une forme « d'avantage » sur les applications. La difficulté exprimée par les hommes à matcher avec des femmes peut en partie être compensée par l'orientation sexuelle. Ainsi, Louca mentionne-t-il le fait que sa bisexualité influe sur ses rencontres.

---

[28] **BAJOS** N., **FERRAND** M., **ANDRO** A., 2008, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 545-576.

[29] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit.* ; **DESCHAMPS** C., 2002, *op. cit.* ; Le compte Instagram @Payetabi recensant des témoignages de biphobie souligne la prégnance de ces demandes.

[30] **TRACHMAN** M., 2013, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte.

[31] **AUBE** S., 2017, *Stigmatisation envers les femmes bisexuelles : la biphobie*, Mémoire de master en études de genre, Paris, EHESS, p. 168.

[32] **DESCHAMPS** C., 2002, *op. cit.*

> C'est vrai qu'à chaque fois je me retrouvais souvent avec des personnes plutôt… orientées politiquement vers la gauche, ce genre de choses. Assez souvent, je me retrouvais avec des filles qui se considéraient aussi comme bi ou pan. Parce que je pense qu'il y avait un espèce de truc, dans la manière de se présenter sur Tinder, je pense qu'il y a aussi – alors inconsciemment, parce que j'avais pas dans l'idée d'aller uniquement swiper des filles bi ou de gauche ou quoi, mais je pense que ça se ressentait aussi dans les photos choisies. Y avait aussi beaucoup plus de photos un peu à portée humoristique.

Dans le milieu très restreint qui est le sien – et celui de la plupart des bi rencontré·es –, la bisexualité représente une marque de « déconstruction ». Face à des hommes envisagés comme potentiellement dangereux par les femmes hétéro- et bisexuelles, les hommes bisexuels sont moins perçus sous ce prisme. Ce constat s'applique à des environnements sociaux spécifiques – marqués à gauche, urbains, blancs et diplômés du supérieur – où la critique de l'hétérosexualité est vive, j'y reviendrai dans la suite de ce mémoire. Cet « avantage », s'il n'est pas à réifier, a été mentionné à plusieurs reprises comme permettant de créer de la confiance auprès d'utilisatrices.

A l'inverse, il est possible de faire l'hypothèse que pour engager des relations avec d'autres hommes, et en particulier des hommes gays, revendiquer sa bisexualité n'est pas un avantage. Il reste cependant difficile de vérifier cette hypothèse du fait du peu d'expériences des bi d'apparence masculine rencontré·es avec d'autres hommes par les applications de rencontres. De la part des personnes gaies et lesbiennes, les bi peuvent cependant faire l'objet d'une critique sur le mode de la « trahison »[33]. Finalement, il est pertinent de montrer que le croisement de l'expression de genre et d'identification sexuelle crée des interactions particulières sur les applications de rencontres. Ces dernières sont par ailleurs des lieux où ces comportements, existant ailleurs, sont particulièrement exacerbés.

3.3. Le dire, « c'est aussi un moyen de trier »

Certaines interactions expérimentées par les bi sur les applications de rencontres propres à leur genre et leur identification sexuelles peuvent être qualifiées de *biphobes*. La biphobie est un néologisme créé par des associations LGBT afin de désigner les discriminations particulières auxquelles font face les personnes bisexuelles. Le terme a en particulier été rendu visible par l'enquête nationale sur la biphobie lancée en 2017 par cinq associations LGBT. Elle a été menée par internet auprès de 3 625 répondant·e·s bi ou pan ou ayant déjà fait l'expérience de biphobie. Le terme de biphobie a été employé au sens large afin d'évoquer les préjugés et mécanismes

[33] **DESCHAMPS** C., 2002, *op. cit.*

d'invisibilisation auxquels pouvaient faire face les personnes bi. La sociologue et militante Catherine Deschamps explique la biphobie à la fois par une mécanique commune à l'homophobie et aux mécanismes de hiérarchisation entre les sexes et les genres, ainsi que par des modalités de rejet propres. Elle émerge de personnes hétérosexuelles mais aussi gaies et lesbiennes. Un de ses mécanismes principaux est la négation de l'existence de la bisexualité. Elle passerait également par des clichés associés à la bisexualité : l'infidélité et la « trahison » de l'hétérosexualité comme de l'homosexualité[34]. J'emploie ici le terme de biphobie pour englober l'ensemble des jugements envers les personnes attirées par plus d'un genre et par volonté de simplification de la lecture. Cependant, il est important de souligner l'utilisation d'un autre néologisme : celui de panphobie, dont les mécanismes sont proches de ceux de la biphobie mais renvoient à des expériences particulières qu'il n'est pas question d'invisibiliser.

Difficile de parler de biphobie lorsqu'évoquer sa bisexualité donne un « avantage » sur les applications de rencontres. En revanche, il est possible d'en parler dans le cas des plans à trois qui contribuent à ériger la sexualité des femmes bisexuelles en fantasme et donc à la nier. Finalement, quelques femmes évoquent aussi des expériences de rejet frontal de leur bisexualité sur les applications de rencontres, comme Anaëlle : « *J'ai 2-3 fois 'ah nan, ah mais ça me dégoûte les gens comme toi'. J'étais en mode, 'bah c'est-à-dire que tu m'as matché pour me dire ça, enfin c'est bien, mais t'utilises quand même vachement ton temps pour pas grand-chose' quoi* ». Si ces situations sont rares, elles sont bien anticipées par les bi et contribuent à justifier le fait de se dire bi en ligne. Pour Anaëlle et Jeanne, préciser qu'elles sont bi permet ainsi de « trier » les gens qu'elles souhaitent rencontrer.

> Ça me permet de pas avoir les profils du gros con en mode 'haha, mais du coup t'aime trop coucher avec plein de gens en même temps, viens on fait un plan à 4' t'es en mode 'euuuuh wow ! (*rire*) ça va beaucoup trop vite cette conversation'. Ça évite aussi, si je vois que la personne m'écrit ça, c'est aussi un moyen de trier. Y a un côté un peu pratique genre en mode « les gens vraiment bah pas sympa quoi, genre pas ouvert… ». (Annaëlle)

> *[Apolline] C'est important pour toi de le préciser [que t'es pan]* ?
> Heu pas spécialement. En fait je sais pas. Fin à partir du moment où… limite ça peut faire un tri. Les gens qui ne vont pas supporter que je sois pan, ils vont pas prendre en compte mon profil. Et si tu peux pas accepter que je sois pan, je veux pas te parler quoi. (Jeanne)

Face à ces comportements possibles, se revendiquer bi sur les applications de rencontres permet un double mécanisme : exprimer une forme de fierté et de réappropriation du terme, mais aussi se protéger en faisant le pari que les utilisateur·ices biphobes éviteront de les liker. Plus encore,

[34] **DESCHAMPS** C., 2003, « Biphobie », *in Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

la majorité des applications ne permettent plus aux utilisateur·ices un contact direct et préalable au match, ce qui permet un contrôle supplémentaire des personnes avec qui échanger.

Il s'agit non seulement de le dire mais surtout de le regarder sur le profil des autres utilisateur·ices. Pour Bérénice, il existe des profils qui seront plus « ouverts », ils guident ses attirances en ligne.

> Après, y a des trucs qui sont rédhibitoires pour moi mais je suis pas sûre de tomber sur ce genre de personnes sur l'appli. Sinon je pense que je suis assez … c'est vraiment en fait ce que j'ai pas coché. Les questions politiques parce que c'est juste qu'aujourd'hui il y a beaucoup de LGBTQIA+ phobies dans la droite, du coup si c'est des personnes de droite c'est hors de question genre. Si c'est une personne transphobe, si c'est une personne lesbophobe c'est complètement rédhibitoire mais après sinon j'ai rien de…

Propre aussi au milieu social des bi rencontré·es, la question de l'orientation politique, suggérée par les photos ou clairement énoncée est un critère particulièrement important. Une orientation politique « à gauche » est ainsi perçue comme prônant des valeurs égalitaires et une plus grande *gayfriendliness*. Parce que c'est aussi une orientation politique revendiquée par une grande partie des bi rencontré·es, ce critère est revenu à de nombreuses reprises. Il est en particulier visible – et parfois explicité – dans les descriptions qu'elles et ils font des profils repoussoirs et des profils qui leurs plaisent.

> Qu'est-ce que c'est mon style ? Genre les photos où les mecs ils sont en mode avec des grosses voitures, des costards, des polos, ça dégage. J'ai pas envie d'être avec un mec qui est en école de commerce. (Chloé)

> La tenue vestimentaire je pense, c'était un truc qui faisait que « ah tiens je sais pas elle a des doc Martens, ok ça veut dire quelque chose », inconsciemment dans mon cerveau. Ce qui fait que très souvent je me retrouve avec des filles comme ça, bi et de gauche. (Louca)

L'explicitation de ces critères physiques et des centres d'intérêts témoigne de la recherche d'un certain entre-soi. En effet, issu·es en grande partie des classes moyennes et supérieures à fort capital culturel, la mise en avant d'un capital économique fait figure de repoussoir. Il s'agit alors d'une construction spécifique des attirances, orientées par des préférences situées socialement mais également par l'anticipation d'une plus ou moins grande tolérance vis-à-vis de la bisexualité.

Utiliser des applications de rencontres, c'est donc apprendre à anticiper les possibles réactions que peut amener la déclaration de sa bisexualité. En ce sens, les bi font des apprentissages successifs des réactions possibles sur ces dernières. Les applications de rencontres exacerbent des comportements possibles hors ligne et supposent donc une adaptation

rapide des manières de se dire bi (ou non). Face à l'anticipation des réactions négatives, un certain nombre de jeunes font alors des usages « stratégiques » de l'information sur leur identification en ne la révélant pas frontalement. Si les témoignages de biphobie assumée sont rares, la prégnance des stratégies visant à masquer son identification sexuelle en ligne interroge.

4. Recomposer son profil par effet d'apprentissage

4.1.Suggérer plutôt que dire son identification

La plupart du temps, la bisexualité n'est pas précisée telle quelle sur les profils des utilisateur·ices. Ce choix est d'abord la conséquence des possibilités offertes par les différentes applications. Ainsi, si certaines permettent de préciser par une « icône » son identification sexuelle, ce n'est pas le cas de toutes. Sur *Tinder, OkCupid* et la plupart des applications, il est possible de préciser son ou ses identification(s) et de choisir de la ou les faire apparaître ou non sur son profil. En revanche, cette fonctionnalité n'existe pas sur une application telle que *Fruitz* [Annexe 4]. Il est alors nécessaire de le préciser en bio si l'on souhaite faire connaître son identification. Plus engageante, cette précision est rarement faite par les bi, qui semblent se reconnaître attiré·es par plus d'un genre sans nécessairement se revendiquer bi. Le design des applications de rencontres oriente donc de fait la visibilisation ou non de leur identification en ligne.

Préciser ou non son identification sur son profil tient aussi aux effets d'apprentissage et de catégorisation des applications et de leurs publics (Chapitre 1). En ce sens, sur des applications définies par les utilisateur·ices comme LGBT, tous et toutes le précisent. Sur *OkCupid* par exemple, s'il est possible de ne pas afficher son identification, nombreux·ses sont celles et ceux qui font le choix de la rendre visible. En revanche sur *Tinder*, il est courant que les bi rencontré·es ne précisent pas leur identification. C'est par exemple le cas d'Alixia qui renseigne qu'elle est pansexuelle, mais choisit de ne pas faire apparaître l'information sur son profil visible par les autres utilisateur·ices. Par anticipation de certaines réactions, Méloé préfère suggérer plutôt que dire son identification sur *Bumble*.

> *Apolline : Comment t'as choisi les items que t'allais remplir ?*
> Alors je voulais pas mettre trop de trucs là-dedans. Je sais pas je trouvais ça un peu… J'allais dire ridicule, c'est pas ridicule, je trouve pas du tout ça ridicule sur les autres profils mais pour moi je trouvais ça bizarre. Capricorne c'est parce que j'aime bien parler d'astro et j'aime bien que ce soit un truc vachement connecté au milieu queer justement. Et du coup, toute ma queerness est dans cette petite mention tu vois (rires).

Méloé ne précise pas sur son profil qu'elle est bi, mais laisse des indices choisis comme la référence à l'astrologie. Il s'agit ici de permettre que son identification soit comprise, mais uniquement par des personnes partageant ces références propres à la « communauté » queer*.

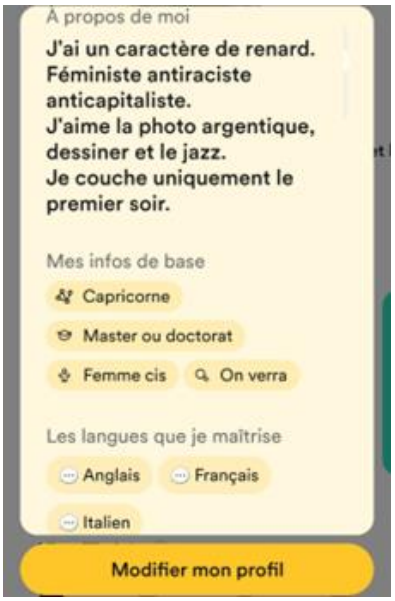


Illustration 5 : Capture d'écran du profil de Méloé sur *Bumble*

Sur son compte *Tinder* aussi, elle écrit dans sa bio : « *J'adore les cimetières, ils m'apaisent. J'ai plein de projets en cours et je crois que ça me rassure. Je vais m'énerver si les pâtes sont mal cuites. J'aime les paillettes mais j'en porte pas assez parce que j'ai toujours peur de finir le pot. Oui je suis capricorne. Féministe, antiraciste, anticapitaliste* ». Mélange d'humour et de revendications politiques, sa bio permet de gérer les informations qu'elle révèle et le public qu'elle va toucher. Ainsi, la précision de ses orientations politiques lui permet de faire ce « premier tri », quand celle de son signe astrologique met en avant son appartenance à un milieu queer*. Cette stratégie de suggestion est courante chez les bi rencontré·es. Anaëlle opte pour un drapeau multicolore dans sa bio : « *[Sur Fruitz] j'ai mis un petit drapeau, j'pense que sur Bumble j'ai mis bi. Mais en vrai les gens…j'espère que les mecs sont pas si cons de se dire que je me suis juste trompé de case et je pense…qu'aussi en général, les gens qui me posent la question ils me demandent si je suis bi donc je pense qu'en terme de code ça doit être assez…assez extérieur* ». Bérénice a quant à elle choisi une photo d'elle à la Marche des fiertés[35], ainsi qu'une photo d'un tag sur l'homosexualité. Dans les items qu'elle remplit, elle précise son signe astrologique et choisit les « droits LGBT+ » comme centre d'intérêt. Ces comportements semblent aller de pair avec le fonctionnement des applications hétéro-orientées (*généralistes*) où « les intentions sexuelles n'apparaissent qu'entre les lignes[36] ». L'identification sexuelle semble être perçue comme entrant dans la catégorie du « sexuellement explicite », qui ne doit donc pas être mis en avant.

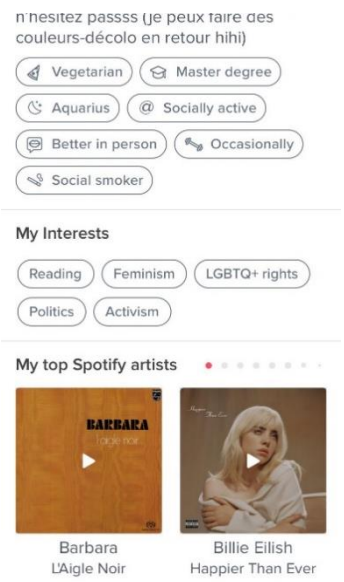


Illustration 6 : Capture d'écran profil de Bérénice sur *Tinder*

[35] La Pride ou Marche des fiertés est une marche mondiale organisée chaque année au mois de juin pour rendre visibles les personnes LGBT.
[36] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*, p. 185.

4.2. Refuser les étiquettes : la possibilité d'en changer

Si les attirances sont souvent suggérées et parfois précisées sur des applications LGBT, ces suggestions permettent rarement de distinguer la bisexualité d'une autre affiliation LGBT. En effet, Kylian se revendique queer sur son profil. Dans sa bio il écrit : « *Queer, végé, cuisinier, je recherche rien de sérieux !* ». Dans ses photos aussi, il affiche un drapeau multicolore, plutôt que les couleurs du drapeau pansexuel (bleu, jaune, rose). Ce choix peut témoigner d'une part d'un refus des identifications figées et la mise en avant d'une fluidité des attirances et des modes d'autonomination. Cette fluidité peut notamment être liée à leur âge et aux expériences relationnelles et sexuelles qu'elles et ils nouent encore.

D'autre part, il est possible d'y lire un refus frontal des « étiquettes » et labels. Ces derniers semblent extérieurs, avec des définitions floues et sont alors rejetés. C'est le cas de Tristan, qui semble se braquer lorsque je lui demande de quelle manière elle se définit.

> En fait, j'ai appris très tard notamment le terme pansexuel·le. Souvent c'est ça, souvent j'arrive un peu après la guerre quand y a des nouveaux termes ou je sais pas quoi. C'est difficile de savoir précisément ce que ça veut dire pansexuel·le. Juste c'était préciser le fait que j'avais pas cette réflexion, parce que toi t'as fait cette distinction dans la présentation de l'entretien qu'on allait avoir mais… mais je crois que… te dire quand, à quel moment précisément j'ai eu cette réflexion, j'aurais du mal à te le dire. Je pense que c'est quand j'étais en prépa que j'ai eu vite fait cette réflexion, mais c'était pas très important. Notamment par rapport à ma réflexion de moi l'accepter, moi pouvoir avoir des relations homosexuelles, ça m'a pris beaucoup moins… j'y ai beaucoup moins pensé quoi.

Ce qui importe, c'est donc moins le terme utilisé que la reconnaissance et l'acceptation de son attirance pour les hommes. Si elle me dit que le terme « pansexuelle » serait sûrement le plus adapté, elle ne se l'approprie pas pour autant et préfère ne pas le mentionner sur son profil. C'est aussi le cas de Thibault qui m'explique « *en soi, j'ai pas de problèmes à dire que je suis bi non plus mais je vais pas prendre non plus une étiquette* ». Ce refus du classement a été largement souligné, y compris par des bi utilisant eux et elles-mêmes les termes de bi ou pan pour s'autonominer. Cette critique des identifications de sexualité tient en particulier à leur âge puisque, comme l'ont montré Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman, celle-ci est particulièrement marquée chez les moins de 30 ans. Ces résultats viennent rappeler la fluidité des identifications au cours de la vie[37], la jeunesse apparaissant alors comme « le temps de l'indétermination[38] ». Par ailleurs, la revendication d'une bisexualité peut en elle-même être

[37] **MOCK** S. E., **EIBACH** R. P., 2011, *op. cit.*
[38] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

perçue comme une critique des identifications, même si elle est loin d'être la seule[39]. Ainsi, les « répondant·es critiques sont plus nombreux·ses à n'avoir pas eu encore de rapports sexuels, à déclarer moins de partenaires sexuel·les, et qu'elles/ils sont très nombreux·ses à se dire bisexuel·les [40] ». Finalement, « cette indétermination peut être celle d'un moment historique où ces appartenances perdent de leur évidence, où les rôles et les catégorisations de genre et de sexualité perdent de leur poids[41] ». Il importe cependant de distinguer critique des systèmes d'identification et moindre importance accordée à la bisexualité dans la construction de soi. En effet, « certains individus donnent plus ou moins de poids ou de valeur à certaines attirances ou pratiques, tandis que d'autres les tiennent pour insignifiantes ou négligeables. Ils peuvent également les considérer comme pertinentes à certains moments et moins à d'autres.[42] ».

Le terme de bisexualité, s'il n'est pas toujours refusé, peut aussi être effacé au profit d'autres termes ou combiné à ces derniers, témoignant surtout du refus de s'inscrire dans des identifications monogames (hétéro- et homosexualités). En ce sens, l'adoption du terme « queer* » désigne plus largement une sortie de l'hétérosexualité. Exprimant cette fluidité, Bérénice, qui se dit pansexuelle, utilise souvent le terme « queer » pour parler d'elle-même, notamment sur les applications de rencontres : « *Si y a un mot avec lequel je préfère me définir, c'est vraiment le mot queer parce que c'est ce qui recoupe le plus de choses avec lesquelles je me sens la plus à l'aise* ». En ce sens, il s'agit moins de mettre en avant sa bi-pansexualité que de rendre visible son appartenance à une « communauté » queer ou LGBT, envisagée comme un ensemble de références et valeurs partagées. Sur *OkCupid* où la plupart des utilisateur·ices précisent leur identification sexuelle, sur deux cents profils observés de personnes bi ou pan, cinquante-deux ont mentionné au moins deux identifications (26%) et treize en ont mentionné au moins trois (6,5%). Cette revendication d'identifications multiples ne semble pas être propre aux applications de rencontres puisqu'elle avait déjà été soulignée par Paula Rust dans le premier numéro du *Journal of Bisexuality* en 2000. Elle notait ainsi que « seuls 38% des répondant·es qui s'identifient bisexuel·les n'utilisent que le terme bisexuel·le pour décrire leur identification sexuelle[43] ».

Cette multiplication des étiquettes utilisées ou leur rejet témoigne des différences de signification de la bisexualité qui peut tour à tour être perçue comme la revendication d'une

[39] **RUST** P. C., 2000, « Two Many and Not Enough. The Meanings of Bisexual Identities », *Journal of Bisexuality*, 1(1), p. 31-68.
[40] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59(4), p. 677-705.
[41] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*
[42] **LEJBOWICZ** T., 2021, *op. cit.*
[43] *Ibid.* (ma traduction)

certaine fluidité ou une revendication politique. Pour Bérénice par exemple, renseigner qu'elle est bisexuelle, queer et lesbienne sur *OkCupid*, c'est « *aussi parce que c'est politique* ». En particulier, se revendiquer queer, c'est aussi assumer une forme de radicalité politique. Les mouvements queer ont ainsi été décrits comme des « mouvements radicaux[44] » et porteur d'un « contre-espace normatif[45] ». Il s'agit ainsi de rendre visible des catégories régulièrement invisibilisées. Elle explique ainsi que ne pas utiliser le terme de bi-pansexuelle peut aussi relever d'une forme de « *biphobie intériorisée* ». En ce sens, la manière de présenter sa bisexualité en ligne ou de ne pas la présenter, c'est donc donner un sens particulier à cette identification. Comme le soulignait Paula Rust, ces comportements témoignent des multiples significations de la bisexualité, qui s'expriment sur les applications de rencontres. Finalement, ce que soulignent ces comportements, c'est surtout la très grande fluidité des identifications sexuelles. Les applications rendent ainsi visibles ces significations et permettent de les mettre en scène.

4.3. Jouer sur ses paramètres pour contrôler le public

Refuser de se définir ou suggérer sa bi-pansexualité témoigne pour finir d'un effet d'apprentissage et s'appuie sur l'anticipation des comportements des autres utilisateur·ices. Par tâtonnement, les jeunes bi en viennent à ré-ajuster leur présentation d'eux et elles-mêmes selon ce qu'elles et ils perçoivent des autres utilisateur·ices. Ici aussi, les effets d'apprentissage invitent à masquer ou révéler stratégiquement certaines informations. Si Chloé a au début précisé qu'elle était bi sur son profil, c'est maintenant une information qu'elle évite d'afficher et révèle parfois plus tard dans les conversations.

> *Apolline : Là je vois que par exemple t'as pas mis que t'étais bi sur ton profil…*
> Ouais mais à chaque fois que je l'ai mis c'était « ouais ça te dit de faire un plan à trois » non-stop, c'est chiant quoi. Que de la part des mecs. Les meufs, elles vont pas venir te faire chier avec ça. Les mecs c'est en mode ah ils voient une meuf bi, le seul truc auquel ils pensent c'est de faire un plan à trois. Et c'est vraiment chiant. Surtout les trois quarts du temps, le mec il est déjà tout seul du coup faut que ce soit toi qui trouves les gens. Déjà, j'ai pas envie de faire un plan à trois avec toi et si je dois me bouger le cul pour chercher la troisième personne, pff flemme (rires). Les ¾ du temps, je mets pas que je suis bi, sinon c'est chiant.

Chloé préfère ainsi dévoiler elle-même l'information « *avec quelqu'un avec qui on va vraiment être proches, où on va se voir très souvent tout ça* ». Ne pas dire qu'elle est bi devient en ce

[44] **CHAUVIN** S., **LERCH** A., 2013, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte, p. 91.

[45] **CAUDRON** A., 2023, « Carrière queer et (dés)engagements professionnels : à la recherche d'une radicalité soutenable », *Travail, genre et sociétés*, 49(1), p. 103-120.

sens une stratégie. C'est aussi ce que souhaite faire Alixia, qui ne le dit pas sur son profil mais a « *glissé ça un peu dans une conversation* » avec Baptiste, un garçon avec qui elle discute sur *Tinder* depuis quelques semaines : « *Du coup je sais plus ce que je disais, mais du coup j'ai dit… j'ai glissé dans une conversation 'que ce soit des filles ou que ce soit des garçons' et du coup il a dit 'ah d'accord, t'aimes aussi les filles ?' et j'ai dit oui. Et après du coup j'ai pas vraiment dit le terme pansexuelle, j'ai plus dit que j'aimais toute personne voilà comme ça* ». En ce sens, si l'information n'est pas *en soi* un tabou, il s'agit de contrôler à qui la révéler. L'idée de *coming out* ou de « sortir du placard » est alors pertinente ici. Comme l'a souligné Eve Sedwick, le placard est un lieu instable et n'est pas hermétiquement fermé. Les bi doivent en sortir régulièrement[46] sur les applications de rencontres. En ligne, les monosexualités ne donnent pas à faire ce choix : voir une personne de même sexe ou de sexe différent pour les personnes homo- ou hétérosexuelles sur les applications de rencontres, c'est déjà révéler son identification et supposer celle de la personne en face. Pour les personnes bi, il s'agit en revanche d'un choix à faire, tant leur identification est rarement supposée.

La sortie du placard avait été érigée en devoir par les mouvements militants gais et lesbiens des années 1970-1990[47] et témoignait d'un déplacement entre la sphère privée et la sphère publique[48]. Cependant, celle-ci est désormais davantage pensée par les jeunes bi comme une possibilité plutôt qu'un devoir, rendant compte d'un nouveau déplacement de la frontière. Pour Méloé, révéler l'information à des hommes ou des femmes n'a pas la même valeur.

> *Apolline : Et du coup on voit pas sur ton profil que t'es bi. C'était pas très important de le préciser ?*
>
> Non parce qu'en fait, j'apparais déjà dans les résultats de recherche pour les meufs donc… Après je me dis qu'en fait les mecs qui me voient – ça c'est un truc qui me saoule aussi – les mecs qui me voient ne savent pas que je suis bi mais les meufs qui me voient – mecs et meufs au sens de l'appli hein – mais les meufs qui me voient savent que je suis bi puisque je mentionne le fait que ça me saoule les mecs qui négocient la capote. J'ai l'impression que c'est un truc moins important pour moi… En fait, peut être que comme je… j'aimerais faire moins de place aux relations avec les hommes dans ma vie, j'ai pas forcément besoin qu'ils connaissent toute ma vie. D'ailleurs souvent je leur en parle pas, alors que souvent quand j'ai des dates avec des personnes queer, c'est un sujet quoi.

[46] **SEDGWICK** E. K., 2008, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.

[47] **MESLI** R., 2016, « Placard », *in Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, Hors collection Sciences Humaines, p. 449-458.

[48] **CHAUNCEY** G., 2002, « Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le « soi » privé et le « soi » public », *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, 3.

Dans le cas de Méloé, elle choisit de se rendre visible pour les femmes, avec qui elle me dit en parler lors de ses rencards. Cela passe par le fait de le révéler lors des discussions, mais aussi par les signes qu'elle laisse sur son profil comme son signe astrologique ou une mention sur son profil « *Mon enfer personnel c'est… les mecs qui négocient la capote, les gens de droite et les sandwichs triangles* ». L'utilisation des applications de rencontres et les attitudes auxquelles sont confrontées les bi imposent de réfléchir au fait de « sortir du placard » ou non. Cette analyse impose donc de repenser le concept de *coming out,* qui apparaît pourtant dépassé à un grand nombre des bi rencontré·es. Le travail normatif qui est fait sur les applications de rencontres aboutit en somme à un mode particulier d'expression ou de dissimulation de son identification.

***

Comment tenir ensemble utilisation des applications de rencontres, identification de la sexualité et trajectoires biographiques ? Cette question implique deux points de vue : il s'agit de s'intéresser à ce que les applications font aux identifications, ainsi qu'à ce que les identifications font à l'usage des applications. Ces deux questions s'inscrivent nécessairement dans une démarche qui prend en compte les trajectoires biographiques et les évolutions des usages. Ce chapitre a ainsi cherché à montrer que les applications s'inscrivent dans un processus de recherche de soi comme bi pour les jeunes rencontré·es, et de recherche de la meilleure façon de se présenter, ou non, en ligne.

Tout d'abord, il apparaît pertinent d'envisager les applications de rencontres comme s'inscrivant dans un processus de *socialisation à la bisexualité.* Elles permettent d'apprendre des codes propres à la séduction LGBT et peuvent contribuer à forger un sentiment d'appartenance LGBT. Elles jouent donc un rôle fondamental dans la découverte et la confirmation d'attirances bisexuelles. Cependant, les applications de rencontres sont aussi des lieux où sont exacerbés des attitudes de rejet de la bisexualité. Ces cas sont plutôt rares mais grandement anticipés. En termes goffmaniens, il est possible d'envisager les bi comme discréditables[49] puisque leur bisexualité est imperceptible *a priori*. Les bi ont sans cesse à choisir de sortir du « placard ». Cette vision apparaît cependant réductrice du sens que les bi donnent à leur identification. Il s'agit de tenir ensemble le sens donné à son identification, la perception de cette dernière par les autres utilisateur·ices et leurs expériences antérieures. Plutôt que de dire que les applications de rencontres forgent l'identification sexuelle, il est possible d'affirmer qu'elles participent à forger un mode particulier d'expression de son identification, marqué par la confrontation permanente avec d'autres utilisateur·ices.

[49] **GOFFMAN** E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

Ce chapitre interroge particulièrement sur la pertinence d'un regard porté spécifiquement sur les jeunes bi plutôt que sur l'ensemble des jeunes non-hétérosexuel·les. En effet, les bi ont souvent montré une fluidité dans leurs attirances et modes d'autonomination, ainsi que leur proximité avec d'autres termes renvoyant plus largement à l'existence d'une « communauté » LGBT avec ses propres codes, scripts sexuels et formes de sociabilité. Cette référence à un « groupe » LGBT semble pertinente dans le sens où elle témoigne d'expériences communes de minorisation des personnes non-hétérosexuel·les sur des applications pour la plupart hétéro-orientées. Il est ainsi probable que plusieurs résultats puissent être étendus à d'autres jeunes sur les applications de rencontres, en particulier gays et lesbiens. Cette notion interroge cependant. Tout d'abord parce qu'elle masque les expériences intrinsèquement genrées de la minorisation. Y compris au sein des milieux LGBT, les femmes subissent des expériences de minorisation spécifiques. Cette notion apparaît aussi particulièrement restrictive, souvent liée à des espaces urbains et militants. Travailler spécifiquement sur la bisexualité, c'est reconnaître qu'il s'agit d'une expérience singulière de mise à l'écart, qui témoigne notamment de la faible institutionnalisation et historicité du militantisme bisexuel, ainsi que de la revendication d'une fluidité particulière. Cette fluidité reste prise dans une forme particulière d'acception des relations, très marquée par le militantisme féministe et LGBT. Il s'agira donc de se demander de quelle manière s'articulent bisexualité, fluidité du genre et de l'identification et usage des applications de rencontres.

Chapitre 3 – Un usage féministe est-il possible ? La bisexualité questionne la binarité en ligne

Tristan est la dernière personne que je rencontre pour clôturer cette enquête en mars 2023. Notre entretien dure une heure quarante et le sujet du genre n'arrive que tard dans l'entretien sous la forme d'une anecdote. Elle-même m'explique que sa réflexion à ce sujet est assez récente et lorsque je lui propose de la genrer* au féminin dans l'écriture, elle me répond : « *oui dans l'écriture si tu veux genrer au féminin, c'est bien, oui. C'est pas hyper important si ça pose problème* ». Tristan a une apparence plutôt masculine, tout en subvertissant les codes traditionnels du genre, en portant du vernis et les cheveux longs par exemple, mais elle n'a « *pas envie de faire plus et d'estomper encore plus cette frontière* ».

Tristan décrit son environnement social à l'adolescence comme marqué par la valorisation d'attitudes « viriles », hors du cercle protecteur de sa famille. En particulier, le « pédé » y fait office de figure repoussoir, quand il s'agit pour les hommes de multiplier les partenaires amoureuses féminines.

> Vraiment dans un contexte très… voilà faut savoir que le collège j'étais vraiment dans la campagne où y avait vraiment très peu de monde et c'était vraiment un milieu très patriarcal quand même. Y avait beaucoup de discours homophobes, y avait beaucoup de discours vraiment sur la virilité, de discours sexistes, de discours « telle meuf je l'ai baisée, je vais la baiser », tu vois « c'est une salope et tout », ce genre de choses.

A partir du lycée et de la classe préparatoire, les environnements dans lesquels elle évolue sont plus *gayfriendly*, si bien qu'en classe préparatoire, « *personne n'était vraiment surpris quand on disait qu'on était homosexuel·le ou bisexuel·le et… presque l'inverse quoi* ». Elle entre au même moment dans une relation « ouverte » avec une fille de sa promotion, elle-même bisexuelle, et installe *Tinder* dans la foulée. En plus d'un environnement social particulièrement tolérant, *Tinder* sert alors de « sas » à la découverte de son attirance pour les hommes. Elle lui permet ainsi de la « tester » et la découvrir (Chapitre 2).

Longuement, Tristan insiste sur sa culpabilité vis-à-vis de comportements antérieurs revus à la lumière de sa formation en sciences sociales, poursuivie en master, et de ses rencontres amicales. Cette position est poursuivie dans une critique plus large des « *hommes cis' hétéro'* », envisagés comme une figure repoussoir pour désigner « *un certain groupe qui n'a pas envie de remettre en cause ce qui existe et garder son confort, c'est aussi des personnes qui remettent pas du tout en cause leur hétérosexualité et leur appartenance à un groupe sexuel*

conventionnel ». C'est finalement lorsque je lui demande la manière dont elle définit son identification sexuelle qu'elle m'explique remettre en question plus largement son genre.

> Je mets pas vraiment de terme dessus. Ce qui est un peu plus global c'est que je suis dans une période de réflexion plus approfondie sur mon genre. Des réflexions sur mon genre au masculin c'est un peu plus lié à des réflexions que j'avais sur le rejet des comportements masculins que j'avais, que j'ai pu t'évoquer. Mais du coup là, je suis dans une situation où je me sens de plus en plus fréquemment comme une meuf du coup bah… là ça prend plus d'espace dans la manière de me définir de me dire « ben si je deviens une meuf, est-ce que je suis attirée par des meufs, est-ce que je suis bisexuelle ou homosexuelle », ce genre de choses.

Lorsqu'elle me dit se poser des questions sur son genre, je sens qu'elle me confie un secret. En effet, ses ami·es ne sont pas au courant. Dans ce processus, *Tinder* occupe une place très importante puisque l'application sert à nouveau de « sas » d'expérimentation, permettant de se faire genrer* pour la première fois au féminin. Tristan a ainsi changé récemment sa bio *Tinder* afin de « tester » les réactions face à cette demande. L'application lui a permis en parallèle de rencontrer pour la première fois un homme lors d'un rencard la semaine avant notre entretien.

Le parcours de Tristan est caractéristique d'un rapport critique à la binarité de genre et d'identification sexuelle porté par les bi rencontré·es. Celui-ci s'inscrit dans une diversification des normes de genre et la revendication d'une « indifférenciation au genre » – « l'éthos égalitaire[1] » – portée par les mouvements féministes et LGBT contre l'ordre traditionnel et hétérosexuel du pouvoir institutionnel de prescription[2]. Cette remise en question de la binarité du genre est fortement articulée à une remise en question de la binarité et de la stabilité des identifications sexuelles par les jeunes bi. Ce chapitre s'intéresse donc aux « appropriations ordinaires des idées féministes[3] » et à la manière dont ces dernières influent sur l'usage des applications de rencontres. Les jeunes bi formulent dans leur grande majorité une critique de ces applications comme reproduisant un ordre binaire du genre et donc de l'identification sexuelle et tentent alors de déjouer la contrainte à la binarité qu'imposent les applications de rencontres. Il convient donc de s'interroger sur les critiques et usages stratégiques que les jeunes bi font des applications de rencontres, et leur lien avec les idées issus des mouvements féministes et LGBT. Il s'agira d'abord de présenter les différents rapports au militantisme et ses effets sur les applications de rencontres. Cette présentation des parcours permettra de montrer de quelle manière cette critique de la binarité se poursuit en ligne. En effet, les

[1] **CLAIR** I., 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.

[2] **BEAUBATIE** E., 2021c, « Le genre pluriel. Approches et perspectives pour complexifier le modèle femme/homme en sciences sociales », *Cahiers du Genre*, 70(1), p. 51-74.

[3] **JACQUEMART** A., **ALBENGA** V., 2015, « Pour une approche microsociologique des idées politiques. Les appropriations ordinaires des idées féministes », *Politix*, 109(1), p. 7-20.

applications de rencontres deviennent des lieux où sont remises en question les normes de genre traditionnelles des couples hétérosexuels. De plus, ce sont aussi les attirances qui sont envisagées comme détachées des modèles binaires de féminité et de masculinité. Enfin, les bi en viennent même à remettre en question et à interroger leur appartenance à un genre binaire et à ses codes. En ce sens, « non-binarité » et bisexualité sont interrogées ensemble et produisent un rapport spécifique aux applications de rencontres. Ce chapitre s'intéresse à la mise en avant de comportements « indifférents » au genre sur les applications de rencontres, plus ou moins importants selon l'engagement militant et le capital culturel des bi.

1. Le rapport au militantisme

1.1. Des trajectoires militantes

Toutes et tous les bi rencontré·es soulignent une certaine critique de la binarité, des inégalités de genre et des attitudes bi-, gay-, lesbo- et transphobes. Leur position témoigne alors des dispositions acquises par la socialisation au contact des mouvements féministes et LGBT. Celles-ci portent en outre la marque de leurs caractéristiques socio-démographiques : l'âge, la génération, le niveau d'instruction et pour une partie, la socialisation de genre au féminin[4]. Si les idées et valeurs portés par les mouvements féministes et LGBT sont loin d'être homogènes socialement et historiquement, je fais ici référence à ce qui a été décrit comme la « troisième vague féministe », par opposition aux luttes du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) des années 1970. Si les historiennes Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel critiquent l'utilisation du terme de « vague » dans les études scientifiques, elles s'accordent pour penser l'émergence de nouveaux groupes et une période de remobilisation dans les années 1990 et 2010[5]. Ce nouveau mouvement « prendrait explicitement en compte la diversité, les contradictions et les identités multiples des femmes[6] », notamment dans une perspective intersectionnelle en prenant en compte le genre, la race, la sexualité, le handicap, etc. En somme, ce mouvement s'intéresse à la conservation des droits acquis mais aussi à leur élargissement, notamment avec le développement d'un mouvement LGBT autonome. A la suite de Viviane Albenga et Alban Jacquemart, il est possible de décrire ces idées féministes comme « les représentations des rapports de genre portées dans l'espace public par les mouvements féministes au-delà des luttes de définition et des conflits qui les traversent : en premier lieu, la

[4] **BEAUBATIE** E., 2021c, *op. cit.*

[5] **PAVARD** B., **ROCHEFORT** F., **ZANCARINI-FOURNEL** M., 2020, « Chapitre XIII. Encore féministes au XXIe siècle », *in Ne nous libérez pas, on s'en charge*, Paris, La Découverte, p. 387-485.

[6] **ARONSON** P., **BOISSON** H., 2015, « Féministes ou postféministes ? Les jeunes femmes, le féminisme et les rapports de genre », *Politix*, 109(1), p. 135-158.

contestation de la hiérarchie matérielle et symbolique des sexes et l'affirmation de l'autonomie des femmes[7] ». Les auteur·rices s'intéressent à la manière dont ces idées font l'objet d'appropriations ordinaires, c'est-à-dire les appropriations « par le bas » que font les jeunes (femmes), qui donnent lieu à un travail de reformulation et de sélection. Cette appropriation ne passe pas nécessairement par la revendication de l'appellation « féministe »[8]. L'utilisation de ce concept sur ce terrain ne peut être comprise qu'au regard du capital culturel important, et en particulier scolaire, détenu par les bi rencontré·es. En particulier, ces dernier·es ont pour un certain nombre approché ces idées par les études de genre dans un cadre scolaire. Par des classes préparatoires littéraires et sciences sociales ou des études en sciences humaines, six des douze bi rencontré·es présentent une forte proximité aux savoirs académiques sur le genre. Ces appropriations ordinaires permettent de saisir les rapports différents aux idées féministes que font les jeunes bi et la manière dont elles et ils définissent et jugent les applications de rencontres. Il est aussi particulièrement notable de voir la manière dont ces appropriations ordinaires sont aussi le fait de jeunes ayant connu une socialisation au masculin, rarement étudié·es sous ce prisme.

Trois positions différentes qui influent sur le choix des applications de rencontres et les usages de ces dernières peuvent être dégagées. D'une part, il est possible de parler d'un *militantisme actif* de six des bi rencontré·es. Celui-ci est caractérisé par une forte adhésion aux idées féministes et une « appropriation revendiquée[9] » du terme. Le rapport au féminisme est caractérisé par une forte remise en question de la norme hétérosexuelle. L'identification bisexuelle est aussi revendiquée et envisagée non seulement comme une attirance, mais aussi comme un outil politique et de lutte. Le rapport à l'identification sexuelle est ainsi militant et passe par l'adhésion à un système de valeurs très marqué par les théories féministes matérialistes et le lesbianisme radical. elles et ils s'investissent dans des associations et événements ouvertement LGBT (associations LGBT scolaires, participation à l'organisation de la Marche des fiertés…) et fréquentent les lieux communautaires. Leurs sociabilités sont aussi fortement tournées vers des personnes LGBT. Ces revendications s'appuient sur une grande connaissance des milieux LGBT, et passe aussi par la connaissance de références littéraires et audio-visuelles. Ces dernières ont été acquises sous l'effet conjoint des modes de sociabilité, ressources scolaires et réseaux sociaux. Leurs trajectoires intimes sont aussi marquées par cette proximité au monde LGBT avec un nombre plus élevé de relations avec des personnes non-binaires* ou de même sexe (par rapport à d'autres trajectoires plus marquées par l'hétérosexualité). Le choix des applications de rencontres se place dans cette logique, avec un

[7] **JACQUEMART** A., **ALBENGA** V., 2015, *op. cit.*
[8] *Ibid. ;* **ARONSON** P., **BOISSON** H., 2015, *op. cit.*
[9] **JACQUEMART** A., **ALBENGA** V., 2015, *op. cit.*

recours important à des applications définies comme LGBT, voire gaies et lesbiennes. Leur usage des applications est par ailleurs intense et un moyen de sociabilisation amicale. Les bi revendiquent sur leur profil leur identification ou, à minima, suggèrent très clairement leur appartenance à la communauté queer* ou LGBT. Enfin, elles et ils ont aussi des possibilités de rencontres avec des personnes de même sexe hors des applications de rencontres et ne cherchent donc pas toujours à voir « tout le monde » sur les applications. Anaëlle caractérise bien cet engagement : elle a suivi une classe préparatoire littéraire, lors de laquelle elle s'est découverte attirée pour plus d'un genre, en même temps que sa meilleure amie. Elle se revendique bi et en a même fait un « étendard » permettant de visibiliser les autres personnes homo-bisexuelles dans sa classe préparatoire. Le questionnement sur son identification est passé par la fréquentation d'associations et la recherche de références bibliographiques comme l'essai de Louise Morel *Comment devenir lesbienne en 10 étapes* paru en 2022 et cité par plusieurs femmes de ce groupe. Elle milite par ailleurs dans une importante association féministe où sont engagées un grand nombre de femmes bisexuelles et lesbiennes. Elle précise sa bisexualité sur les applications de rencontres et utilise un drapeau LGBT pour le préciser sur *Fruitz* où le design de l'application ne le permet pas. Anaëlle utilise les applications de rencontres dans une logique de « liberté sexuelle », c'est-à-dire qu'elle multiplie les rencards indépendamment du genre des personnes rencontrées et revendiquent une grande liberté dans ses pratiques sexuelles.

Cinq des bi rencontré·es se placent dans une forme de *militantisme discret.* Louca est un bon exemple, bien que particulièrement renseigné. Ayant suivi une classe préparatoire littéraire et une licence en sciences humaines, il a une connaissance universitaire des études de genre. S'il connaît certains débats internes aux mouvements féministes et LGBT, il exprime cependant une relative distance vis-à-vis de ces derniers. Ce sont avant tout ses ami·es qui lui donnent cette connaissance, quand lui en reste relativement éloigné.

> Je suis beaucoup moins la question queer. Toutes les différentes sexualités. Je sais que j'ai des potes par exemple qui peuvent t'expliquer toutes les différences bien parfaitement de toutes les mouvances et t'expliquer vraiment à quel drapeau correspond quelle sexualité. Par exemple moi, je suis pas capable d'expliquer vraiment la différence entre bisexualité et pansexualité quoi. Le terme queer c'est un truc que j'ai appris l'année dernière. J'avais pas eu la mise à jour (rire). J'étais pas renseigné sur ces sujets-là. Et j'ai rencontré des gens qui sont beaucoup plus au courant de tout ça. En gros, mes potes vont un peu plus participer à des événements, des trucs comme ça, vraiment concrets.

De son côté, Louca se dit engagé politiquement à gauche mais peu au courant des termes précis des débats. Par ailleurs, s'il a un cercle d'ami·es très inséré dans des milieux LGBT, d'autres sont « *très queer-friendly* » mais « *beaucoup moins dans ces engagements-là. Y a jamais de débat sur ces questions-là, on en parle pas tant que ça quoi. […] on va pas parler de la*

bisexualité pour parler de la bisexualité, pour parler de ce thème en gros ». Les savoirs des bi militant discrètement sont plus rarement issus des univers académiques et associatifs et plus souvent des réseaux sociaux. Les idées féministes et LGBT sont diluées dans un ensemble d'idées « de gauche ». Leur militantisme est plus discret puisqu'il ne s'exprime pas par la participation associative à des mouvements féministes et LGBT revendicatifs, mais plus souvent par le partage de publications sur les réseaux sociaux ou la participation à des événements moins engageants telle que la Marche des fiertés. Par ailleurs, si elles et ils se reconnaissent attiré·es par plus d'un genre, les termes de bi-pansexuel·les, s'ils peuvent être utilisés, ne sont pas toujours revendiqués. C'est le cas de Louca qui explique : « *je me présente toujours comme bi, mais j'avoue que c'est pas un truc ultra élaboré, ça pourrait changer quoi* ». Les bi utilisent en grande majorité des applications généralistes. Sur les applications, elles et ils cherchent à voir « tout le monde » et ne spécifient pas nécessairement leur identification. Par ailleurs, leurs relations sont plutôt tournées vers l'autre sexe. Leur rapport aux applications de rencontres est plutôt critique, dans une dénonciation d'une forme de « supermarché[10] ».

Enfin, Thibault affiche quant à lui un *militantisme distant*. Il est probable que ce profil soit peu représenté dans cette enquête du fait des modes de recrutement par interconnaissances et par le biais d'associations. Thibault fait peu état de suivi de comptes féministes et LGBT sur les réseaux sociaux et n'a pas été initié aux études de genre dans un cadre scolaire. Il refuse explicitement de mettre un terme sur ses attirances. S'il reste proche d'un certain nombre d'idées féministes véhiculées par les mouvements militants, il se les approprie peu. Il exprime plus spécifiquement une affiliation politique à gauche mais sur des questions d'écologie et il critique la Marche des fiertés : « *y a certains trucs qui me dérange dans tout ce qui est LGBT, par exemple y a la Gay pride. Y a un truc que je comprends pas avec la Gay pride, c'est un défilé, une fois par an et dans ce défilé, on défile pour l'unicité de tout le monde et en fait, on l'a vu l'année dernière, ils ont classé les gens par leur définition. Les queer étaient avec les queer, les pans avec les pans et du coup je suis en mode, je comprends pas pourquoi marcher pour l'unicité, tout en étant classé dans des cases ?* ». Son refus des étiquettes témoigne d'une distance par rapport à la revendication politique des identifications sexuelles dont peuvent faire preuves les bi engagé·es. Son entourage est en partie composé d'autres bi, jamais de personnes gaies et lesbiennes et il s'agit souvent d'un « non-sujet ». Son rapport aux applications de rencontres est très distant et elles ne sont pas forcément envisagées comme un lieu privilégié des rencontres de même sexe. En effet, il n'utilise pas d'applications LGBT, critique la visibilité

[10] **BERGSTRÖM** M., 2013, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 43(3), p. 433-442.

excessive des autres profils d'hommes et choisit le plus souvent de ne voir « que des femmes ». Il affirme préférer faire des rencontres hors ligne avec les hommes mais manquer d'opportunités.

Ces profils permettent ainsi de saisir la manière dont sont envisagées et appropriées les applications de rencontres en lien avec l'appropriation des idées féministes et militantes et leurs effets sur la définition de soi en tant que bi. Comme toute typologie, celle-ci n'est pas hermétique et loin d'être exhaustive et il apparaît ainsi pertinent de regarder la manière dont le rapport aux idées féministes et LGBT a pu évoluer depuis le premier usage des applications de rencontres et en redéfinir l'usage. Ainsi, les évolutions de certain·es bi entre ces différentes types permet d'en saisir les limites et de saisir la temporalité de la typologie.

1.2. Les temporalités du militantisme : engagement et désengagement

Saisir les passages d'un type à l'autre permet de comprendre comment les rapports au militantisme évoluent dans le temps. Ils peuvent aussi témoigner de rapports différents aux applications de rencontres. Le rapport au militantisme va le plus souvent dans le sens d'un engagement de plus en plus important. Celui-ci passe entre autres par la découverte progressive de ressources, ami·es et associations qui poussent à un engagement toujours plus important. Ainsi, les entourages amicaux des bi ont tendance à devenir de plus en plus LGBT à mesure que ces dernier·es reconnaissent et revendiquent une identification bi. Ce mouvement est concomitant d'une multiplication des rencontres avec des partenaires de même sexe. Le cas d'Eva déjà évoqué au chapitre 2 en témoigne bien. La première rencontre avec une personne androgyne crée un effet amplificateur, suite auquel iel ne relationne plus, affectivement, sexuellement et amicalement qu'avec des personnes queer*. De plus, ce sont ces rencontres qui permettent de découvrir des applications LGBT, où se retrouvent de fait d'autres utilisateur·ices dans les mêmes logiques, ce qui amplifie encore cet effet. Les bi témoignent ainsi d'entourages de plus en plus LGBT, du fait de leurs études et modes de sociabilités, mais aussi par la recherche active de personnes tolérantes et vivant les mêmes situations, notamment sur les applications de rencontres. Alexandre explique « *par exemple, j'ai pas d'homme qui est cis' dans mes amis très proches* ». En ce sens, un ensemble de facteurs aboutissent à s'investir de manière importante dans les revendications de « la communauté LGBT », avec les nuances à apporter à la notion. Cet investissement conduit le plus souvent à revendiquer son rapport à la bisexualité comme politique et à modifier les applications utilisées et les paramètres sur ces dernières. Un entourage de plus en plus composé de personnes LGBT permet en outre de développer de nouveaux lieux de rencontres avec des personnes de même sexe hors ligne.

Un autre cas, celui de Chloé, est particulièrement intéressant puisqu'il présente des mobilités surprenantes entre les types. Elle a suivi à l'université un cursus court et professionnalisant. Lorsqu'elle arrive à Marseille, où elle a suivi ses études et vit depuis, elle fréquente deux environnements amicaux qui agissent comme des instances de socialisation opposées. D'une part, son cursus universitaire, technique, est surtout un environnement masculin et peu perçu comme propice à la revendication de soi comme bisexuelle. Elle n'y fait pas pour autant l'expérience de comportements biphobes. Cet environnement sera prolongé par la suite dans son univers professionnel. D'autre part, par sa sœur et ses cousines, elles-mêmes lesbiennes et qui vivent depuis plusieurs années dans la même ville, elle est introduite dans un groupe militant révolutionnaire. Elle évolue donc dans deux univers en parallèle dans lesquels sa présentation d'elle-même est différente : dans l'univers scolaire et professionnel, elle affiche une féminité à la fois respectable et masculine, à l'instar des filles en filières professionnelles masculines étudiées par Séverine Depoilly[11], et dans l'univers militant dans lequel elle est formée aux idées militantes et LGBT, elle se revendique bisexuelle et non-binaire*. Par sa fréquentation assidue d'un milieu militant, elle est amie et en contact régulier avec des personnes LGBT et affiche les caractéristiques physiques d'une identité punk et non-binaire, dont elle parle également à sa famille. Ce milieu lui fait également découvrir l'application *OkCupid*, qu'elle utilise pendant quelques temps. A cette époque, elle passe donc progressivement d'un militantisme discret (puisque sa sœur et ses cousines sont proches des mouvements féministes et LGBT et qu'elle commence à avoir des relations sexuelles avec d'autres femmes par les applications de rencontres), à un militantisme actif qui devient progressivement une identité revendiquée, y compris au sein de sa famille. Depuis un an cependant, ses cercles de sociabilité ont changé, créant un fort désengagement militant et un changement dans l'usage des applications de rencontres. Après des affaires de viols au sein de son groupe militant, elle met en pause son engagement. Par ailleurs, ayant un nouveau travail, elle investit davantage les relations avec ses collègues, tous des hommes cisgenres* et hétérosexuels. Lorsque je la rencontre, elle n'utilise que l'application *Tinder*, critiquant notamment le nombre de personnes qu'elle connaît sur *OkCupid*. De plus, si elle reste convaincue par un grand nombre d'idées, elle ne milite plus au sein d'une organisation. Elle exprime finalement son détachement vis-à-vis de la revendication de soi comme bisexuelle, se demandant parfois si elle n'est pas simplement « hétéro-curieuse ». De même, elle me demande de la genrer* au féminin et explique qu'elle parle peu de non-binarité.

[11] **DEPOILLY** S., 2020, « Filles en lycée professionnel : quand la socialisation juvénile peut bousculer les socialisations, scolaire et professionnelle », *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, 150, p. 79-96.

Il est donc important de comprendre ensemble évolution des entourages et des rapports au militantisme et donc aux applications de rencontres et à l'identification sexuelle. Ces cas permettent aussi de sortir de la typologie en saisissant les idées qui sont partagées par toutes et tous et se retrouvent dans l'usage des applications de rencontres. En particulier, le cas de la critique des applications de rencontres et de la forme que prend cette dernière est intéressant.

1.3. La valorisation de l'ouverture de genre dans le choix des applications

Sortir de la typologie permet d'appréhender les idées communes aux bi rencontrées. Toutes et tous valorisent une remise en question de la binarité, non seulement des identifications sexuelles, mais aussi du genre. Cette critique rejoint celle formulée vis-à-vis du questionnaire de l'enquête VIRAGE-LGBT. Si le fait d'exprimer une critique sur le genre et la sexualité est rare dans le questionnaire[12], elle est dans mon enquête formulée aussi par des bi éloigné·es du militantisme et des études de genre. Rarement formulée directement, excepté par les plus militant·es, elle est le plus souvent perceptible dans la description qu'elles et ils font de leur identification sexuelle.

> Moi je me casse pas la tête, si elle me plaît la personne, elle me plaît, on va pas passer par quatre chemins quoi. (Thibault)

> Pour moi c'était vraiment… pour moi à l'époque, je considérais que tout le monde devait être bi. Que c'était tu vois un curseur et qu'on était plus ou moins tu vois hétéro, homo, qu'on était quelque part là-dessus mais que c'était pas le principal tu vois. (Méloé)

> Parce que du coup je considère que je tombe amoureuse de quelqu'un plutôt que de quelque chose […] Enfin on s'en fout. Juste je vis ma vie, quand je tombe amoureuse de quelqu'un, je tombe amoureuse de quelqu'un et voilà. (Jeanne)

En ce sens, être bi, ce serait déjà formuler tacitement une critique de la binarité. Il est ainsi possible de voir dans le refus des étiquettes, une critique de l'injonction à définir ses attirances selon le sexe et le genre de ses partenaires. Il semble qu'il s'agisse ici d'un effet de l'âge et de l'identification sexuelle, qui fait en partie sortir les bi de leur classe sociale. Ainsi, si la sexualité est un « foyer de la fabrique du genre[13] », les bi envisagent la bisexualité comme le moyen d'en sortir. Si je parle d'une remise en question des binarités de genre et de sexualité, c'est parce que les bi les pensent rarement séparément. elles et ils rejoignent en ce sens une critique formulée par la théorie queer* à partir des années 1990.

---

[12] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59(4), p. 677-705.

[13] **CLAIR** I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60(1), p. 67-78.

Formulée différemment par les plus militant·es, cette critique est aussi celle du patriarcat comme rapport social diviseur créant deux, et seulement deux, sexes séparés et hiérarchisés. Cette critique s'inscrit dans la lignée des réflexions des « féministes matérialistes » telles que Nicole Claude Mathieu, Christine Delphy, Monique Wittig ou Colette Guillaumin. Le genre est alors envisagé comme un rapport d'oppression et de division, qu'il convient d'abolir. Pour Bérénice, se dire bi, c'est alors *en soi* un « combat » contre « l'hétéronormativité ».

> Moi j'y crois de ouf [au pouvoir politique des mots], surtout en termes d'orientation sexuelle parce que c'est aussi militant et que c'est aussi aller contre l'hétéronormativité, du coup pour moi c'est aussi grave important et mettre des mots sur mon orientation sexuelle et même mon identité de genre et tout. En les faisant exister par les mots, ça va permettre de contrer aussi l'hétéronormativité et juste moi je suis en mode « c'est le combat de ma vie » et c'est important tu vois.

C'est en ce sens que la bisexualité est envisagée comme permettant de sortir du genre car elle rompt avec l'obligation à l'hétérosexualité, formulée par Adrienne Rich[14]. Elle permet d'envisager le couple hétérosexuel comme choisi et non subi. Critiques du patriarcat, de la binarité du genre et de l'hétérosexualité se rejoignent ici. Cette critique est aussi adressée aux applications de rencontres lorsqu'elles ne permettent pas de prendre en compte une pluralité d'identités de genre au-delà d'un modèle binaire.

> En fait, je préfère toujours mettre tout le monde parce que sur certains profils par exemple, je sais pas, t'as des personnes qui vont être non-binaires ou trans ou quoi que ce soit, peut-être avaient créé leur profil avant leur transition quoi que ce soit, qui du coup vont pas être comptabilisées par l'algorithme des trucs comme ça donc je me dis « je mets tout le monde » et de toute façon je me décide plus par rapport à la personne que par rapport à son corps donc voilà je préfère mettre tout le monde, ça veut pas dire que je like tout le monde mais…

Comme l'exprime Alexandre, le plus souvent les applications de rencontres ne proposent aux utilisateur·ices que trois options, rendant difficile la visibilité des personnes trans'* – dont non-binaires* – et intersexes, comme je le montrerai plus bas. Cela ne conduit pas nécessairement à l'abandon d'applications moins inclusives mais peut en revanche conduire à la valorisation d'autres applications. C'est le cas de *OkCupid*, particulièrement valorisé par un certain nombre de bi rencontré·es et envisagée comme l'application LGBT par excellence, justement parce qu'elle permet de ne pas exprimer le genre uniquement en termes binaires [Annexe 4]. Pour autant, comme le souligne Anthony Fouët, en dépit de la critique des applications, « pour faire usage des services proposés, l'utilisateur doit consentir à l'entièreté du dispositif

[14] **RICH** A., 1981, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Feministes*,1.

sociotechnique[15] ». Les utilisateur·ices sont ainsi captifs des applications et de leur binarité. Le paradoxe qui conduit à poursuivre leur utilisation est fort. Le sociologue l'explique par la faiblesse du nombre de lieux de rencontres homo-bisexuels et une forte volonté de rencontrer des partenaires.

Le rapport au militantisme permet donc de saisir des variations dans les manières de penser les applications de rencontres. En dehors d'une typologie, une critique, formulée plus ou moins implicitement selon le rapport au militantisme, est cependant perceptible dans les discours des bi. Cette critique est celle de la binarité du genre et de la sexualité et, si elle peut conduire à choisir une application plutôt qu'une autre, elle conduit le plus souvent à mettre en œuvre des comportements particuliers sur les applications. Ce chapitre s'appuie sur une conception de la sexualité et du genre liés : rejeter la norme du couple hétérosexuel (l'hétéronormativité), c'est aussi rejeter la manière dont elle façonne deux et seulement deux sexes, hiérarchisés et complémentaires[16]. Les comportements des jeunes bi vont largement dans le sens d'une remise en question de cette norme hétérosexuelle et de la division et la hiérarchie des sexes qu'elle impose. En particulier, il s'agit de proposer de nouveaux modèles relationnels.

2. Remettre en question l'ordre du genre hétérosexuel

2.1. Qui envoie le premier message ?

Participant d'une critique de la binarité des genres et de la sexualité, les bi envisagent de nouvelles manières de nouer des relations en ligne. En effet, comme l'a montré Marie Bergström, les services hétéro-orientés participent à reproduire deux et seulement deux sexes en ligne puisque les hommes et les femmes se plient à des images sociales de la féminité et la masculinité relativement convenues[17]. Je parlerai en ce sens de normes de genre pour désigner un ensemble d'attendus et de règles, formels et informels, liés au genre et qui sont aujourd'hui mis en débat. Elles contribuent à maintenir et sont créées par l'ordre hétérosexuel. Pour Marie Bergström, les femmes doivent faire preuve de pudeur et de retenue sur les applications de rencontres. Elles ne sont pas envisagées comme désirantes, mais attachées aux sentiments et elles ne doivent pas « faire le premier pas ». Corollaire de cette retenue féminine, les hommes doivent faire preuve d'initiative et sont envisagés comme ayant plus de désir sexuel[18]. Les sites

[15] **FOUET** A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris.*, Thèse de doctorat en sociologie, Paris, Université de Nanterre, p. 121

[16] **CLAIR** I., 2012, *op. cit*.

[17] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.;* p. 195.

[18] **BAJOS** N., **FERRAND** M., **ANDRO** A., 2008, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 545-576.

et applications de rencontres exacerbent donc la stabilité des normes de genre dans un cadre hétérosexuel[19]. Revendiquant une critique de cet ordre binaire et de ces codes, comment agissent les bi sur les applications de rencontres ? Regarder le cas des premiers messages semble particulièrement intéressant en ce qu'ils exacerbent ces normes.

Pour les bi d'apparence masculine, envoyer le premier message semble rester la norme. Cette pratique, si elle est difficile, n'est que peu remise en question lorsqu'elles et ils matchent avec des femmes, au risque de ne jamais établir de contacts. Kylian explique ne pas recevoir de premier message s'il ne fait pas le premier pas : « *Des fois je me dis… en fait c'est souvent quand j'ai beaucoup hésité sur le physique, je me dis 'en fait si jamais la personne veut qu'il se passe un truc, ce sera à elle de faire le premier pas'. Et à chaque fois que je me suis dit ça, la personne a pas envoyé de message en retour (rire)* ». De plus, il s'agit aussi de trouver un message original afin de se distinguer, faisant l'hypothèse que les femmes reçoivent un nombre important de messages. Pour Louca, le premier message est aussi « *une galère* ». Il a ainsi commencé par chercher sur internet des conseils quant aux messages à envoyer. Il exprime depuis son apprentissage des « codes » des applications et la manière dont il se dégage une liberté par rapport à l'injonction à l'initiative.

> Bon ce qui me sauvait, c'est quand c'est l'autre personne qui commençait à parler. Ça c'était bien (rires). Mais ouais au début j'envoyais vraiment des trucs genre « salut ! ça va ? machin », après y a eu les techniques de rebondir sur une photo, ça, ça marche quand même pas mal c'est vrai. Des fois… en fait je pense au début, j'ai essayé assez souvent [d'envoyer le premier message], au bout d'un moment je me suis dit aussi « bon calmo » (rire). Généralement, j'attendais toujours un petit peu, je sais pas quelques heures. C'est avec peut-être l'espérance, l'espoir que la personne envoie en premier.

Ainsi, il ne s'agit pas uniquement de respecter les codes de genre sur les applications de rencontres, mais aussi d'apprendre leur fonctionnement et de pouvoir les contourner en partie. Si les bi d'apparence masculine témoignent de la nécessité d'envoyer le premier message pour pouvoir démarrer une conversation, il s'agit surtout là d'un rapport aux femmes sur les applications. Lorsque les discussions s'engagent avec d'autres hommes, l'initiative masculine semble être partagée puisque tous témoignent de nombreux messages de la part d'autres hommes. De plus, pour ceux engageant la conversation avec d'autres hommes, envoyer le premier message n'est plus perçu comme une nécessité pour engager des discussions mais plus un « code » comme un autre des applications de rencontres. C'est ce que fait Alexandre, qui m'explique matcher très peu et regarder attentivement les profils sur *Hinge* : « *si jamais je matche avec la personne je vais lui envoyer un message donc autant le faire directement. Aussi,*

[19] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*

ça me permet de plus prendre le temps sur le profil de la personne je suppose. Mais Hinge j'ai l'impression, ça encourage plus à vraiment regarder la bio etc donc je le fais tout le temps [d'envoyer un message]. Fin je like pas un profil sinon ».

Les femmes témoignent elles aussi d'un nombre important de messages de la part d'hommes sur les applications de rencontres. Comme l'exprime Chloé, elles sont plusieurs à avoir « *un milliard de messages en attente* ». Ces messages viennent pour la plupart d'hommes. L'injonction à la réserve féminine est particulièrement perceptible également dans la difficulté à prendre contact avec d'autres femmes. Alixia exprime bien cette difficulté :

> Du coup je vais revenir un peu en arrière, mais du coup sur *Tinder* je trouve qu'entre filles on a du mal à s'écrire. Fin souvent, les garçons ils sont plus avenants et du coup c'est vrai qu'entre filles j'ai pas beaucoup discuté parce que j'ose pas et la personne en face non plus. Du coup même si je matche avec des filles ben ça aboutit pas plus loin souvent. Du coup, principalement c'est souvent des garçons qui viennent m'écrire. C'est pour ça que par exemple, toutes mes copines qui sont aussi bi ben là elles sont avec des garçons parce que du coup c'est plus simple de rencontrer des garçons souvent.

Les normes de genre pèsent donc fortement sur les rencontres de même sexe pour les femmes. Le constat de personnes bi plus souvent en couple avec des partenaires de sexe différent est ici corroboré et rejoint les résultats avancés par Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz[20]. L'indifférence au genre exprimée a du mal à être mise en œuvre du fait d'une forte intériorisation des normes de la retenue et de l'initiative. Si plusieurs femmes ont exprimé leur difficulté à faire le premier pas et rencontrer des femmes, d'autres ont mis en avant leur prise d'initiative. Subvertissant les normes de genre, les femmes que j'ai décrites comme militantes actives envoient plus souvent le premier message. Sur *OkCupid*, Bérénice évoque une forme d'égalité dans les utilisateur·ices qui envoient le premier message.

> Ouais tu passes les gens en revue. Ensuite au bout de genre 3-4 matchs, je vais dans l'espèce d'onglet conversation et là je reprends beaucoup plus de temps pour regarder les profils et du coup j'essaie de trouver des trucs à dire et envoyer des messages. J'aime bien envoyer des messages.
> *Apolline : T'envoies souvent des messages ?*
> Ouais en vrai, ça m'arrive de ouf d'envoyer des messages. Je suis pas la seule donc en fait j'en reçois aussi mais j'ai aucun problème avec ça.

Les jeunes femmes érigent même le fait de pouvoir envoyer le premier message en critère dans le choix des applications de rencontres. Envoyer le premier message devient alors un moyen

[20] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., **L'EQUIPE DE L'ENQUETE VIRAGE**, 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4.

d'échapper aux nombreux messages envoyés par les hommes et un moyen de tri supplémentaire face aux nombreux matchs qu'elles reçoivent. C'est le cas de Anaëlle et Méloé, qui ont choisi d'utiliser *Bumble*.

> Il reste le principe de tu peux pas parler tant que tu as pas matché, donc qui me convient bien et c'est forcément… ah oui sur *Bumble* aussi, c'est forcément la personne inscrite comme femme qui écrit en premier. Du coup c'est galère des fois d'envoyer les premiers messages (*rires*), mais du coup ça… 'fin tu peux vraiment décider… (Anaëlle)

> Je pense quand j'ai installé *Bumble* j'aimais bien aussi le fait que ce soit moi qui décide à qui j'écris. Et ça, ça faisait la diff en fait, tout le monde allait pas m'envoyer un message juste comme ça, c'était moi qui décidais d'entamer la conversation ou pas. Et ouais je pense que sur Tinder je recevais trop de messages. (Méloé)

Cette prise d'initiative féminine peut s'expliquer de plusieurs manières. D'une part, toutes plutôt militantes et investies dans des collectifs et associations féministes et LGBT, elles revendiquent une subversion des normes de genre. De plus, de par leur trajectoire relationnelle et leur fréquentation de milieux LGBT, elles expriment une connaissance des « codes » des relations entre femmes. Finalement, c'est surtout leur plus grande expérience des applications de rencontres qui les placent dans cette position. Le fait d'envoyer le premier message tiendrait en ce sens moins au genre qu'au fait de particulièrement utiliser les applications de rencontres.

2.2. Des nouveaux modes de relation : le multi-partenariat

Critiquer l'ordre du genre hétérosexuel peut aussi être l'occasion de formuler une critique du couple hétérosexuel et en particulier de la norme de la monogamie. C'est ce que formulent plusieurs bi, en particulier parmi les plus militant·es, comme c'est le cas de Bérénice :

> En parallèle avec ce que je te disais tout à l'heure, je sais pas pourquoi j'ai encore à le découvrir, j'ai quand même vachement de mal avec la notion de couple, la monogamie tout ça. Je sais pas trop où je me situe là-dedans mais c'est un truc que je réfléchis énormément. […] Et là tu vois, je peux enfin commencer un peu, pas à pas donc c'est ça qui est cool, à relationner avec des gens et à un peu essayer de m'engager émotionnellement mais je suis pas du tout prête et je veux pas du tout retourner dans des relations classiques monogames de comme on entend le schéma classique du couple et tout, vraiment pas quoi.

Les applications de rencontres peuvent en ce sens servir de support aux rencontres, mais pas à n'importe lesquelles. Les relations polyamoureuses* ou non-exclusives sont ainsi valorisées et mises en avant comme explicitement LGBT. Plusieurs auteur·rices ont suggéré la plus grande

liberté relationnelle qui peut exister dans les couples gays et lesbiens[21]. Au sein de milieux bi, Catherine Deschamps, dans son ethnographie du *Groupe Bi*, a souligné les nombreux débats et désaccords au sujet de l'exclusivité et de la monogamie entre les membres du groupe[22]. Sur les applications, il s'agit de mettre en avant cette identification supplémentaire. Bérénice écrit ainsi sur son profil : « *A la recherche de nouvelles personnes pour poly-amourer* ». Eva aussi mentionne le fait qu'iel est polyamoureux·se, suivi d'un drapeau multicolore dans sa bio. Ces identifications chez certain·es bi semblent aussi témoigner d'un élargissement des formes relationnelles, déjà soulignées dans l'enquête EPIC[23].

Le plus souvent cependant, ces modes de relations sont davantage envisagés comme temporaires. Les bi parlent alors plutôt de non-exclusivité plutôt que de polyamour pour désigner des relations qui permettent d'avoir plusieurs partenaires de manière simultanée. C'est le cas de Kylian qui m'explique : « *de toute façon, je veux rien d'exclusif en ce moment, elle non plus, donc on veut juste être bien tous les deux sans se prendre la tête sans rien* ». Les applications de rencontres sont un moyen de multiplier les partenaires sexuels et affectifs, au service de la rencontre d'un soir[24]. Par exemple Anaëlle, qui se sert essentiellement des applications lorsqu'elle souhaite rencontrer de nouveaux partenaires : « *C'est vraiment quand j'en ai envie, des fois où j'ai juste pas envie ou pas le temps, voilà et quand j'en ai envie bah hop je fais un petit tour et c'est… ça va assez vite quoi, j'peux assez facilement prévoir quelque chose, genre aller boire un verre ou faire une sortie un peu plus what the fuck* ». L'usage des applications de rencontres permet donc de s'éloigner pour un temps du modèle conjugal. Elles occupent ainsi une place importante dans l'élargissement des formes relationnelles après une première rupture, en lien avec l'injonction à profiter de sa jeunesse[25]. Il s'agit en ce sens moins d'une remise en question de la norme conjugale hétérosexuelle que de la réponse à l'injonction à profiter de sa jeunesse. Cependant, il peut aussi s'agir d'un « choix de vie transgressif, centré sur le plaisir et l'épanouissement sexuel plutôt que sur les charmes et contraintes des normes de la famille bourgeoise traditionnelle[26] ».

Enfin, d'autres valorisent la norme d'exclusivité, à minima comme horizon d'attente. C'est en particulier le cas d'Alixia, qui prend comme exemple une de ses amie :

---

[21] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit. ;* **LERCH** A., 2008, « Réécrire le script ? Conjugalité et sexualité dans les couples gais non exclusifs », *in Mariages et homosexualités dans le monde : L'arrangement des normes familiales*, Paris, Autrement, p. 177-187 ; **POLLAK** M., 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35(1), p. 37-55.

[22] **DESCHAMPS** C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland.

[23] **RAULT** W., **REGNIER-LOILIER** A., 2019, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 74, p. 11-40.

[24] **GIRAUD** Ch., 2017, *L'amour réaliste*, Paris, Armand Colin.

[25] *Ibid.*

[26] **LERCH** A., 2008, *op. cit.*

> C'est vrai que souvent on entend des choses pas très positives [sur les applications de rencontres]. Que ça amène pas à grand-chose ou à juste des dates ou juste des coups d'un soir par exemple, alors que là du coup ma meilleure amie du coup ça prouve que… Elle a rencontré son copain là-bas et du coup ça fait un an qu'ils sont en relation sérieuse et que voilà ils se sont super bien entendus. Du coup, ça montre qu'on peut rencontrer des personnes comme ça sur les applications.

Alixia mobilise le registre du « sérieux » par opposition à celui du « léger »[27] pour inverser une critique régulièrement adressée aux applications de rencontres, discours courant lorsque sont évoquées les applications de rencontres. C'est aussi la thèse de Jean-Claude Kaufmann et d'autres sociologues, qui décrivent les sites de rencontres comme un lieu de la « sexualité-loisir »[28]. Pour continuer à utiliser les applications de rencontres, il importe pour Alixia de se détacher de cette vision négative[29]. Être bi n'est pas le gage d'une remise en question de normes propres à l'hétérosexualité. Ainsi, comme le souligne Catherine Deschamps, le modèle de la sexualité conjugale monogame s'est largement répandu et est très valorisé, y compris par les jeunes bi[30]. Ce constat a aussi été fait au sujet des couples gays et lesbiens, dans lesquels le « bonheur domestique[31] » est désormais valorisé[32].

2.3.Exclure avant tout les hommes cisgenre

La critique de l'ordre du genre hétérosexuel passe finalement aussi par une remise en question des relations avec les « *hommes cisgenres hétérosexuels* ». Revenue à de nombreuses reprises, cette expression cristallise un grand nombre de critiques adressées au patriarcat, et fortement ancrées dans certains milieux militants. Tristan résume bien la manière dont l'expression est employée.

> C'est un peu ce paradoxe de ces milieux militants qui sont très concernés justement par le droit des minorités sexuelles et tout, y a presque ce truc un peu amusant du stigmate de l'hétérosexualité et ce genre de choses. Je pense que y avait pas vraiment de malveillance envers les hétérosexuels mais je pense que c'était quand même mieux… Enfin, le fait d'être homosexuel ou bisexuel apportait un espèce de bonus de sympathie je pense (rires). J'ai

[27] **GIRAUD** Ch., 2017, *op. cit.*
[28] **KAUFMANN** J.-C., 2010, *Sex@mour*, Paris, Armand Colin.
[29] **SOBOCINSKA** D., 2023, « Scripts d'usage et scripts sexuels au service de la rencontre d'un soir. Analyse de l'utilisation sexuelle de Fruitz et Tinder chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, 237(1), p. 93-117.
[30] **DESCHAMPS** C., 2002, *op. cit.*
[31] **ADAM** P., 1999, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), p. 56-67.
[32] **CHETCUTI** N., 2010, *op. cit.*

> découvert plein d'émissions genre de drag queen, ce genre de choses et de vidéos YouTube dans lesquelles effectivement là, les blagues sur les hétéro' sont très, très fréquentes. […] Ou même des gens qui disaient un peu sur le ton de la rigolade en mode « ah ouais les hétéro' » comme on aurait l'impression de y a 10 ans des hétéro' qui diraient « ah ouais les pédés » ou ce genre de choses quoi. Alors que si tu vas leur demander, si jamais t'as une discussion avec eux, ils vont te dire qu'ils ont aucun problème avec les hétéro' cisgenres bien sûr (rires) mais voilà y a quand même une certaine…. Une certaine moquerie vis-à-vis de l'hétérosexualité cisgenre on va dire. […] Mais d'ailleurs c'est assez marrant, pour raconter une petite anecdote, c'est aussi une manière de qualifier que j'ai pu utiliser quand j'ai voulu décrire les gens de mon master, j'ai pu utiliser à plusieurs reprises le terme « hétérosexuel » pour les décrire de manière un petit peu marrante et un petit peu taquine, clairement. (rire) Parce que typiquement, j'avais une conversation avec un mec de ma classe hier qui me disait « je veux mener ma petite vie avec ma femme et mes enfants dans une maison tranquille, être à l'aise pouvoir partir en vacances tous les étés et juste pouvoir être tranquille », c'est vraiment les termes.

Cette critique rappelle celle formulée par les lesbiennes radicales, dans la lignée des féministes matérialistes. Ainsi, Monique Wittig envisageait-elle l'hétérosexualité comme une « collaboration » de classe. En ce sens, les femmes lesbiennes seraient à l'avant-garde du combat féministe et, parce qu'elles sortent de l'hétérosexualité, « ne sont pas des femmes ». Par extension, « n'est pas davantage une femme d'ailleurs tout femme qui n'est pas dans la dépendance personnelle d'un homme[33] ». Des théoriciennes états-uniennes s'inscrivent également dans cette logique. C'est le cas par exemple d'Adrienne Rich qui a formulé l'idée d'une « contrainte à l'hétérosexualité » afin d'exprimer la manière violente et artificielle dont celle-ci s'impose à tous·tes[34]. Gayle Rubin elle aussi évoque cette contrainte à l'hétérosexualité[35], tout comme Paolo Tabet qui évoque un « continuum des échanges économico-sexuels[36] » pour désigner les rapports entre hommes et femmes. Plus récemment dans les années 2010, des analyses féministes centrées sur les coûts matériels de l'hétérosexualité en ont aussi pensé la « sortie » comme une stratégie politique. La critique de la cis-identité* formulée par Tristan semble quant à elle hériter des théories queer* et de leur injonction à subvertir le genre[37]. En ce sens, la critique des « *hommes cisgenres hétérosexuels* » est une critique d'un modèle perçu comme dominant (auquel est parfois rajouté l'adjectif de

---

[33] **WITTIG** M., 2001 [1992], *La pensée straight*, Paris, Balland, Modernes. Le premier article éponyme date de 1980 et est paru dans la revue *Questions Féministes.*

[34] **RICH** A., 1981, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Feministes,* 1.

[35] **RUBIN** G., 2010, « Le marché aux femmes. "Economie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre », *in Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, EPEL, Paris.

[36] **TABET** P., 2004, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, Paris, L'Harmattan.

[37] **BUTLER** J., 2005 [1990], *Troubles dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte.

« blanc »). C'est donc ici le procès de l'hétérosexualité comme modèle politique qui est formulée, de ses « significations sociales[38] ». Comme le dit justement Emmanuel Beaubatie, « les orientations sexuelles ont un pouvoir performatif : elles contribuent à faire ou à défaire l'appartenance à un sexe ou à l'autre[39] ». La bisexualité est alors envisagée comme un modèle politique radical.

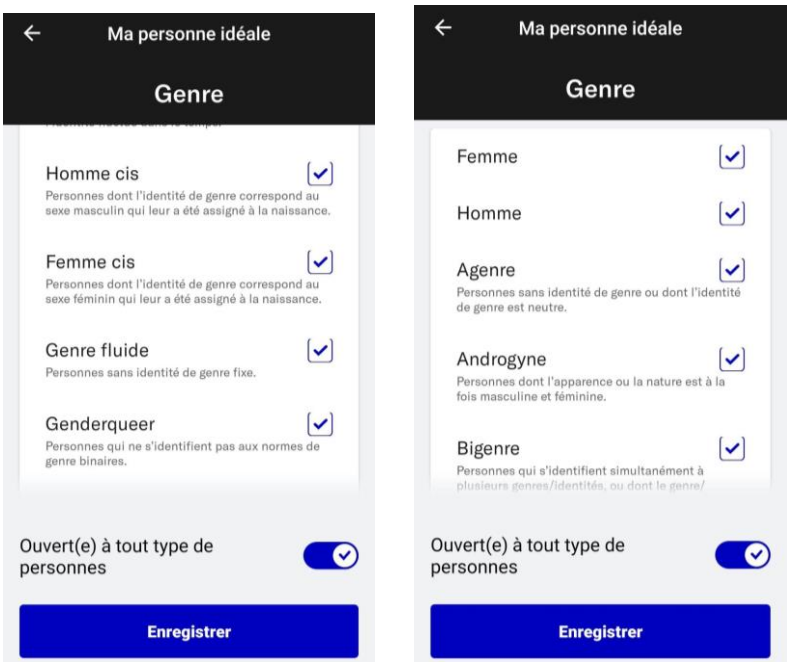
Cette réflexion politique a des effets sur l'utilisation des applications de rencontres. Les bi qui se revendiquent de ces affiliations ne cherchent pas à voir « tout le monde ». Pour Bérénice par exemple, ce choix est mûrement réfléchi.

> Mais si je continue quand même [à utiliser *OkCupid]*, c'est aussi parce que tu peux cocher plusieurs trucs, mais je continue quand même à croiser des mecs qui ont des passing de mecs cis et qui forcément s'ils se retrouvent là c'est parce qu'ils ont coché gender fluid, agenre, non conforming ou plusieurs trucs ensemble. Ce qui est ok mais j'ai pas trop envie de dater des mecs comme ça en ce moment, depuis un certain temps.
> *Apolline : t'as mis quoi dans tes paramètres ?*
> En fait j'ai enlevé les hommes d'un côté, les hétéro' de l'autre. Oui en vrai j'ai tout gardé dans gender, sauf hommes. (Elle vérifie sur son application) Ah non ! Y a « man » et « cis' man » du coup j'ai clairement pas coché « cis' man » et j'ai pas coché « man » apparemment. Je n'avais pas remarqué. J'ai pas du tout envie en ce moment de voir des mecs cis' hétéro'. Et même des mecs cis' tout court. Je crois même des mecs bi. C'est vraiment un choix que j'ai fait, je sais pas depuis 6-7 mois et j'ai complètement choisi et pareil sur *Tinder*.

L'usage d*'OkCupid* est ainsi justifié parce que l'application permet un choix précis du genre des personnes que l'on ne souhaite pas voir, permettant d'exclure les « *hommes cisgenres* » (Illustration 7). Le nombre de jeunes utilisant *OkCupid* est ainsi révélateur de la force de cette critique. Ainsi, plusieurs jeunes femmes précisent ne pas souhaiter voir d'hommes cisgenres* sur les applications LGBT et ne souhaiter voir « que des femmes » sur les applications généralistes qui ne permettent pas un tel niveau de détail. La question ici n'est pas tant celle des attirances que d'une démarche politique. Méloé aussi, si elle continue à voir « tout le monde », évoque des attentes relationnelles différentes en direction des hommes et des femmes : « *Du coup j'ai un peu évité de relationner avec des hommes aussi. Là je suis un peu plus au clair, mais du coup ce que je cherche avec les hommes c'est plus des trucs de la sexualité… ouais de la sexualité principalement* ».

[38] **BOZON** M., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, p. 3-23.
[39] **BEAUBATIE** E., 2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, p. 106.

Illustration 7 : catégories de genre disponibles sur OkCupid



Source : Capture d'écran des paramètres sur *OkCupid* en avril 2023.

Ces réflexions sont bien présentes et de manière importante sur mon terrain. Si elles sont de toute évidence davantage portées par des personnes ayant connu une socialisation au féminin, elles sont aussi partagées par des bi ayant connu une socialisation au masculin comme je le démontrerai dans la partie suivante. Une limite est enfin à apporter puisque ces théories ne font pas consensus et sont avant tout le fait des bi qui sont militant·es actif·ves. En effet, l'attirance des bi restent largement tournée vers l'autre sexe[40]. Étudier les applications de rencontres permet donc de révéler des phénomènes plus larges sur la vie privée. Si une critique de la binarité de genre et de sexualité est alors bien présente chez tous·tes les bi rencontré·es, il semble difficile de catégoriser la bisexualité comme à l'avant-garde des transformations relationnelles tant les positions sont hétérogènes. Au-delà des formes relationnelles, il est cependant possible de prêter attention aux attirances que mettent en avant les bi. Prêter attention aux applications de rencontres permet de les mettre en exergue.

3. Revendiquer une attirance non-genrée

3.1. L'importance de la bio

Sur les applications de rencontres, les photos occupent une place importante sur les profils. Cependant, au cœur même de leur définition de leur identification, plusieurs bi

[40] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., **L'EQUIPE DE L'ENQUETE VIRAGE**, 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4.

soulignent leur attirance pour une personne avant son genre (chapitre 2) et donc leur attention aux bios plutôt qu'aux photos. C'est notamment ce qu'exprime Alixia.

> Moi le physique, c'est pas quelque chose qui est hyper, hyper important. Forcément c'est un peu important mais c'est pas tout ce qui fait la personne. C'était plus le point commun qui m'a fait matcher avec lui (elle me montre un profil). […] bah forcément on regarde les photos parce que c'est ce qu'il y a de plus voyant dans l'écran. Mais je regarde aussi beaucoup les passions, les centres d'intérêts du coup et aussi bah ce qu'ils font dans la vie. Souvent quand ils font des études un peu rapprochées aux miennes ou dans l'univers un peu, c'est sûr que ça me fait plus de points communs avec cette personne donc du coup ça me pousse à matcher avec la personne. […] Y a pas des critères en fonction du genre de la personne je pense. Juste le contenu, ce qu'elle aime dans la vie, ses passions c'est plus ça qui m'intéresse que le genre de la personne ou quoi que ce soit. Et c'est vrai que au début j'essayais plutôt d'aller vers les femmes parce que je voulais un peu changer on va dire (rires) de tous mes copains.

En ce sens, Alixia remet en cause la centralité accordée aux photos comme une définition même de sa pansexualité puisqu'il n'y a « *pas de critères en fonction du genre de la personne* ». Elle souligne l'importance qu'elle accorde aux centres d'intérêts et aux icônes présents sur l'application. En ce sens, elle décrit l'intuition d'une connexion à quelqu'un avec des goûts et affinités en commun. Il est possible de mettre en lien cette description avec celle du « feeling », déjà décrite par Marie Bersgtröm à propos des applications de rencontres pour désigner le « sentiment de proximité qui naît lors d'un échange fluide[41] ». Ce sentiment d'évidence est particulièrement présent dans les entretiens, comme l'explique Tristan : « *J'ai l'impression que dans la plupart des cas, ce qui va faire que je vais liker ou pas liker une personne, ça va pas être lié à des choses qui sont argumentées, mais plus dans un espèce d'affect qui fait que hop !* ». Cette description témoigne de la valorisation de l'idéal du coup de foudre romantique comme mode de rencontre privilégié et ce, y compris sur les applications[42].

La moindre attention aux photos justifie une plus grande attention à la bio. Celle-ci n'est pas *donnée* sur les applications de rencontres puisqu'il faut souvent faire une manipulation supplémentaire pour la voir. Ainsi, Jeanne explique « *moi, je tombe amoureuse d'une personne donc le physique c'est même pas ce qui m'importe en premier* ». En ce sens, elle se dit « énervée » par les profils sans bio ou avec une bio courte : « *Du coup c'est compliqué, comme les bios sont pas très explicites ben voilà quoi, c'est un peu compliqué* ». Eva aussi explicite son choix d'application par la possibilité de lire et écrire de longues bios.

---

[41] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit, p*. 116.

[42] **MARQUET** J., 2010, « Des.clics@moureux.com ou Les chats et les souris font-ils bon ménage ? », *in @mour virtuelles. Conjugalité et internet*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, p. 77-100.

> *OkCupid* ça me plaît bien. Ça me plaît beaucoup parce que je peux écrire une longue bio et moi j'aime beaucoup écrire. Du coup moi c'est hyper important pour moi. En général les personnes qui ont pas de bio, je les swipe pas parce que moi je pars du principe que si tu fais pas d'efforts pour écrire une bio, tu le feras pas dans une relation donc voilà.

Iel met en lien son importance des longues bios avec sa polyamourie*, qui passe pour iel par une bonne communication. Réciproquement, iel prête aussi une attention particulière à sa propre bio. Sur *OkCupid*, celle-ci est particulièrement détaillée, iel y liste les points qui sont importants pour iel et ses centres d'intérêts : « *Là c'est des trucs qui me caractérisent de manière un peu plus détaillée parce que tu vois au début c'était en mode 'ouais j'aime bien le vin blanc, j'aime bien les plantes, j'aime bien la tendresse' tu vois* ». Cette importance de la bio témoigne aussi d'une critique de la forme marchande des applications de rencontres, ces dernières étant perçues comme des « supermarchés »[43]. Il s'agit de se distinguer aux yeux de la sociologue.

Cette importance donnée à la bio par rapport aux photos témoigne cependant d'une certaine définition de la bisexualité, qui n'est pas commune à tous·tes. Kylian exprime bien cette tension dans la manière dont il s'interroge sur la définition de soi : « *Je me considérerais pan mais maintenant je mets beaucoup plus de… d'importance au physique, du coup je me dis que je suis peut-être plus bi. Mais voilà y a toujours ce débat, c'est quoi la différence entre bi et pan ect* ». Ne pas opérer cette distinction entre bio et photo sur les applications peut permettre de justifier une identification plutôt qu'une autre. La revendication d'une attention portée aux bios plutôt qu'aux photos sur les applications témoigne de critiques des applications déjà bien identifiées et formulées par d'autres sociologues. Cependant, pour les jeunes bi, ces critiques sont présentées sous un angle particulier et perçues comme intrinsèquement liées à la bisexualité.

3.2. Les profils « alternatifs »

Le cas des profils « alternatifs » est aussi un bon exemple d'attirances hors de l'ordre du genre traditionnel. Il s'agit de repérer des styles de personnes non conformes aux normes traditionnelles de genre. Kylian explique ainsi son attirance pour les personnes ayant un style « alt ».

> Moi les crush notes, c'est surtout pour les personnes un peu alt. Parce que c'est vraiment en soit mon type de personne donc si… Quand je vois des gens un peu … comment dire ? Ben quand

[43] **BERGSTRÖM** M., 2013, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 43(3), p. 433-442.

je vois des gens avec des cheveux d'une couleur ben pas naturelle, des habits un peu soit gothiques, soit… Du coup bah…
Apolline : Du coup alt c'est les personnes …
Alternatives !
Apolline : Pas forcément les personnes queer ?
Ouais… Ouais après souvent l'un va avec l'autre, on va pas se le cacher (rire), c'est très rare qu'une personne alt soit pas queer. L'inverse c'est le cas.

Ainsi l'attention aux photos est envisagée comme permettant de reconnaître des styles vestimentaires et physiques renvoyant à des codes LGBT. Il s'agit de repérer les personnes queer*. Les cheveux colorés en sont par exemple souvent un marqueur, de même que certaines coupes de cheveux plutôt rares (le mulet, les femmes aux cheveux courts…), les tatouages ou les piercings. Alexandre exprime la même chose lorsqu'il explique : « *Tu vois quand on dit que la personne a un style ou un style particulier, tu sens que y a une personnalité qui s'exprime par la manière dont une personne présente, ça je trouve ça chouette, je préfère* ».

Ces profils que Alexandre qualifie de « bizarres », peuvent aussi être envisagés comme concordant peu avec les normes de genre traditionnelles. Ces attirances sont aussi celles des bi, qui expriment une attirance envers les personnes au genre « non conforme », comme l'exprime Méloé : « *quand je suis attirée par des hommes cis' c'est franchement exclusivement des mecs qui ont une expression de genre… fin pour moi l'orientation sexuelle et le genre c'est vraiment des trucs hyper connectés et du coup y a des formes d'expression de genre qui renvoient à une identité pédé pour moi et du coup c'est souvent des mecs qui ont un passing pédé tu vois* ». Louca quant à lui, m'explique son attirance pour des profils masculins ne disposant pas des attributs classiques de la virilité : « *les mecs par contre j'ai vraiment l'impression que y a un truc récurrent au niveau du physique, c'est généralement ils sont imberbes. Je sais pas pourquoi. C'est vraiment, un mec avec une barbe ça m'attire moins. Et ouais un peu… ouais pas musclé* ». Ce témoignage peut surprendre puisqu'il s'éloigne de la recherche affichée d'une masculinité « virile » affichée par des hommes gays sur les terrains d'Anthony Fouët[44] ou Florian Vorös[45]. Les attirances pour des genres non conformes et l'expression de genre non conformes sont aussi liées aux identifications sexuelles sur les applications de rencontres. En effet, les femmes lesbiennes et bisexuelles ont plus souvent tendance à s'identifier comme « plutôt masculines » que les hommes bisexuels et gays à s'identifier comme « plutôt féminins »[46]. Sur les applications de rencontres, Amir Hetsroni, Meric Tuncez et Mina Özdemir se sont intéressé·es à l'expression de genre des utilisateur·ices de Tinder en Turquie en fonction

[44] **FOUET** A., 2022, *op. cit.*
[45] **VORÖS** F., 2020, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.
[46] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

de leur identification sexuelle. Pour ce faire, elles et ils ont retenus des critères stéréotypiques de la masculinité (barbe/moustache et exposition de muscles) et de la féminité (maquillage, rouge à lèvres, cheveux longs, boucles d'oreilles), ainsi que des critères « neutres » (tatouages et piercings). Leurs résultats suggèrent que les femmes lesbiennes sont moins souvent représentées avec des artefacts décoratifs féminins et plus souvent avec certains masculins que les femmes hétérosexuelles. Parmi les hommes en revanche, les hommes gays présentent à la fois plus d'artefacts décoratifs masculins et féminins que les hommes hétérosexuels[47].

Finalement, pour Bérénice et d'autres, l'attirance physique passe elle aussi par des critères qu'elle décrit comme pan.

> Je me suis rendu compte de ça en fait en séance de psy en plus et c'est vraiment typique pan en plus je pense, j'ai pas du tout de … Les parties des corps des gens qui m'intéressent le plus ou que je trouve les plus belles sont jamais les parties qui peuvent être sexualisées ou sexualisables. C'est hyper *random* mais après j'étais en mode « wow, c'est trop une preuve du fait que je sois pan ». C'est genre grave les mains, les bras. Et du coup pas du tout des attributs sexuels, c'est le mot que je cherchais, primaires ou secondaires […] Et c'est pour ça je pense que ça résonne grave en moi le fait de pas du tout être attirée par des questions d'attributs sexuels ou de genre, pour moi c'est comme ça que ça résonne d'être… Je sais pas. En vrai, je pense que j'ai un potentiel très, très large des personnes qui peuvent me plaire, vraiment.

Les attirances physiques et les types de profils qui peuvent plaire sont ainsi mis clairement en relation avec l'identification sexuelle. Être pan pour Bérénice, c'est donc être attiré par des critères au-delà du genre ou par des identités de genre non conformes.

3.3. La persistance des critères traditionnels : genre, race et classe

Les attirances des jeunes bi en ligne restent cependant fortement marquées par les critères de distinction traditionnels tels que le genre, la classe et la race. D'une part, la diversité des expressions de genre, outre son lien avec l'identification sexuelle, reste très marquée socialement. Les hommes des classes moyennes et supérieures se décrivent plus souvent comme progressifs, attentifs et respectueux, quand ils attribuent aux autres hommes des traits masculins stéréotypés[48]. Comme l'expriment Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz, « plus les hommes sont diplômés, moins ils ont tendance à se dire très masculins[49] ». De même, prêter

[47] **HETSRONI** A., **TUNCEZ** M., **ÖZDEMIR** M., 2020, « Stereotypical Gender Attributions across Sexual Orientations on Tinder: Evidence from Turkey », *Mediterranean Journal of Social Sciences*, 11(1), p. 14-23.
[48] **LAMONT** E., 2015, « The Limited Construction of an Egalitarian Masculinity: College-Educated Men's Dating and Relationship Narratives », *Men and Masculinities*, 18(3), p. 271-292.
[49] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

attention au feeling c'est chercher des gens avec qui partager des affinités culturelles. En ce sens, en ligne, les applications de rencontres participent elles aussi à la création de rencontres homogames[50]. Cette homogamie est particulièrement visible lorsque l'on interroge les bi sur la manière dont elles et ils consultent et likent les profils en ligne. C'est ce qu'exprime Alixia : « *Aussi le style de photo. Je sais pas comment dire… y a des manières de prendre des photos qui sont plus stylées on va dire et que je trouve plus esthétiques et du coup qui me font plus envie d'aller parler à cette personne* ». C'est le cas des photos travaillées, prises par d'autres et parfois en noir et blanc, qui s'opposent aux « selfies ». Ainsi « loin de présenter simplement le 'physique' de la personne, les images véhiculent de nombreuses informations sur le milieu et le mode de vie des individus[51] ».

Ces goûts amènent aussi régulièrement à exclure les personnes racisées. Certain·es, comme Jeanne, l'explicite : « *ce que j'ai pas précisé et j'aurai pu le faire aussi c'est que généralement je préfère, enfin comment dire… j'ai plus d'attirance, voilà c'est ça, j'ai plus d'attirance pour les personnes blanches ou métisses à la limite mais noires c'est rare. Tu vois comme je te dis je fonctionne au feeling et je reste ouverte d'esprit mais quand même j'ai remarqué que y avait une tendance où voilà quoi* ». Ce n'est pour autant pas le cas de tous·tes. Il reste cependant probable que des mécanismes racistes soient bel et bien à l'œuvre, y compris de manière inconsciente. A propos des applications de rencontres gaies, Anthony Fouët a ainsi montré l'existence de critères de sélection raciaux sur ces dernières[52].

Enfin, malgré la critique de la binarité prônés par plusieurs des bi rencontré·es, le genre continue à fortement jouer sur les applications de rencontres. D'une part, parce que les applications mettent d'abord en avant des photos, les bi les replacent dans des catégories de genre connues. Par ailleurs, parce que certain·es définissent justement leur bisexualité par l'attirance envers certaines expressions de genre. Il reste cependant difficile d'en faire parler en entretien. En ce sens, si les bi mettent souvent en avant des attirances spécifiques sur les applications de rencontres, qui se veulent « au-delà » du genre, ces dernières restent largement prises dans des cadres sociaux connus, propres à leur classe et leur âge. La manière de mettre en cohérence ses attirances dépend particulièrement du contexte d'énonciation en entretien mais révèle des similarités fortes entre les bi rencontré·es. Au-delà des attirances, les bi se présentent aussi en ligne et tentent ainsi parfois d'interroger la binarité du genre. En particulier, ce sont les codes de la féminité et de la masculinité traditionnelles que remettent en cause les bi sur les

[50] **BERGSTRÖM** M., 2019, *op. cit.*
[51] *Ibid.*, p. 108.
[52] **FOUET** A., 2022, *op. cit.*

applications de rencontres, jusqu'à la mise en avant d'identités non-binaires* sur les applications de rencontres.

4. Au-delà du genre

4.1. Se questionner sur son identité de genre

A partir de sa thèse de doctorat sur les parcours trans'*, Emmanuel Beaubatie a suggéré qu'il était possible d'envisager le genre « non pas comme un rapport social strictement bicatégoriel ni même comme une échelle allant du féminin au masculin, mais comme un espace social en plusieurs dimensions[53] ». Celui-ci, par analogie avec l'espace social de classes introduit par Pierre Bourdieu, envisage l'espace social du genre comme multidimensionnel dans lequel les individus « occupent une diversité de positions composites et fluctuantes qui n'existent que par rapport à celle des autres. Cette logique […] va de pair avec des luttes de pouvoir et des formes de distinction[54] ». Ce modèle apparaît pertinent ici non seulement pour approfondir les manières différentes dont les individus abordent le genre et le remettent en question, mais aussi le mettent en scène sur les applications de rencontres. Ces comportements sont souvent, pour les jeunes bi, liés à leur identification sexuelle : hors de l'hétéronormativité, elles et ils peuvent remettre en question les normes de genre qui en découlent.

Il s'agit d'abord pour les bi, en particulier celles et ceux ayant été socialisés au masculin, de remettre en question les normes de la masculinité, et notamment celle de la virilité. Lorsque je lui demande s'il se sent très masculin, Thibault me répond :

> Au niveau de l'apparence physique en vrai non, je porte ce qui me plaît. Des fois je porte du rose et les gens sont en mode « ah tu portes du rose ? » (rires). C'est une couleur comme les autres les enfants, hier j'étais en bleu, aujourd'hui je suis en rose, demain je serai peut-être en vert, après-demain en violet, je sais pas, je peux pas vous dire, c'est dans mon placard, je prends ce qui me plaît le matin. Non en vrai physiquement non, je suis pas… Je sais pas, peut-être que les gens perçoivent quelque chose tu vois, y a des fois dans leur manière d'être on dit « oh ben tiens lui il est gay », parce qu'il a été stéréotypé le pauvre. Et peut-être que les gens m'ont collé un stéréotype, j'en ai aucune idée, je m'en fous.

Thibault exprime son refus de donner un genre aux couleurs des vêtements. Il est possible d'y lire une forme de critique des codes traditionnels de la virilité, notamment en acceptant de porter des couleurs habituellement associées au féminin (le rose et le violet). Parallèlement, il s'agit de se distancier de la figure de la « folle », figure homosexuelle effeminée et péjorative et de se

[53] **BEAUBATIE** E., 2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, p. 137.
[54] *Ibid.*, p. 137.

distinguer d'une « masculinité subordonnée » à laquelle seraient renvoyés les hommes gays. Connell Raewyn, dans son étude sur les masculinités, suggère que les hommes homosexuels se situent toujours par rapport au modèle de masculinité hégémonique (hétérosexuelle). En ce sens, ils expriment à la fois un rejet de « l'hyper-masculinité, mais expriment dans le même temps leur dégoût pour les folles[55] ». Ils adhèrent à une construction de la masculinité hégémonique mais en critiquant les excès de virilité. L'ordre de genre serait cependant subverti par l'attirance même pour d'autres hommes[56]. Isabelle Clair a par exemple montré que la figure du « pédé » était *en soi* repoussoir[57]. Les critiques de la virilité sont toutefois plus ou moins exacerbées selon les bi et témoignent aussi d'une proximité et d'une appropriation des idées féministes. Ainsi, Tristan explique :

> Je suis dans une position de rejet voire de… ouais vraiment de rejet le plus profond possible de la virilité. Pour être tout à fait précis, en position de rejet et voire même de culpabilité par rapport à cette position d'homme que je pouvais avoir dans mon quotidien et tout. Donc je sais pas si ça se concrétise dans mes comportements et tout mais à chaque fois que j'ai des interactions avec des personnes et en particulier avec des femmes, des personnes qui ressemblent à des femmes, j'ai presque peur, et c'est quelque chose qui est omniprésent dans mon esprit, de me dire « ok là mes interactions je les fait parce que j'ai vécu pendant 18 ans une sociabilité masculine qui est telle que là je vais peut-être couper la parole ».

L'exemple de Tristan témoigne, d'une part, d'une prise de conscience de formes de dominations masculines et d'une réflexion sur ces dernières. D'autre part, il est aussi possible d'y lire la mise en adéquation de sa masculinité avec celle valorisée dans son milieu social et son entourage féministe militant. Il s'agit de performer un modèle de masculinité « déconstruite »[58]. Prendre en compte l'espace social du genre permet alors d'associer des modèles de masculinité à des caractéristiques sociales. Comme le note Emmanuel Beaubatie, on retrouve les « attitudes subversives […] à plus forte raison chez les personnes jeunes, particulièrement dotées en capital scolaire[59] ». Si ces critiques de la masculinité émergent de personnes socialisées au masculin, elles émergent aussi de bi socialisé·es au féminin. Encore une fois, c'est le masculin comme figure de domination qui est critiqué. Pour les femmes en revanche, il existe une plus grande liberté dans l'adoption des codes de la féminité, dont la transgression est moins questionnée.

---

[55] **CONNELL RAEWYN**, 2022 [1995], *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, p. 167.
[56] *Ibid.*
[57] **CLAIR** I., 2012, *op. cit.*
[58] **BEAUBATIE** E., 2021b, « Aux frontières du genre. Non-binarité et transformations de l'ordre sexué », *Monde commun*, 7(2), p. 32-47.
[59] **BEAUBATIE** E., 2021a, *op. cit.*, p. 164.

Ces attitudes et questionnements aboutissent parfois à une remise en question plus radicale du genre par un questionnement de sa catégorisation binaire même. Ceux-ci concernent ou ont concerné cinq des douze bi rencontré·es. Certains questionnements ont pu être temporaires comme celui de Méloé : « *Mes amis, c'est presque que des mecs pédés et du coup j'ai beaucoup, beaucoup de codes de culture pédé. Et parfois ça m'a même mené à me poser des questions sur mon genre parce qu'en fait je me sens tellement bien dans des espaces pédés que je me suis dit…* ». Au moment des entretiens, quatre ne se reconnaissent pas dans un genre binaire. Les termes utilisés varient cependant entre le mot non-binaire (Eva et Chloé[60]), fluide (Kylian) ou l'absence de mots, comme Tristan : « *En fait, y a des moments où je me dis (hésite)… y a des moments où y a une espèce d'exaltation où je me dis 'ah ouais mais imagine juste là maintenant je change rien, juste là je dis que je suis une meuf' ben ce serait trop bien et tout tu vois. Mais… sans…* ». Je parlerai de personnes non-binaires au sens large pour désigner les bi qui « s'identifient autrement que comme des hommes ou des femmes[61] ». Ces dernier·es sont particulièrement présent·es dans les mouvements militants féministes, trans'* et LGBT[62], même si leur rapport au militantisme varie. Comme le rappelle Emmanuel Beaubatie, « la non-conformité de genre apparaît parfois comme une distinction de classe[63] ».

Pour Eva, cette identification est intrinsèquement liée à sa pansexualité et à une remise en question des « *normes de genre* ». Iel exprime ainsi une évolution dans ses identifications : « *Depuis que je suis à la fac, j'ai commencé à vraiment m'affirmer et du coup je pense que c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à m'affirmer en tant que pansexuel·le et c'est grâce à ça je pense que j'ai pris conscience que j'étais une personne non-binaire par la suite* ». Il s'agit aussi pour iel d'un rapport politique au monde : « *Moi je trouve que c'est hyper relié dans le sens où moi je suis pas juste un·e non-binaire de manière individuelle tu vois. Je suis non-binaire aussi… bon je suis non-binaire, j'ai pas choisi mais disons que c'est aussi des valeurs que je porte contre les normes de genre, contre tout ça et du coup moi je dissocie pas les deux clairement. […] Du coup ça je trouve que c'est une manière de lutter aussi* ». Pour Eva, être pansexuel·le et non-binaire forment un continuum logique et participent en soi de son militantisme. Cette position peut être rapprochée des résultats de Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz qui, à partir des critiques émises envers le volet LGBT de l'enquête VIRAGE, montrent que les répondant·es critiques du genre sont nombreux·ses à

[60] A noter que sa posture est difficile à saisir puisqu'elle me parle longuement de son « coming-out » non-binaire, notamment à sa famille et de son rapport à cette identité de genre, mais ne semble plus se reconnaître dans cette identité au moment de l'entretien.
[61] **BEAUBATIE** E., 2021a, *op. cit.*, p. 16.
[62] *Ibid.*
[63] **BEAUBATIE** E., 2021b, *op. cit.*

se dire bi[64]. En ce sens, les postures des bi vis-à-vis du genre sont donc diverses et aboutissent à des présentations de soi particulières sur les applications de rencontres. Le cas des personnes non-binaires éclaire en particulier la manière dont les applications de rencontres participent à produire le genre et dont les utilisateur·ices mettent en place des stratégies de contournement.

4.2. Les applications contraignent à la binarité

Les rapports pluriels au genre sont difficilement traduisibles sur les applications de rencontres. En effet, il importe de montrer que les applications tendent à *renforcer* la binarité, en rendant complexe l'expression de codes hors de la binarité de genre, mais aussi hors de l'hétérosexualité. Cependant, les bi mettent en place un certain nombre de stratégies et d'évitements. Ce sont ces contraintes et stratégies qu'il s'agit d'aborder ici à partir de trois dimensions : les paramètres et catégories des applications, la construction des profils et les comportements envisagés des autres utilisateur·ices.

Au sujet des paramètres et catégories de genre possibles sur les applications de rencontres, ces dernières tendent à exclure largement les personnes non-binaires. Sur la majorité des applications de rencontres, il est bien possible de se dire non-binaire à l'inscription [Annexe 4]. Depuis 2017 en France, *Tinder* a par exemple ajouté une liste de 52 identités de genre. Cependant, ces catégories se retrouvent rarement dans les choix des autres utilisateur·ices qui doivent bien choisir de voir « des hommes », « des femmes » ou « tout le monde ». En ce sens, les applications participent à rendre invisibles les personnes non-binaires pour les autres utilisateur·ices, ou à les contraindre à la binarité (en les rendant visibles comme homme ou femme[65]) ou bien à ne les rendre visibles que par celles et ceux ayant souhaité voir « tout le monde ». Pour Eva, la difficulté de *Fruitz* à prendre en compte son identité non-binaire et à la considérer autrement que comme une femme l'a conduit à quitter l'application.

> En fait *Fruitz* je sais pas, ça a arrêté de me plaire, ça m'a fait chier. Du coup tu peux mettre que t'es non-binaire, fin tu peux mettre « autre », mais par contre on te demande si tu veux être vu comme un homme ou comme une femme par les autres personnes, ce qui est complètement débile en fait. Parce que du coup ça baise tout le truc. Du coup ça m'a saoulé et j'ai arrêté *Fruitz*. Je suis resté sur *Tinder* mais c'est pareil *Tinder*, c'est pas terrible. Alors j'ai mis non-binaire dans mon truc [sur *Tinder*] mais je suis considéré·e comme une femme parce que je peux swipe à l'infini, des trucs comme ça. Donc voilà ça c'est un truc qui me saoule avec les applications

[64] **TRACHMAN** M., **LEJBOWICZ** T., 2018, *op. cit.*

[65] Sur *Tinder* par exemple est précisé « Les réglages du mode découverte offrent désormais aux utilisateur·trices plus de choix pour indiquer leur genre. Lorsque les utilisateur-trices *[sic]* entrent ces informations, ils/elles/iels peuvent choisir d'apparaître dans les recherches avec le genre qui reflète le mieux leur identité ».

> de rencontres pour le coup, parce que c'est vraiment pas adapté pour les personnes qui sont autres que homme et femme et ça c'est trop chiant.

Eva en vient ainsi à considérer certaines applications comme plus ou moins adaptées aux personnes non-binaires. En ce sens, les applications LGBT sont souvent envisagées comme plus ouvertes. Eva explique qu'iel conserve ainsi *Tinder* et *OkCupid,* même si iel critique vivement *Tinder*. Certaines applications se fient donc au sexe attribué à la naissance pour faire accéder les utilisateur·ices non-binaires à certaines fonctionnalités genrées de leurs applications. Ainsi, sur *Fruitz* les femmes ont un nombre de match illimité et peuvent voir le « fruit » des autres utilisateur·ices quand l'option est payante pour les hommes ; sur *Bumble,* seules les femmes peuvent envoyer le premier message.

Face à ces contraintes des applications, il est possible ou bien de les quitter, ou bien de s'y mettre en scène de manière spécifique. Ainsi, Eva construit son profil en fonction des applications et de leurs publics, afin de faire entendre sa non-binarité. Socialisé·e au féminin, iel sait avoir l'air d'une femme au premier abord et tente de briser cette image sur ses photos et dans sa bio.

> Mais j'essaie de faire en sorte quand même… fin j'ai pas un passing masculin, je le sais. Je me maquille, ça c'est des choses qui sont vues, par les personnes cis' het', qui ont été socialisées voilà dans des trucs normés et tout, le maquillage c'est pour les filles. Donc voilà c'est vrai que j'ai des traits assez féminins mais je me maquille la moustache quand même. […] (Elle me montre ses photos) Alors toutes mes photos j'ai les cheveux courts, j'ai enlevé toutes les photos où j'avais les cheveux longs. Parce qu'avant j'avais des photos avec les cheveux longs machin. Ça, c'est une photo que j'aime bien parce que je trouve que je fais… fin je fais féminine mais un peu moins quand même. Fin j'essaie de mettre des habits où par exemple on voit pas trop ma poitrine, des trucs comme ça. Et là on voit mes poils du coup j'aime bien cette photo.

Masquer sa poitrine, montrer ses cheveux courts, maquiller sa moustache pour la rendre plus visible ou maquiller ses yeux sont autant de comportements que met en scène Eva pour brouiller le genre qu'iel renvoie aux autres utilisateur·ices. Les personnes non-binaires que j'ai rencontré·es se montrent sur leurs photos avec des attributs à la fois associés au féminin et au masculin. Cela permet de ne pas être vu·e comme un homme ou une femme dès le premier regard. Ces stratégies peuvent aussi être renforcées par la manière de rédiger son profil. Ainsi, Tristan, qui a une apparence plutôt masculine, précise dans sa bio « *she/her* » afin d'indiquer les pronoms qu'elle souhaite que les autres utilisent avec elle. Elle explique ainsi que la plupart du temps, tout le monde utilise directement le féminin dans les messages écrits. Il s'agit de « brouiller » le genre : « *Par exemple, j'ai pas particulièrement envie de changer mon prénom, j'ai pas envie de plus… je porte déjà un peu, au niveau de mes vêtements ou de mon allure, des*

choses qui sont un peu plus appliquées entre guillemets à des comportements considérées comme féminins, mais j'ai pas envie de faire plus et d'estomper encore plus cette frontière etc. J'ai envie de rester un peu comme je suis ».

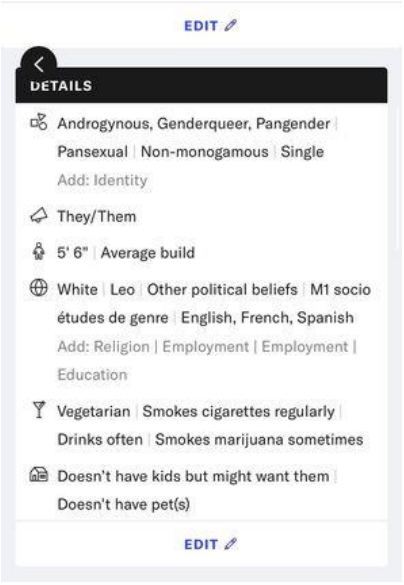


Illustration 8 : Capture d'écran profil d'Eva sur *OkCupid*

Ces comportements dépendent cependant encore une fois de la manière dont le public des applications est envisagé. Une distinction est ainsi faite entre les applications *généralistes* et celles *LGBT*. Les autres utilisateur·ices sont souvent pensé·es comme plus ouverts à la non-binarité sur les applications LGBT que généralistes. Les designs des applications eux-mêmes permettent plus ou moins de le préciser. En ce sens, Eva utilise le design d'*OkCupid* pour préciser ce qui compte pour iel, et ne le rappelle pas dans sa bio. En revanche, sur *Tinder*, iel explique qu'il est nécessaire de « *rajouter une couche* » afin que les autres utilisateur·ices utilisent le bon pronom. Ainsi, iel a la même bio sur les deux applications mais débute celle sur *Tinder* par des rappels sur son identité de genre et ses identifications sexuelles : « *queer non-binaire, iel + neutre (du coup me considère pas comme une meuf mdrr) ; polyA[moureux·se]* ». Ces précisions peuvent témoigner d'expériences vécues ou bien simplement d'effets d'anticipation en envisageant des publics différents sur chaque application. Tous·tes les non-binaires sont ainsi confronté·es à une difficulté à sortir d'un modèle binaire sur les applications de rencontres. Ces difficultés dépendent cependant des publics des applications, mais aussi de la manière dont iels[66] se présentent en ligne.

4.3. Se dire non-binaire en ligne

Se dire non-binaire sur les applications de rencontres expose aussi à des attitudes de rejet transphobes. L'ensemble des choix et implications sur le fait de se dire bi ou non en ligne sont décuplés au sujet du genre. Pour nombre d'entre iels, parler de sa bisexualité à ses proches ou sur les applications devient alors accessoire par rapport au fait de parler de sa non-binarité. Pour Kylian, en parler auprès de ses ami·es fut assez facile : « *En fait, mes potes je leur ai pas fait un coming-out, juste un jour j'ai dit 'voilà je suis comme ça' et ils ont dit 'ok' et voilà, ça s'est vraiment passé très rapidement, y a même pas eu de gros changements. C'était 'je suis*

[66] J'utiliserai iels comme pluriel de « elles et ils » afin de ne pas les réduire à un modèle binaire du genre auquel iels ne s'identifient pas.

fluide, j'espère que vous l'acceptez', ok ». Cependant, son appréhension est plus grande lorsqu'il s'agit de sa famille et il choisit ainsi de ne pas leur dire.

> *Apolline : Qu'est-ce qui te fait peur ?*
> Leur réaction. Parce qu'en soi je m'en fous d'être… je m'en fous si jamais ils le prennent mal et qu'ils me coupent de la famille. Enfin, ça me blessera évidemment mais je suis indépendant maintenant mais y a quand même cette peur de « si ils le prennent mal et que je suis dans le mal à cause de ça, c'est relou », fin logique mais…. Faut bien en parler quoi. Mais j'ai beaucoup de mal mais à chaque fois je me dis « faut que je le fasse, faut que je le fasse, faut que je le fasse » […] Surtout avec les parents en fait, j'ai un gros, gros blocage ouais. Parce que je crains de perdre la relation qu'on a maintenant et je sais qu'elle changera et je suis pas encore à l'aise pour que ce soit le cas.

Si être pan est plutôt bien accepté et n'est même pas un sujet, une identité trans'* peut, elle, entraîner une rupture des liens familiaux. Ainsi, le *coming out*, s'il ne concerne pas forcément la bisexualité, concerne en revanche bien la transidentité : « *Mais la première personne à qui j'ai fait mon coming-out du coup c'était mon cousin. Pas mon coming-out sexuel parce que ça me cassait les couilles mais mon coming-out non-binaire* ». Les attitudes *gayfriendly* sont donc légion, mais n'impliquent pas nécessairement d'attitudes *transfriendly*. Certain·es n'envisagent donc pas d'en parler à leur famille et ce, d'autant plus qu'iels ne sont pas indépendant·es financièrement.

En ligne aussi, les bi non-binaires anticipent bien plus souvent des comportements transphobes que biphobes et ajustent ainsi leurs comportements afin de se protéger. Le cadre des applications de rencontres protège difficilement des agressions psychologiques – et parfois physiques lors de rencards[67]. En ce sens, plusieurs stratégies sont alors possibles. Elles dépendent en partie du rapport au militantisme que les jeunes non-binaires entretiennent et des expériences qu'iels ont pu subir. Emmanuel Beaubatie montre ainsi que ce sont les non-binaires et les plus militant·es qui déclarent le plus de discriminations parmi les trans'*, mais aussi que l'indétermination de genre est le propre de la jeunesse, avant la confrontation à des catégories administratives binaires[68]. Vraies dans l'espace public, ces analyses semblent aussi vraies en ligne. Chloé me demande au début de l'entretien de la genrer* au féminin et explique avoir fait un *coming out* non-binaire à sa famille. Tout au long de l'entretien, son rapport à la non-binarité reste flou. Elle a utilisé *Fruitz* et *Tinder* et ne formule pas à leur égard les mêmes critiques qu'Eva. Sur les applications, elle se présente comme femme et est perçue comme telle par les autres.

---

[67] J'envisage la transphobie comme un continuum depuis les questions intrusives jusqu'aux violences physiques et verbales.

[68] **BEAUBATIE** E., 2021b, *op. cit.*

> Après pour ce qui est de il et elle ou iel, j'en parle jamais. Mais ça m'est arrivé plusieurs fois qu'en début de conversation y ait des mecs qui me demandent eux-mêmes « comment tu veux que je te genre ». C'est genre ils disent « bonjour, ça va », « ça va et toi/ c'est quoi tes pronoms ? ». Quand ils vont demander, je vais leur dire sur le moment qui je suis, mais je vais quand même leur parler de comment je me sens. De voilà c'est pas elle en mode je suis cis ou quoi, c'est que je suis quand même genderfluid donc un jour je pourrais te dire « bonjour c'est il » quoi. Si la personne me demande ça veut dire qu'elle est suffisamment ouverte et elle se sent suffisamment concernée pour comprendre ce que je peux lui dire derrière donc là j'aurai beaucoup plus de facilité à en parler.

En ce sens, Chloé jauge d'abord « *à qui elle a affaire* » avant d'en parler. L'anticipation d'expériences de rejet peut conduire à apprendre à « faire genre » en se présentant comme femme. Les applications de rencontres sont envisagées comme un espace peu protecteur. En particulier, il est courant que lors des discussions, les mauvais pronoms soient utilisés. Les stratégies à adopter peuvent alors être multiples. Évoquer ou non sa non-binarité, expliquer ce que cela signifie ou non, choisir certaines applications plutôt que d'autres, choisir de le dire à des personnes en particulier. La bisexualité apparaît comme secondaire dans ce contexte. Le cas de la non-binarité met ainsi en exergue la manière dont les applications contribuent à renforcer la binarité de genre. En effet, elles ne permettent pas toujours de mettre en scène ces identités mais n'offrent pas non plus un cadre protecteur à leur expression. Les bi non-binaires n'apparaissent pas pour autant démunis et mettent en place un certain nombre de stratégies pour que leur identité soit prise en compte et que leur expérience ne soit pas source de violences.

***

Ce chapitre interrogeait la manière dont les applications peuvent faire l'objet d'un usage féministe par les jeunes. En particulier, ce chapitre a cherché à démontrer que par usage féministe, les jeunes entendent un usage qui remette en cause l'ordre binaire de la sexualité et du genre. elles et ils se font le relais d'une critique de la binarité portée par de récents mouvements militants féministes et LGBT. Ce chapitre a ainsi voulu souligner d'une part la manière dont les applications de rencontres contraignent à la binarité et d'autre part, comment réagissent les bi.

Affirmer que les applications de rencontres contraignent à la binarité est un résultat fort. Il témoigne de plusieurs logiques, à la fois liées aux idéologies à l'œuvre dans la conception de ces applications et à la fois en lien avec leurs utilisateur·ices. Cette contrainte est par exemple visible dans les genres disponibles pour trier les autres utilisateur·ices ou s'identifier. La mise en exergue de photos avant les autres caractéristiques des utilisateur·ices conduit aussi à présupposer du genre et de l'identification sexuelle binaire des tous·tes au premier regard. Les

normes de genre, comme celles de la retenue et de l'initiative, sont ainsi particulièrement actives sur les applications. Le cas des jeunes non-binaires est particulièrement éclairant en ce qu'il souligne la crainte de violences et exacerbe l'inadéquation entre une pensée au-delà du genre et un usage des applications de rencontres. Les applications promeuvent en ce sens des normes contradictoires. Elles revendiquent leur inclusivité et leur accompagnement dans cette remise en question de la différence des sexes, en même temps qu'elles poussent plus ou moins discrètement à la reproduction de l'ordre traditionnel du genre. Cette binarité dépend cependant fortement des applications : celles catégorisées comme LGBT le sont justement parce qu'elles permettent en partie d'en sortir, mais appartiennent malgré tout aux mêmes grands groupes commerciaux que les applications généralistes.

Les bi rencontré·es sont loin d'être passif·ve.s face à ces contraintes. Ils préfigurent indéniablement une remise en question de l'ordre du genre et de la sexualité binaire et en ce sens un nouvel ordre du genre. Les applications sont alors un support de cette remise en question, à la fois dans les attirances déclarées, dans les modes de présentation de soi en ligne ou encore dans les formes d'interactions et de relations recherchées. Par des pratiques plus ou moins conscientisées, elles et ils entendent remettre en question la différence des sexes et contourner les contraintes des applications. Pour autant, ce chapitre rappelle à quel point ces comportements sont situés socialement et loins d'être homogènes, en particulier en fonction de l'engagement plus ou moins fort dans un militantisme féministe et LGBT. En ce sens, certain·es bi expriment sur les applications de rencontres une adhésion à un modèle de genre plutôt conventionnel et marqué par une remise en question de l'hyper virilité.

Conclusion

En partant des clichés associés à la bisexualité et aux applications de rencontres, suggérant des rencontres tournées exclusivement vers une sexualité multiple, j'ai voulu montrer la manière dont les jeunes bi utilisent réellement les applications. Plus particulièrement, les applications occupant une place importante dans les lieux de rencontres des jeunes bi, il s'agissait de s'interroger sur la manière dont elles prennent place dans leurs recherches intimes. L'attention a été portée au dialogue entre les usages des applications de rencontres et les trajectoires relationnelles à travers le concept de dispositif.

Un premier résultat de cette recherche est de suggérer que les applications de rencontres participent d'une socialisation à la bisexualité, malgré l'hétéronormativité qui y prévaut. Cette hypothèse peut paraître simple puisque la sociologue Marie Bergström avait déjà montré de quelle manière les applications de rencontres participent à la socialisation affective et sexuelle des jeunes[1]. L'utilisation des applications des jeunes bi ne peut être dissociée de leurs caractéristiques socio-démographiques, en particulier leur âge, comme des changements structurels qui entourent les rencontres intimes. Cependant, la socialisation à la bisexualité apparaît plus large. Il s'agit non seulement d'apprendre à draguer et se faire draguer, mais surtout à draguer les personnes de même sexe. Les jeunes femmes bi ont par exemple suggéré la difficulté à engager la conversation avec d'autres femmes lorsque la norme de la réserve féminine demeure. Plus encore, il s'agit aussi de découvrir et de mettre en œuvre des attirances pour plus d'un genre grâce aux applications. Finalement, les applications de rencontres peuvent créer un fort sentiment d'appartenance à une « communauté » LGBT.

Dans ce travail de recherche, j'ai aussi cherché à interroger la manière dont les applications s'adaptent plus ou moins aux minorités de genre et de sexualités. Ce mémoire suggère que la bisexualité est relativement invisible sur les applications. Le design des applications de rencontres, s'il permet le plus souvent de se déclarer bisexuel·le, n'est pas suffisant. D'une part, des différences de visibilité des autres utilisateur·ices orientent les rencontres des bi qui souhaitent voir « tout le monde » vers des rencontres hétérocentrées et androcentrées. Par ailleurs, les applications ne sont pas nécessairement envisagées comme un lieu tolérant dans la confrontation avec les autres utilisateur·ices. En particulier, l'expérience des femmes bisexuelles témoigne ici d'une appropriation de la sexualité entre femmes dans les fantasmes

[1] **BERGSTRÖM** M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.

masculins. En ce sens, ces caractéristiques conduisent un certain nombre de bi à ne pas révéler frontalement leur identification sur leur profil. La bisexualité apparaît alors d'autant plus invisible. Les applications de rencontres ont aussi des difficultés à penser et proposer un design hors de la binarité de sexualité et de genre. Le cas des utilisateur·ices non-binaires révèle particulièrement cette difficulté à envisager des modèles différents en termes de normes de genre et de sexualité.

De ce terrain de mémoire, j'ai aussi pu tirer des enseignements sur la manière d'envisager la bisexualité. Ce terme a le plus souvent masqué l'ensemble des identifications que recouvre le « parapluie bisexuel ». En effet, nombreux·ses sont celles et ceux qui ne se reconnaissent pas dans le terme de bisexualité, conduisant à la diffusion d'autres termes en particulier celui de pansexualité et de queer*. La multiplication des étiquettes employées, parfois de manière simultanée, tout comme leur rejet, témoigne d'une mise en avant de la *fluidité* de l'identification chez les jeunes bi. Loin de pousser à envisager la bisexualité comme une sexualité transitoire, ces témoignages invitent à prendre la mesure du poids de la critique des bicatégorisations par les jeunes. Ces critiques sont aussi le reflet de leur jeunesse et de leur plus ou moins grand engagement militant. Si pour certain·es, ces critiques font de la bisexualité une identification révolutionnaire cherchant à réinventer les modes relationnels existants, ces comportements se traduisent surtout par un refus à dire son identification en ligne. L'analyse de la bisexualité au prisme des applications de rencontres souligne aussi l'importance de l'attirance pour plus d'un genre au cœur de la définition de la bisexualité, mais qu'il n'est pas aisé de mettre en œuvre dans les rencontres effectives. En ce sens, loin de mettre « tout le monde », nombreux·ses sont celles et ceux à chercher à ne pas voir certain·es utilisateur·ices en fonction de leur sexe.

L'ensemble de ces considérations interroge alors et pose un constat plutôt négatif sur les applications de rencontres : si ces dernières ne semblent pas adaptées, comment justifier leur usage important par les jeunes bi ? Si les applications restent envisagées négativement à travers une critique du consumérisme qu'elles induisent, ce résultat ne doit pas faire oublier les opportunités de rencontres qu'elles offrent. Pour ces jeunes bi, elles sont le moyen de rencontrer de nouveaux·elles partenaires après leurs premières relations et d'expérimenter des formes moins strictes de modèles relationnels. Pour les bi en particulier, elles sont aussi un lieu de rencontres importants de personnes de même sexe. Si les applications de rencontres ne sont pas le lieu des premières relations, elles sont ou seront probablement le lieu de celles de même sexe. Par ailleurs, les critiques des applications de rencontres ne doivent pas effacer les appropriations que les bi en font. J'ai ainsi mis au jour une typologie des applications de rencontres qui

opposent des applications généralistes à des applications LGBT – moins hétéro- et androcentrées – et enfin des applications spécifiquement gaies et lesbiennes. Cette typologie permet déjà de saisir des modes de présentation de soi et d'interaction différents selon les publics et le design des applications. A ces typologies s'ajoutent un grand nombre de stratégies pensées comme allant *contre* les usages prescrits par les applications, tel que le cumul de plusieurs applications ou l'attention à la bio plutôt qu'aux photos. Ces stratégies témoignent de la marge de manœuvre et du travail réflexif qu'entretiennent les bi rencontré·es à propos des applications de rencontres.

Cette recherche doit se garder de toute vision enchantée de la bisexualité ou des applications de rencontres. Si les capacités d'action sont grandes, elles interrogent sur le design des applications. Applications généralistes et LGBT appartenant aux mêmes groupes, qu'est-ce qui justifie ces algorithmes et design différenciés ? Par ailleurs, si la remise en question des bicatégorisations est forte et peut préfigurer une forme de renouveau dans les modèles relationnels, celle-ci témoigne surtout de changements structurels. En particulier, la jeunesse a été construite historiquement comme un moment à part permettant l'expérimentation. Par ailleurs, les bi rencontré·es sont tous et toutes diplômé·es du supérieur, issu·es des classes moyennes et supérieures à capital culturel, urbain·es et blanc·hes. Ces caractéristiques me semblent permettre l'expression d'une forme de distance des normes binaires de genre et de sexualité qui n'est pas permise à tous·tes. Cette homogénéité des profils rencontrés ne doit pas non plus oublier la diversité des parcours relationnels, notamment en termes d'âge et de statut professionnel. Les expériences sont aussi marquées par le genre, en dépit d'une remise en question des rapports de domination produit par ce dernier. Être perçu comme homme ou femme, c'est encore vivre des expériences très différentes. La bisexualité masculine semble moins acceptée, quand celle féminine est renvoyée à un désir masculin. Enfin, les expériences militantes modulent fortement l'expérience de la bisexualité et des applications de rencontres.

Il me semble que ce mémoire produit un apport majeur en montrant les expériences diverses de la bisexualité. Peu pensée, elle a aussi souvent été envisagée comme homogène puisque le plus souvent appréhendée à partir d'enquêtes statistiques. Cette recherche a surtout voulu s'éloigner d'emblée des critiques formulées à l'égard de la bisexualité – sexualité illimitée, infidèle et traître aux causes féministes et LGBT – et montrer la manière dont les jeunes s'approprient effectivement les applications. En ce sens, la bisexualité est chez elles et eux régulièrement déconnectée de la pratique, notamment en raison de leur âge et ne remet pas pour autant en question leurs expériences bien réelles. Sur les applications, ces expériences sont

d'autant plus importantes qu'elles invitent à choisir en permanence de se *révéler* ou non par la confrontation à un public. Ce mémoire n'a pas pour autant souhaité proposer de définition stable de la bisexualité, il me semble plus pertinent d'insister sur la fluidité d'une telle identification.

Par ailleurs, ce travail permet d'envisager les applications comme un lieu de rencontres à part entière, au-delà des critiques qui sont formulées à son égard. Ce mémoire rappelle les enjeux qu'il y a à considérer les applications comme lieu de rencontres sans entrave – ce qui est loin d'être le cas. La description précise qui est faite des usages permet aussi d'enrichir la sociologie des usages sociaux du numérique. Ce mémoire pourrait également servir de support à la diffusion de ces enjeux de visibilisation des personnes bisexuelles au sein d'associations concernées. Cette recherche interroge plus largement sur les lieux de rencontres des bi, en particulier dans la dimension genrée de l'expérience, car être un homme ou une femme bi ne donne pas lieu aux mêmes expériences.

Sur la méthodologie enfin, ce mémoire propose une manière supplémentaire d'observer en ligne. La pratique et les manuels se répandent depuis une vingtaine d'années mais les terrains numériques sont divers et n'offrent pas tous les mêmes portes d'entrées. Si aujourd'hui le nombre de recherches sur les réseaux sociaux numériques se multiplient et si les applications de rencontres sont parfois perçues comme des réseaux sociaux, leur intégration de ces dernières en sociologue est fortement différente. Sur les sites et applications de rencontres, il est impossible d'accéder aux liens des autres utilisateur·ices et aucune discussion n'est publique. De plus, les profils sont modifiés régulièrement, sans qu'il soit possible de réellement les suivre. Mêler entretiens, captures d'écran des profils d'utilisateur·ices et observation d'autres profils en ligne était donc nécessaire. D'autres choix auraient pu être fait comme matcher avec des profils afin de pouvoir en observer les évolutions. Ce choix pose néanmoins des questions d'ordre moral sur le consentement à la recherche, l'engagement de la chercheuse et les « faux espoirs » qu'une telle démarche peut susciter. Il me semble que la meilleure position d'enquête aurait été l'accès aux bases de données dont disposent les entreprises elles-mêmes. Finalement, ce type de recherche m'engage moi-même puisqu'il me fait apparaître comme potentiellement disponible sexuellement et romantiquement en même temps que je mène mon enquête. Il suppose de s'inscrire sur de nombreuses applications avec un profil suffisamment crédible pour ne pas être supprimé.

Cette conclusion est aussi l'occasion de faire un retour réflexif sur cette enquête. Une première limite porte, comme dans la plupart des terrains de mémoire, sur la durée et l'ampleur de cette enquête. Bornée à dix mois, cette recherche a dû être circonscrite à un terrain et un

nombre d'entretiens très réduits. Ainsi, comme je l'ai déjà montré, les caractéristiques socio-démographiques des personnes rencontrées sont particulièrement homogènes. Une étude de plus grande ampleur permettrait de saisir le lien entre bisexualité et applications de rencontres à travers les âges et les milieux sociaux. Ce terrain de recherche offre cependant un premier aperçu du lien entre non-binarité, bisexualité et applications de rencontres, terrain encore trop peu étudié. Je plaide en ce sens pour un développement des travaux sur la non-binarité dans les études francophones. Une seconde limite, liée en partie à la circonscription du terrain, peut porter sur l'absence de définition claire de la bisexualité à l'issue de cette recherche. Il me semble cependant que j'ai cherché à mettre au jour l'impossibilité et la non-pertinence à figer une telle définition, tant elle est rejouée en permanence par les personnes qui s'en déclarent. Les critères d'attirance pour plus d'un genre – qui peut être liée à une attirance indépendamment du genre – et de fluidité semblent suffisants pour former les contours d'une catégorie.

On pourrait enfin reprocher à ma recherche son terrain. En particulier d'avoir conduit une étude pouvant s'appliquer à n'importe quelle minorité sexuelle, ou bien aux bi de n'importe quel âge. En somme, de n'avoir pas assez justifié le lien entre bisexualité, jeunesse et applications. Pour ma part, il me semble d'abord que répondre à la seconde objection est assez aisé, tant la jeunesse est un espace spécifique de liberté. La bisexualité des jeunes est alors un moment spécifique d'interrogation de soi et de premières expériences. Il est ainsi aisé de revenir sur les premiers questionnements, premiers usages et premières relations et sur la manière dont les définitions de soi ont évolué et évoluent encore. En ce qui concerne une possible accusation de manque de singularité des bi par rapport aux LGBT, il me semble que c'est justement l'enjeu de cette recherche. En effet, j'ai ici évoqué des pratiques communes à l'ensemble des jeunes LGBT pour qui les applications acquièrent probablement ce rôle d'instance socialisatrice à l'homo-bisexualité. Elles représentent également une expérience commune d'anticipation de formes de rejet et ne sont pas le public type prévu par les applications, bien qu'elles et ils s'en servent massivement. Pour autant, la bisexualité fait l'objet de discrimination et d'une invisibilisation particulière. La bisexualité manque de représentant·es, d'histoire et de codes communs. La considérer à part, c'est s'interroger sur les mécanismes qui conduisent à son invisibilisation spécifique sur les applications de rencontres, même si certains sont communs avec ceux vécus par les autres minorités sexuelles.

Je souhaite finalement ouvrir cette recherche en évoquant la question de la minorisation sur les applications de rencontres. Par minorisation, j'entends cette expérience de

l'invisibilisation et de la mise à l'écart que j'ai mise en avant à propos de la bisexualité. Le terme de « marge » pourrait aussi être employé. Bien qu'elle s'exprime selon des modalités différentes, celle-ci n'est pas propre aux personnes bisexuelles et c'est notamment pour cette raison que j'ai régulièrement fait le lien avec une « communauté » LGBT plus large. Comme l'a montré Marie Bergström, les concepteurs des applications sont en grande majorité des hommes blancs, cisgenres* et hétérosexuels, qui calquent leur conception des applications sur ces dernières. En ce sens, l'usager-type est un homme qui leur ressemble. Quelles sont alors les expériences des personnes pour qui ne sont pas pensées ces applications et qui ne rentrent pas nécessairement dans les catégorisations prévues sur ces dernières ? Un premier aperçu a pu être donné à propos des personnes bisexuelles et LGBT dont la sexualité peine à être envisagée ou est caricaturée – la sexualité entre femmes est souvent inexistantes, les rencontres entre hommes sont tournées vers la « sexualité rapide, impersonnelle[2] ». Le cas des personnes non-binaires révèle aussi la difficulté à prendre en compte les personnes ne se reconnaissant pas dans la binarité de genre. Une recherche de grande ampleur permettrait de s'intéresser à des publics très divers, dont la caractéristique commune est cette expérience de la minorisation : les personnes LGBT, racisées, grosses, invalides… Cette expérience de la minorisation en ligne rejoint les nombreuses discriminations qui sont vécues ou anticipées hors ligne. Une telle recherche permettrait finalement de se pencher plus précisément sur les applications spécialisées, qui émanent des mêmes concepteurs bien qu'elles s'adressent à des populations particulières. De quelle manière la conception de ces applications témoigne des stéréotypes sur ces publics cibles. En somme, je souhaite souligner l'intérêt d'un travail qui s'intéresserait aux marges, aux usager·es non envisagé·es par les concepteurs des applications mais qui s'en saisissent malgré tout.

[2] **FOUET** A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris*, Thèse en sociologie sous la direction de Combessie P., Paris, Université de Nanterre., p. 389.

Lexique

Cis(genre)/trans(genre) : « Cis' est l'antonyme de trans'. Les personnes cis' se reconnaissent dans la catégorie de sexe qui leur a été assignée à la naissance et ne souhaitent pas en changer[1] ». A l'inverse, les personnes trans' ne se reconnaissent pas dans ces catégories, elles peuvent se reconnaître dans une autre catégorie binaire (homme ou femme) ou ne pas se reconnaître dans ces catégories binaires.

Non-binaire : Les personnes non-binaires ne se reconnaissent pas dans les catégories binaires du genre (homme et femme). Leur position peut varier d'une reconnaissance par intermittence à ces catégories, un strict entre-deux, un mélange des deux ou un rejet des deux. Le terme non-binaire est générique, il englobe un ensemble d'identification de genre hors de la binarité comme *genderqueer*, *genderfluid*, fluide ou agenre. Ne s'identifiant pas au sexe qui leur a été attribué à la naissance, les personnes non-binaires sont transgenres.

Queer : Initialement une insulte, le terme est depuis revendiqué par les personnes concernées. Il désigne de manière large les personnes aux marges des normes sexuelles et de genre, qui ne sont pas cisgenres et/ou hétérosexuelles. De manière plus restrictive, le « milieu » est souvent radical politiquement et tente de fonctionner de manière autonome. Depuis les années 1990, il a également été formulé en champ d'étude académique.

Genrer/mégenrer : « 'Genrer' est un verbe utilisé par les trans' pour désigner le fait de s'adresser à une personne (généralement trans') au masculin ou au féminin. À l'inverse, si l'interlocuteur s'est trompé ou a délibérément choisi de ne pas respecter l'identification de la personne trans', on dit qu'il l'a 'mégenrée'[2] ». Le fait de genrer correctement quelqu'un passe généralement par l'utilisation du pronom personnel et des accords en genre adéquat. Le plus souvent – mais pas systématiquement – *il* pour les hommes, *elle* pour les femmes et *iel* pour les personnes non-binaires.

Polyamour : Le polyamour est à la fois une identification sexuelle et une manière d'envisager les relations qui place au centre la possibilité de nouer des relations intimes avec plusieurs partenaires de manière simultanée.

[1] Définition issue du glossaire d'Emmanuel Beaubatie **(**2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte).
[2] *Ibid.*

Drag show : Les drag shows sont des spectacles mettant le plus souvent en scène des talents artistiques (chant, danse, humour…). Ils sont joués par des artistes appelés drag king ou drag queen, qui jouent le plus souvent sur les codes de genre opposés au leur à l'aide de maquillage, costumes…

Crush : Crush est un terme utilisé par les adolescents et les jeunes afin de désigner une attirance intime ou un engouement pour une personne. Le terme désigne aussi bien une attirance temporaire qu'une de plus long terme. Le crush désigne l'état sentimental en même temps que la personne vers qui se tourne l'attirance.

Bibliographie

ADAM P., 1999, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), p. 56-67.

AKRICH M., 1990, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages : l'impossible intégration du magnétoscope dans les réseaux câblés de première génération », *Techniques & Culture*, 16, p. 83-110.

AMARI S., 2013, « Sujets tacites. Le cas de lesbiennes d'origine maghrébine », *Tumultes*, 41(2), p. 205-221.

AMSELLEM-MAINGUY Y., **VUATTOUX** A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et internet*, Paris, François Bourin.

ARONSON P., **BOISSON** H., 2015, « Féministes ou postféministes ? Les jeunes femmes, le féminisme et les rapports de genre », *Politix*, 109(1), p. 135-158.

AUBE S., 2017, *Stigmatisation envers les femmes bisexuelles : la biphobie*, Mémoire en études de genre sous la direction de Trachman M., Paris, EHESS.

BAJOS N., **BELTZER** N., 2008, « Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, Hors Collection Social, p. 243-271.

BAJOS N., **FERRAND** M., **ANDRO** A., 2008, « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 545-576.

BAJOS N., **RAHIB** D., **LYDIE** N., 2018, *Genre et sexualité. D'une décennie à l'autre. Baromètre santé 2016*, Saint-Maurice, Santé publique France.

BALHAN L., 2022, « Comment légitimer les enquêtes sur les (homo)sexualités ? », Journée d'étude autour des travaux de Michel Bozon, INED, 29 novembre 2022.

BEAUBATIE E., 2022, « Qui a le droit d'étudier le genre et comment ? Réflexions sur le point de vue situé et la catégorisation du sexe à partir d'une enquête par méthodes mixtes sur les trans' », *Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 153(1), p. 106-126.

BEAUBATIE E., 2021a, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte.

BEAUBATIE E., 2021b, « Aux frontières du genre. Non-binarité et transformations de l'ordre sexué », *Monde commun*, 7(2), p. 32-47.

BEAUBATIE E., 2021c, « Le genre pluriel. Approches et perspectives pour complexifier le modèle femme/homme en sciences sociales », *Cahiers du Genre*, 70(1), p. 51-74.

BERGES K., 2017, « Remous autour des vagues féministes », *in Féminismes du XXIe siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-27.

BERGSTRÖM M., 2013, « La loi du supermarché ? Sites de rencontres et représentations de l'amour », *Ethnologie française*, 43(3), p. 433-442.

BERGSTRÖM M., 2016, « Sites de rencontres : qui les utilise en France ? Qui y trouve son conjoint ? », *Population & Sociétés*, 530(2), p. 1-4.

BERGSTRÖM M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte.

BI'CAUSE, **MAG JEUNES LGBT+**, **ACTUPIENNES**, **FIERES**, **SOSHOMOPHOBIE**, 2022, « Enquête biphobie, panphobie », V3.

BOYD D., **ELLISON** N. B., 2007, « Social network sites: Definition, history, and scholarship », *Journal of Computer-Mediated Communication*, 13(1).

BOZON M., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, p. 3-23.

BOZON M., 2008a, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », *in Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 273-295.

BOZON M., 2008b, « Premier rapport sexuel, première relation : des passages attendus », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 117-147.

BOZON M., 2018, *Sociologie de la sexualité*, 4e édition, Paris, Armand Colin.

BUTLER J., 2005, *Troubles dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte.

BUTLER J., 2017, *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, traduit par **Nordmann** Charlotte, **Vidal** Jérôme, Paris, Editions Amsterdam.

CALVEZ M., 2012, « De la santé publique aux sciences sociales. Les recherches sur le sida en France entre 1985 et 1997 », *Socio-logos . Revue de l'association française de sociologie*, 7.

CARDON D., 2008, « Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 152(6), p. 93-137.

CATTAN N., **CLERVAL** A., 2011, « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », *Justice spatiale*, 3.

CAUDRON A., 2023, « Carrière queer et (dés)engagements professionnels : à la recherche d'une radicalité soutenable », *Travail, genre et sociétés*, 49(1), p. 103-120.

CHAULET J., 2009, « Sélection, appariement et modes d'engagement dans les sites de mise en relation », *Réseaux*, 154(2), p. 131-164.

CHAUNCEY G., 2002, « Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le « soi » privé et le « soi » public », *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, 3.

CHAUVIN S., **LERCH** A., 2013, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte, Repères.

CHETCUTI N., 2010, *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot.

CHETCUTI N., 2014, « Autonomination lesbienne avec les réseaux numériques », *Hermès, La Revue*, 69(2), p. 39-41.

CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60(1), p. 67-78.

CLAIR I., 2016, « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique. », *Revue française de sociologie*, 57(1), p. 45-70.

CLAIR I., 2023, *Les choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes*, Paris, Editions du Seuil.

CONDON S., **LIEBER** M., **MAILLOCHON** F., 2005, « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », *Revue française de sociologie*, 46(2), p. 265-294.

CONNELL RAEWYN, 2022, *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.

COPEN C. E., **CHANDRA** A., **FEBO-VAZQUEZ** I., 2016, « Sexual behavior, sexual attraction, and sexual orientation among adults aged 18-44 in the United States: Data from the 2011-2013 National Survey of Family Growth », *National Health Statistics Reports*, 88, p. 1-14.

DEPOILLY S., 2020, « Filles en lycée professionnel : quand la socialisation juvénile peut bousculer les socialisations, scolaire et professionnelle », *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, 150, p. 79-96.

DESCHAMPS C., 2002, *Le miroir bisexuel. Une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland.

DESCHAMPS C., 2003, « Biphobie », *in Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

DODIER N., **BARBOT** J., 2016, « La force des dispositifs », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 71(2), p. 421-450.

DONNAT O., 2007, « Pratiques culturelles et usages d'internet », *Culture études*, 3(3), p. 1-28.

ERIBON D., 1999, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.

FLANDERS C. E., **LEBRETON** M. E., **ROBINSON** M., **BIAN** J., **CARAVACA-MORERA** J. A., 2017, « Defining Bisexuality: Young Bisexual and Pansexual People's Voice », *Journal of Bisexuality*, 17(1), p. 39-57.

FOUCAULT M., 1976, *Histoire de la sexualité 1*, Gallimard, Paris.

FOUET A., 2022, *Rapports sociaux de classe, d'âge, de race et genre au sein de l'homosexualité masculine : le cas des usages sociaux des applications de rencontres à Paris*, Thèse en sociologie sous la direction de Combessie P., Paris, Université de Nanterre.

GAGNON J. H., 1999, « L'utilisation explicite et implicite de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, p. 73-79.

GALLAND O., 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, 4, p. 529-550.

GATES G. J., 2014, « LGB/T Demographics: Comparisons among population-based surveys », *Williams Institute, UCLA School of Law*.

GIRAUD Ch., 2017, *L'amour réaliste*, Paris, Armand Colin.

GIRAUD Co., 2014, *Quartiers gays*, Paris, Presses Universitaires de France.

GIRAUD Co., 2018, « Les campagnes à l'heure des LGBT+ », 2018, p. 30.

GOFFMAN E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

GOURARIER M., 2017, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.

HERAN F., **BOZON** M., 1988, « La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population*, 43(1), p. 121-150.

HETSRONI A., **TUNCEZ** M., **ÖZDEMIR** M., 2020, « Stereotypical Gender Attributions across Sexual Orientations on Tinder: Evidence from Turkey », *Mediterranean Journal of Social Sciences*, 11(1), p. 14-23.

HUMPHREYS L., 2007, *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.

ILLOUZ E., 2006, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil.

JACQUEMART A., **ALBENGA** V., 2015, « Pour une approche microsociologique des idées politiques. Les appropriations ordinaires des idées féministes », *Politix*, 109(1), p. 7-20.

JOUËT J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 18(100), p. 487-521.

JOUËT J., **PASQUIER** D., 1999, « Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans. », *Réseaux*, 92-93.

KAUFMANN J.-C., 2010, *Sex@mour*, Paris, Armand Colin.

KESSOUS E., 2011, « L'amour en projet. Internet et les conventions de la rencontre amoureuse », *Réseaux*, 166(2), p. 191-223.

KESSOUS E., 2022, « L'appariement par l'image. Comment les applications mobiles géolocalisées déplacent le cadre des rencontres en ligne », *in Comment ça matche ? Une sociologie de l'appariement*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 139-168.

KINSEY A. C. et al., 1948, *Le comportement sexuel de l'homme*, Editions du Pavois, Paris.

KINSEY A. C. et al., 1954, *Le comportement sexuel de la femme*, Le Livre contemporain Amiot-Dumont, Paris.

KURDEK L. A., **SCHMITT** J. P., 1987, « Partner Homogamy in Married, Heterosexual Cohabiting, Gay, and Lesbian Couples », *The Journal of Sex Research*, 23(2), p. 212-232.

LAGRANGE H., 1998, « Le sexe apprivoisé ou l'invention du flirt », *Revue française de sociologie*, 39(1), p. 139-175.

LAMONT E., 2015, « The Limited Construction of an Egalitarian Masculinity: College-Educated Men's Dating and Relationship Narratives », *Men and Masculinities*, 18(3), p. 271-292.

LARDELLIER P., 2004, *Le Cœur NET. Célibats et amours sur le Web*, Paris, Belin.

LEJBOWICZ T., 2021, « Connaissance et acceptation de l'identification sexuelle par les parents : quelles incidences sur la détresse psychologique des femmes cisgenres, lesbiennes et bisexuelles ? », *Bulletin Épidémiologique Hebd.*, 6-7, p. 111-119.

LEJBOWICZ T., **TRACHMAN** M., 2020, « Lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et trans (LGBT) : une catégorie hétérogène, des violences spécifiques », *in Violences et rapports de genre. Enquête sur les violences de genre en France*, Ined éditions, Paris, p. 355-390.

LEOBON A., 2009, « Le corps à l'épreuve du risque. Les expressions minoritaires sur l'internet gay », *Esprit*, Mars/avril (3-4), p. 197-207.

LEOBON A., **FRIGAULT** L.-R., 2007, « La sexualité bareback : d'une culture de sexe à la réalité des prises de risque », *in Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins*, Editions de l'ANRS, Paris, p. 87-103.

LERCH A., 2008, « Réécrire le script ? Conjugalité et sexualité dans les couples gais non exclusifs », *in Mariages et homosexualités dans le monde : L'arrangement des normes familiales*, Paris, Autrement, p. 177-187.

LEVINSON S., 2001, *Les « histoires de référence » : cadres socio-temporels et représentations des premières relations sexuelles*, Paris, École des hautes études en sciences sociales.

LHOMOND B., 1997, « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire », *Sociologie et sociétés*, 29(1), p. 61-69.

MARQUET J., 2010, « Des.clics@moureux.com ou Les chats et les souris font-ils bon ménage ? », *in @mour virtuelles. Conjugalité et internet*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, p. 77-100.

MARTIN O., **DAGIRAL** E., 2021, *Les liens sociaux numériques*, Paris, Armand Colin.

MASCLET C., 2022, « À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970 », *Sociologie*, 13(1), p. 3-23.

MERCKLE P., **OCTOBRE** S., 2012, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », *Réseaux*, 123, p. 59-84.

MESLAY G., 2019, « Cinq ans de mariages de même sexe en France : des différences entre les couples d'hommes et les couples de femmes », *Population*, 74(4), p. 499-519.

MESLI R., 2016, « Placard », *in Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, Hors collection Sciences Humaines, p. 449-458.

METTON-GAYON C., 2009, *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »*, Paris, L'Harmattan.

MICHAELS S., **LHOMOND** B., 2006, « Conceptualization and measurement of homosexuality in sex surveys: a critical review », *Cad. Saude Publica, Rio de Janeiro*, 22(7), p. 1365-1374.

MOCK S. E., **EIBACH** R. P., 2011, « Stability and change in sexual orientation identity over a 10-year period in adulthood », *Archives of Sexual Behavior*, 41(3), p. 641-648.

PAVARD B., **ROCHEFORT** F., **ZANCARINI-FOURNEL** M., 2020, « Chapitre XIII. Encore féministes au XXIe siècle », *in Ne nous libérez pas, on s'en charge*, Paris, La Découverte, p. 387-485.

PICQ F., 2011, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Dialogues.

PIDOUX J., 2019, « Toi et moi, une distance calculée. Les pratiques de quantification algorithmiques sur Tinder », *in Carte d'identités*, Paris, Hermann, Colloque de Cerisy, p. 249-267.

POLLAK M., 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35(1), p. 37-55.

RAMADIER M., 2022, *Vivre fluide. Quand les femmes s'émancipent de l'hétérosexualité*, Paris, Editions du faubourg.

RAULT W., 2016, « Les attitudes “gayfriendly” en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), p. 38-65.

RAULT W., **LAMBERT** C., 2019, « Homosexualité, bisexualité : les apports de l'enquête Étude des parcours individuels et conjugaux », *Population*, 74(1-2), p. 173-194.

RAULT W., **REGNIER-LOILIER** A., 2019, « Étudier les parcours individuels et conjugaux en France. Enjeux scientifiques et choix méthodologiques de l'enquête Épic », *Population*, 74, p. 11-40.

REGEARD A., 2022, *Sociologie des premiers rendez-vous. Les rencontres en ligne des femmes hétérosexuelles à 20 ans et 50 ans*, Mémoire en sociologie sous la direction de Giraud C., Université Paris-Cité.

RICH A., 1981, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Feministes*, 1.

RIVIERE C. A., **LICOPPE** C., **MOREL** J., 2015, « La drague gay sur l'application mobile Grindr. Déterritorialisation des lieux de rencontres et privatisation des pratiques sexuelles », *Réseaux*, 189(1), p. 153-186.

RUBIN G., 2010, « Le marché aux femmes. “Economie politique” du sexe et systèmes de sexe/genre », *in Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, EPEL, Paris.

RUST P. C., 2000, « Two Many and Not Enough. The Meanings of Bisexual Identities », *Journal of Bisexuality*, 1(1), p. 31-68.

SCHILTZ M.-A., 1997, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH : la conquête de modes de vie », *Population*, 52(6), p. 1485-1537.

SCHLAGDENHAUFFEN R., 2014, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés », *Hermès, La Revue*, 69(2), p. 34-38.

SEDGWICK E. K., 2008, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.

SOBOCINSKA D., 2023, « Scripts d'usage et scripts sexuels au service de la rencontre d'un soir. Analyse de l'utilisation sexuelle de Fruitz et Tinder chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, 237(1), p. 93-117.

SWAN J., **HABIBI** S., 2018, *Bisexuality. Theories, Research, and Recommendations for the Invisible Sexuality*, Springer, New-York.

TABET P., 2004, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, Paris, L'Harmattan.

THIZY L., **GAUGLIN** M., **VINCENT** J., 2021, « « Se raconter » sur le terrain : le récit de soi comme ressource méthodologique », *Genèses*, 2(123), p. 115-135.

TOULEMON L., 2008, « Entre le premier rapport sexuel et la première union : des jeunesses encore différentes pour les femmes et pour les hommes », *in Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, Hors Collection Social, p. 163-195.

TRACHMAN M., 2013, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte.

TRACHMAN M., **LEJBOWICZ** T., 2018, « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59(4), p. 677-705.

TRACHMAN M., **LEJBOWICZ** T., **L'EQUIPE DE L'ENQUETE VIRAGE**, 2018, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population & Sociétés*, 561(11), p. 1-4.

TRACHMAN M., 2022a, « Les intimités déviantes du capitalisme. John D'Emilio et l'émergence des identités sexuelles modernes. Introduction à la traduction de "Capitalisme et identité gaie" », *Terrains & travaux*, 40(1), p. 137-152.

TRACHMAN M., 2022b, « Très masculin, pas très féminine. Les variations sociales du genre », *Population & Sociétés*, 10(605), p. 1-4.

TYSON G., **PERTA** V. C., **HADDADI** H., **SETO** M. C., 2016, « A First Look at User Activity on Tinder », *IEEE*, p. 461-466.

VELKOVSKA J., 2002, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats », *Sociologie du travail*, 44(2), p. 193-213.

VELTER A. (dir.), 2007, *Rapport enquête Presse Gay 2004*, Rapport INVS/ANRS, Paris.

VORÖS F., 2020, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.

WEINBERG M. S., **WILLIAMS** C. J., **PRYOR** D. W., 2001, « Bisexuals at midlife. Commitment, salience, and identity », *Journal of Contemporary Ethnography*, 30(2), p. 180-208.

WITTIG M., 2001, *La pensée straight*, Paris, Balland

Annexes

Annexe 1 : Portraits détaillés des personnes rencontrées

J'ai rencontré **Jeanne** en novembre 2022 en face-à-face à mon domicile, l'entretien a duré un peu plus de deux heures. Elle a répondu à une de mes recherches d'enquêté·es sur Instagram. Jeanne est originaire de la région lyonnaise, où elle poursuit également ses études. Elle a 21 ans et poursuit des études de santé. Son père, chez qui elle vit, est cadreur cinéma. Sa mère, qu'elle voit moins souvent, est chargée de projet culturel.

Elle connaît sa première relation amoureuse à la fin du collège avec Denys, avec qui elle forme un couple pendant six mois. C'est à la suite de cette relation qu'elle en vient pour la première fois à se dire bi. Le même été, elle entretient une relation courte avec sa meilleure amie de l'époque, qui finit rapidement par une rupture douloureuse et qui la contraint à parler de sa bisexualité à ses parents. Ces derniers la mettent en garde contre la possible difficulté à vivre hors de l'hétérosexualité. Au lycée, elle en vient à préférer le terme de pansexualité pour s'identifier, terme qu'elle a conservé depuis. Elle noue également plusieurs relations avec des femmes, dont la dernière avec Silya, qui a duré 4 ans et s'est terminée en décembre 2021. Elle a rencontré Sylia par le biais de l'application *Wattpad*. Leur relation était surtout à distance puisqu'elles se voyaient en moyenne une fois par an, chez leurs parents respectifs, et entretenaient donc le lien par divers réseaux sociaux. C'est après leur rupture qu'elle installe pour la première fois une application de rencontres, dont elle a oublié le nom. Son usage vise d'abord à faire des rencontres amicales et elle cherche à voir « tout le monde ». En parallèle, elle cherche aussi à rencontrer de nouvelles personnes par le biais d'autres réseaux sociaux, dont Discord, Wattpad ou Instagram. Au cours de l'année 2022, elle a utilisé plusieurs applications, souvent de manière simultanée, notamment *Fruitz, Tinder, Bumble, Happn* et *Gabie.* Elle désinstalle parfois toutes les applications pour des périodes d'une semaine à un mois. Elle a échangé plus particulièrement avec un homme, avec qui elle a rapidement coupé les ponts, et une femme, avec qui elle a eu une histoire courte durant l'été 2022. Depuis la rentrée scolaire, elle n'utilise plus que *Fruitz* et *Tinder* et ne cherche à y voir « que des femmes », dans un objectif de rencontres intimes et plus uniquement amicales. Sur ces applications, elle a six photos de son visage sous la forme de selfies, parfois avec des filtres. Sa bio est plutôt longue (une quinzaine de lignes) et mentionne le fait qu'elle ne cherche pas les mêmes types de relations avec des hommes (uniquement amicales) et avec des femmes (amicales ou intimes). Son identification sexuelle n'est pas visible sur son profil.

J'ai rencontré **Chloé** par écran interposé dans un entretien qui a duré 1h40. Nous avons une amie en commun et elle a ainsi vu sur Instagram ma recherche d'enquêté·es. Chloé a 23 ans et travaille en tant que technicienne informatique après un BTS dans le même domaine. Elle vit seule dans la région marseillaise et est propriétaire de son appartement. Son père est exploitant agricole et sa mère aide-soignante.

Elle explique ne jamais s'être vraiment posée de questions sur son identification sexuelle et savoir depuis toujours être attirée par plus d'un genre. Elle connaît sa première relation de couple avec un garçon au lycée, la relation dure un an. En première, à la suite de cette rupture, elle installe pour la première fois *Tinder* avec des amies et cherche à y voir « tout le monde ». Elle a conservé *Tinder* en pointillé depuis ces six années, supprimant l'application lorsqu'elle se mettait en couple. Elle a été en couple avec des hommes à quatre reprises depuis 2018, ses relations ont duré entre huit mois et un an. Entre ces relations, elle a multiplié les rencontres, surtout sexuelles, sur les applications, avec des hommes comme avec des femmes. Au fil de ses relations, elle en vient parfois à se poser quelques questions sur son identification : elle se demande d'abord si elle n'est pas « hétéro-curieuse » car elle ne noue pas de relation sentimentale avec des femmes, puis si elle n'est pas lesbienne à la suite d'une relation de couple violente. Elle conserve depuis le qualificatif de bisexuelle. En parallèle, son arrivée à Marseille pour ses études supérieures marque aussi son engagement associatif dans une organisation politique marquée à gauche. Elle y affirme une identité punk et non-binaire, dont elle parle à sa famille et ses proches, leur demandant de se faire appeler par un prénom plus masculin. Au moment où nous nous rencontrons, elle a testé de nombreuses applications de rencontres telles que *Tinder, OkCupid, Happn, Fruitz, Badoo* et des applications LGBT plus petites, et ne conserve que *Tinder*. Elle me dit utiliser peu *Tinder* car elle fréquente un de ses collègues mais ne souhaite pas supprimer l'application tant que la relation n'est pas officialisée. Elle y va régulièrement pour matcher, mais sans jamais engager de discussion ni faire de rencontres. Sur son profil, ses photos sont pour la plupart sous la forme de selfies et alterne entre photos drôles et photos de son maquillage. Elle ne précise pas qu'elle est bisexuelle sur son profil.

Nous échangeons par zoom avec **Kylian**, dans un entretien qui dure 1h30 et nous nous rencontrons quelques semaines, ce qui lui permet de me donner quelques nouvelles sur son utilisation des applications. Encore une fois, nous avons des ami·es en commun et il voit donc mon message sur Instagram. Il a 21 ans et vit seul en région parisienne, où se trouve également sa famille. Il poursuit un master en ingénierie fondamentale en alternance. Son père est chef d'entreprise et sa mère secrétaire.

Il dit avoir réalisé qu'il était pan en première année d'études supérieures. A peu près à la même période, il réalise aussi qu'il est gender fluid et me dit se sentir homme depuis quelques mois lorsque nous nous rencontrons. Il en parle à ses ami·es mais pas à sa famille. En 2020, il installe simultanément *Fruitz* et *OkCupid*, où il rencontre sa première petite amie avec qui il reste pendant huit mois. Durant cette relation, il désinstalle les applications, qu'il réinstalle après leur rupture et désinstalle à nouveau brièvement en 2022 lorsqu'il entretient une relation avec une autre fille et qui dure trois mois. Il utilise régulièrement les applications de rencontres et en a utilisé plusieurs telles que *Tinder, Happn, Pure* ou *Badoo,* mais conserve toujours *Fruitz* et *OkCupid*. Depuis 2020, il choisit la plupart du temps de ne voir « que des femmes » sur ces applications et m'explique être attiré par peu d'hommes. Lorsque nous nous revoyons, il me dit avoir commencé à utiliser *Pure,* une application à visée plus sexuelle, mais peu de temps car la plupart des actions y sont payantes. Sur son profil, il précise qu'il est queer et ne cherche « rien de sérieux » dans sa bio. Ses photos sont pour la plupart prises par d'autres personnes, il y porte les cheveux décolorés et au niveau des épaules. Une des photos le met en scène à la salle de musculation et une autre en haut court devant un drapeau LGBT.

Je rencontre **Alixia** via zoom au début de ma recherche et notre entretien dure environ une heure. Nous avons également une amie en commun et elle me contacte sur Instagram. Elle a 19 ans et suit un BTS événementiel à Poitiers où elle vit seule. Ses parents, séparés, sont respectivement directrice commerciale et architecte.

Au début du lycée, elle a un premier petit ami pendant six mois, ce qui lui permet de confirmer qu'elle « aime les deux ». Elle installe ensuite au lycée une application spécialisée dans les rencontres LGBT afin d'y rencontrer des femmes mais la supprime rapidement et n'y rencontre personne. En terminale, elle se met à nouveau en couple avec un homme avec qui elle reste pendant presque deux ans. A la fin de cette relation, à l'été 2022, elle installe *Tinder*, qu'elle a conservé depuis. Elle en fait un usage plutôt récréatif et y cherche une relation sérieuse. Sur l'application, elle choisit de voir « tout le monde » et change parfois ses paramètres pour voir davantage de femmes. Elle y précise être pansexuelle mais ne rend pas visible cette information pour les autres utilisateur·ices et dit préférer ne pas se mettre d'étiquette. Elle n'a pas d'informations dans sa bio et a juste rempli quelques items sur son profil. Ses photos sont des selfies ou prises à l'appareil photo et sont particulièrement travaillées. Elle y porte les cheveux longs, de nombreux bijoux et du rouge à lèvre. Elle n'a jamais eu de rencard par le biais des applications au moment de notre échange.

Anaëlle me contacte suite à un message sur les réseaux sociaux des associations. Nous nous rencontrons chez elle en région parisienne et l'entretien dure 1h30. Elle a 20 ans et vit seule pour poursuivre son master en littérature, après une classe préparatoire. Son père est cadre dans le commerce et sa mère, qui ne travaille plus, est très investie dans le secteur associatif.

Elle se met pour la première fois en couple avec un homme au début du lycée, la relation dure quatre mois. En première, elle se met en couple pendant un an avec un autre garçon. Arrivée en classe préparatoire, elle découvre sa bisexualité et la revendique contre des comportements homo-biphobes et transphobes que subissent d'autres personnes de sa classe. En parallèle, elle installe *Tinder* en 2020, où elle renseigne qu'elle souhaite voir « tout le monde ». Très vite, elle quitte *Tinder* à la suite d'une mauvaise expérience lors de son premier rendez-vous et installe *Fruitz.* Elle s'investit par ailleurs dans une association féministe, ce qui la conduit à s'interroger brièvement sur son identification sexuelle. En 2021, elle installe également *Bumble*. Elle conserve depuis les deux applications de rencontres (*Fruitz* et *Bumble),* sur lesquelles elle fait régulièrement des rencontres, avec des hommes comme avec des femmes, sur un registre amical, léger ou sérieux-léger. Sur son profil, elle précise qu'elle est bisexuelle ou utilise un drapeau arc-en-ciel pour le préciser. Ses photos alternent entre des selfies et des photos prises par d'autres personnes.

Méloé me contacte elle aussi à la suite de mon annonce sur les réseaux sociaux des associations. Nous échangeons par visioconférence durant une heure et demie. Elle a 25 ans et vit dans une collocation LGBT en région toulousaine, où elle est juriste dans une association. Ses parents sont tous les deux cadres.

Elle se met en couple pour la première fois avec un garçon au début du lycée. Elle connaît aussi à la même époque sa première relation de couple avec une fille. Elle explique avoir toujours su qu'elle était bisexuelle et en parle dès le lycée à sa mère, qui réagit très mal et lui interdit d'en parler au reste de sa famille. Entre 2013 (son lycée) et 2017, elle connaît plusieurs relations de couple – surtout avec des hommes mais pas exclusivement – et quelques relations moins formalisées avec des personnes rencontrées par interconnaissance. En 2017, elle entame une relation de 3 ans avec Zibreal et installe en parallèle *Tinder* puisque la relation est non-exclusive. Sur *Tinder,* elle cherche à voir « tout le monde ». Lors de la relation avec Zibreal, elle connaît des violences et fait donc une pause des rencontres après celle-ci. Elle utilise ensuite *Bumble, OkCupid* et *Tinder* depuis 2020, mais a eu de très longues périodes de pause. En particulier, elle est victime d'un viol par un homme rencontré sur *Bumble*. Elle a réinstallé *Bumble* et *Tinder* en décembre 2020. Sur les applications, elle précise qu'elle souhaite voir

« tout le monde » mais elle y rencontre principalement des hommes. Ses cercles amicaux lui permettent de rencontrer des femmes. Sur son profil, elle ne précise pas qu'elle est bisexuelle mais écrit être « féministe, antiraciste et anticapitaliste ». Ses photos sont pour la plupart relativement travaillées. Elle porte les cheveux rasés.

Le contact de **Thibault** m'a été donné par un·e autre enquêté·e. Nous nous rencontrons dans sa colocation à Lyon et l'entretien dure un peu plus d'une heure. Thibault a 22 ans et suit un master de biologie en alternance. Sa mère est ingénieure.

Il a sa première relation de couple au lycée avec une femme avec qui il reste pendant plus d'un an. En terminale, il embrasse pour la première fois un garçon et explique savoir que le genre importe peu depuis. Cependant, il refuse de se mettre des étiquettes. Au début de ses études supérieures, il entame une relation de couple avec une femme avec qui il reste deux ans. C'est à la suite de cette relation qu'il installe pour la première fois *Fruitz* et *Tinder* en 2021. Il cherche d'abord à y voir « tout le monde » mais modifie rapidement ses paramètres pour n'y voir « que des femmes ». La même année, il entame une nouvelle relation de couple d'un an avec une femme de son entourage et désinstalle les applications. C'est en 2022 qu'il a réinstallé les mêmes applications et qu'il les utilise depuis. Charles a abandonné *Tinder* pour *Bumble* et utilise donc *Bumble* et *Fruitz* au moment où je le rencontre. Il explique désinstaller pendant plusieurs mois les applications au cours de l'année 2022. Sur ces applications, il cherche également à ne voir « que des femmes » et met de temps en temps les hommes mais pour de courtes périodes (un ou deux jours). Sur son profil, la plupart de ses photos sont des selfies, où il se met en scène de manière humoristique, en train de boire de la bière ou de jouer de la guitare. Il ne précise pas d'identification sur son profil puisqu'il refuse les étiquettes. Il porte une barbe importante.

Alexandre est un ami d'ami·e. J'ai de prime abord quelques difficultés à le contacter, puis nous nous rencontrons chez lui en région parisienne et l'entretien dure environ une heure et demie. Il a 22 ans et vit seul. Il poursuit des études de droit après une classe préparatoire. Ses parents sont tous les deux enseignants.

Au lycée, Alexandre se questionne sur son identité, se demandant s'il est gay ou aromantique. En classe préparatoire, il connaît ses premières expériences sexuelles avec des hommes et des femmes et se dit bisexuel depuis. Il rencontre également sa première petite amie, avec qui il reste pendant 8 mois. Après leur rupture, il installe *Tinder* et *Grindr*. Entre 2019 et 2021, il teste plusieurs applications, dont *Bumble* et *OkCupid*. Sur ces applications, il précise qu'il souhaite

voir « tout le monde ». En 2021, il se met en couple pendant 3 mois avec une fille rencontrée sur Twitter. Il désinstalle toutes les applications, puis les réinstalle après sa rupture. Depuis fin 2021, il a testé plusieurs applications et utilise en ce moment *Hinge*. Son profil *Grindr* est toujours actif mais il s'en sert peu. Lors de mon observation en ligne quelques semaines après notre rencontre, je vois également son profil sur *OkCupid*. Sur ses profils *Hinge* et *OkCupid*, il précise qu'il est bisexuel et toutes ses bios sont en anglais. S'il met qu'il souhaite voir « tout le monde » sur *Hinge*, il précise être « à la recherche de femmes » sur le second profil. Ses photos sont pour la plupart des selfies, qu'il souhaite « bizarres ».

Bérénice me contacte par mon compte Instagram par le biais d'ami·es en commun. Nous nous rencontrons dans sa colocation en région lyonnaise. Elle a 24 ans et est en année de césure après avoir suivi une classe préparatoire et des études d'histoire. Elle travaille dans le secteur associatif. Sa mère est formatrice, son père ingénieur.

Elle se met pour la première fois en couple avec un garçon au lycée. La relation dure deux ans et elle y subit des violences. Peu après, elle connaît aussi sa première relation avec une fille. A ce moment, elle se dit bisexuelle et son entourage est au courant. Elle installe *Tinder* en 2017 où elle choisit de voir « tout le monde ». En 2020, elle fait de nombreuses recherches d'informations qui la conduisent à se dire pansexuelle. En 2021, elle se met en couple avec une femme et désinstalle donc l'application, qu'elle réinstalle en 2022 après leur rupture. Elle a essayé *Bumble, Tinder* et *OkCupid* et conserve finalement *Tinder* et *OkCupid*, applications sur lesquelles elle ne souhaite voir que des personnes LGBT. Elle choisit donc de ne pas y voir d'hommes cisgenres. Sur son profil, elle précise qu'elle est queer, pansexuelle et lesbienne. Ses photos sont pour la plupart prises par d'autres personnes et l'une d'elle la met en scène à la Marche des fiertés. Lorsque je la recroise début 2023, elle a coupé ses cheveux courts.

Le contact de **Tristan** m'est confié par un·e autre enquêté·e et nous nous rencontrons par zoom. Elle sera genrée au féminin dans ce mémoire. Elle a 21 ans et habite seule en région lyonnaise, où elle poursuit un master en ingénierie des risques et des crises après une classe préparatoire littéraire. Ses parents sont tous les deux indépendants dans le social et l'agricole.

Elle connaît sa première relation de couple en tant qu'homme avec une femme en terminale. En classe préparatoire, elle connaît deux relations successives avec des femmes, qui se terminent en janvier 2023. Ces relations étant non exclusives, elle utilise en parallèle *Tinder*, sans rencontrer personne durant deux ans, jusqu'à un premier rencard la semaine avant notre entretien. Lors de sa première installation de *Tinder*, elle spécifie ne souhaiter y voir « que des

femmes ». Au bout de quelques jours, elle modifie ses paramètres pour y voir « tout le monde » et se rend ainsi compte de son attirance pour plus d'un genre. Depuis, elle a conservé *Tinder*, où elle voit « tout le monde », en modifiant de temps en temps ses paramètres pour voir plus spécifiquement des hommes ou des femmes. Elle remet cependant « tout le monde » à chaque fois qu'elle ferme l'application. Elle ne précise pas son identification sur son profil, refusant d'ailleurs les étiquettes, mais y précise ses pronoms « she/her askip [à ce qu'il paraît] ». Elle a ajouté cette information quelques semaines avant notre rencontre et explique que cela lui permet de tester le fait de se faire genrer au féminin avant d'en parler à ses proches. Ses photos alternent entre des selfies et des photos prises par d'autres. Elle y porte les cheveux à hauteur des épaules, la moustache et du vernis à ongles et affiche un style vestimentaire très travaillé.

C'est aussi un·e autre enquêté·e qui me donne le contact de **Louca**. Ce dernier étant actuellement en année de césure en Allemagne, nous échangeons via zoom pendant deux heures. Il a 21 ans et a suivi une classe préparatoire littéraire et une licence de sciences sociales. Ses parents sont enseignants et cadres du privé.

Il découvre son attirance pour les hommes à la fin du lycée mais tente à cette époque de la mettre de côté. En classe préparatoire, il rencontre sa première petite amie. Elle même bisexuelle, ils échangent à ce sujet et il en vient à se dire bi. Leur relation dure trois mois. L'année suivante il se met en couple pendant quatre mois avec une autre femme de sa classe préparatoire. C'est à la suite de leur rupture, en janvier 2021, qu'il installe *Tinder* pour la première fois. Sur l'application, il voit « tout le monde ». Il y fait quelques rencontres sur le mode léger et sérieux léger, principalement avec des femmes. En septembre 2022, il se met en couple avec Julien, un garçon de sa classe préparatoire, avec qui il reste trois mois. Lorsque nous échangeons, leur rupture est récente. Il ne s'est pas resservi de *Tinder*, mais son compte y est toujours actif, il est même en allemand depuis le mois de septembre. Ses paramètres n'ont pas changé, il cherche toujours à voir « tout le monde ». Sur son profil, il ne précise pas son identification. Ses photos sont toutes prises par d'autres personnes. Il s'y montre en majorité sous l'angle de l'auto-dérision. Il m'explique que quelques-unes, moins rigolotes, doivent volontairement sembler un peu plus « sérieuses ». Il laisse pousser ses cheveux et ne porte pas de barbe.

L'entretien avec **Eva** a été le plus long, il a duré 2h30 en visioconférence et nous avons dû nous rappeler quelques jours plus tard pour le terminer. Eva est non-binaire, iel sera majoritairement de manière neutre, parfois au masculin dans cette recherche. Iel a 21 ans et a vu ma recherche

d'enquêté·es sur Instagram, grâce au relais d'une amie. Eva vit seul·e en région parisienne où iel suit en master en études de genre, après avoir suivi une classe préparatoire littéraire. Son père travaille dans le droit et sa mère est aide familiale.

Sa première relation de couple a duré tout son lycée (3 ans), avec un homme. A l'époque Eva se considérait comme une femme. C'est en classe préparatoire qu'iel en vient à se dire bisexuel·le. A la même période, iel se met en couple avec un homme pendant un an, qui comprend mal son identification. C'est en septembre 2021 qu'iel installe pour la première fois une application de rencontres, *Fruitz.* Iel installe rapidement *Tinder* en même temps. Sur ces applications, iel ne voit « que des hommes ». Durant cette même année 2021, iel en vient à se dire pansexuel·le et modifie progressivement ses paramètres jusqu'à voir « tout le monde ». A l'été 2022, iel teste *Her*, une application de rencontres lesbienne mais la quitte rapidement. Au même moment, iel a pour la première fois un rendez-vous avec une personne androgyne, pas un homme donc. Après cette rencontre, iel découvre qu'iel est non-binaire et l'annonce à ses proches, ainsi que sur les applications. Iel n'en parle cependant pas à sa famille. En parallèle, iel se dit également polyamoureux·se. Iel conserve *Tinder* mais quitte l'application *Fruitz* pour *OkCupid*. Depuis, iel a conservé les deux applications et cherche à n'y voir plus que des personnes LGBT. Sur son profil, iel mentionne sa pansexualité, sa polyamorie et sa non-binarité. Ses photos sont pour la plupart des selfies, sur lesquels iel porte une coupe mulet, du maquillage et se dessine la moustache.

Prénom	Âge	Identification sexuelle	Application(s) utilisée(s)	Niveau d'étude	Militantisme
Jeanne, F(emme)	20	Pansexuelle	Tinder Fruitz	3e année d'études de santé	Discret
Chloé, F/NB (non-binaire)	23	Bisexuelle	Tinder	Technicienne informatique	Discret
Alixia, F	19	Refus des étiquettes Pansexuelle	Tinder	2e année de BTS événementiel	Discret

Kylian, genderfluid	21	Pansexuel	Fruitz OkCupid Pure	2e année master ingénierie fondamentale	Actif
Anaëlle, F	20	Bisexuelle	Fruitz Bumble	1e année master littérature	Actif
Méloé, F	25	Bisexuelle	Bumble Tinder	Juriste au sein d'une association	Actif
Thibault, H(omme)	22	Refus des étiquettes	Tinder Fruitz	2e année master biologie	En retrait
Alexandre, H	22	Bisexuel	Hinge Grindr OkCupid	1e année master de droit	Actif
Bérénice, F	24	Pansexuelle Queer Lesbienne	OkCupid Tinder	Année de césure, service civique secteur associatif	Actif
Tristan, en questionnement (elle)	21	Refus des étiquettes	Tinder	2e année master ingénierie des risques et des crises	Discret
Louca, H	21	Bisexuel	Tinder	Année de césure	Discret
Eva, NB	21	Pansexuel·le	OkCupid Tinder	1e année master études de genre	Actif

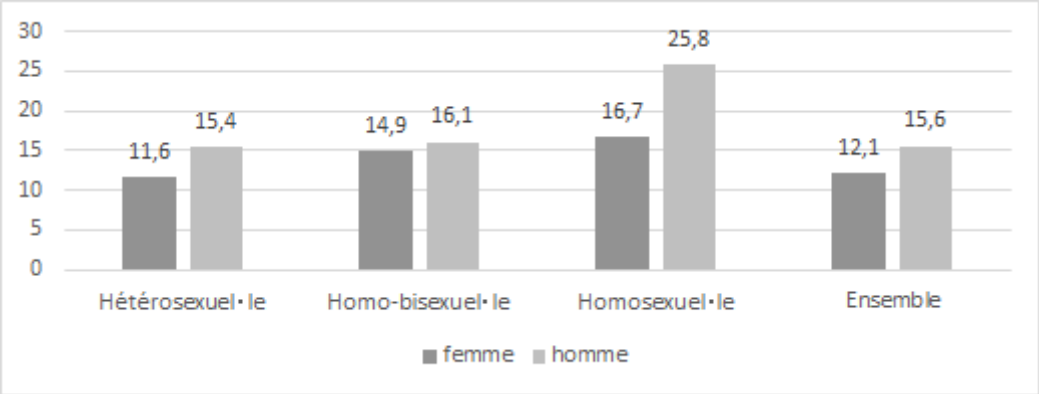
Annexe 2 : Connexion à une application ou un site de rencontres selon l'identification à partir des données des enquêtes EPIC, VIRAGE et VIRAGE-LGBT

Dans les trois enquêtes, les répondant·es homosexuel·les sont les plus nombreux à s'être déjà connecté·es à un site de rencontres. En particulier, ce sont les hommes gays qui semblent le plus les utiliser. Pour les personnes homo-bisexuelles, les proportions de répondant·es s'étant déjà connecté·es à un site de rencontres varient entre 15% (EPIC) et 20% (VIRAGE-LGBT). Ces données suggèrent un usage moins important que celui des hommes gays, relativement similaire à celui des femmes lesbiennes et légèrement supérieur à celui des personnes hétérosexuelles. Ces résultats suggèrent ainsi une relative prévalence de l'usage des applications de rencontres par les personnes bisexuelles par rapport aux personnes hétérosexuelles. Il est alors possible de formuler l'hypothèse selon laquelle l'utilisation de sites de rencontres dépend aussi du sexe des partenaires recherché·es : la prévalence sera d'autant plus importante que les personnes bisexuelles cherchent à nouer des relations avec des personnes de même sexe. Par ailleurs, l'effet du genre est ici inverse selon les enquêtes. Dans les enquêtes EPIC et VIRAGE (volet principal), les hommes homo-bisexuels et bisexuels fréquentent plus de sites de rencontres que les femmes homo-bisexuelles. A l'inverse, dans l'enquête VIRAGE-LGBT, les femmes bisexuelles fréquentent plus souvent un site de rencontres que les hommes bisexuels. A noter que cette dernière enquête est la seule à avoir menée auprès d'un échantillon de convenance plutôt qu'en population générale. En ce sens, il semble que de manière générale, il soit possible d'affirmer que les personnes homo-bisexuelles consultent plus souvent des sites ou applications de rencontres au cours de leur vie par rapport aux personnes hétérosexuelles. Pour autant, il n'est pas possible de dire dans quelle mesure elles le font.

Enfin, ces données ne doivent pas masquer le fait que ne sont pas comparées exactement les mêmes questions. Si l'enquête EPIC interroge le fait de s'être déjà connecté à un site de rencontres, l'enquête VIRAGE interroge quant à elle le fait d'avoir fréquenté des lieux gays et lesbiens (dont des sites de rencontres). La question est en ce sens particulièrement large. Par ailleurs, dans le volet principal de l'enquête, un filtre très important a été imposé, si bien que la question n'a été posée qu'aux personnes ayant déjà été attirées par une personne de même sexe et se déclarant homo- ou bisexuelles. Le volet LGBT de l'enquête VIRAGE permet quant à lui plus de précision puisqu'il distingue les lieux gays et lesbiens fréquentés. Il permet ainsi de regarder précisément qui s'est déjà rendu sur un site ou une application de rencontres. La question posée reste cependant restrictive (puisque comme je cherche à le montrer dans ce

mémoire, les personnes homo- et bisexuelles fréquentent particulièrement des sites et applications de rencontres généralistes). De plus, dans le volet LGBT, cette question a été posée de manière différente aux hommes pour lesquels deux modalités de réponses existent (sites ou applications), et aux femmes pour lesquelles il n'existe qu'une seule modalité de réponse (sites). Enfin, je montre en annexe suivante les difficultés à effectuer le croisement entre identification sexuelle et usage des sites de rencontres du fait de la difficulté à compter de la même manière les identifications sexuelles dans les différentes enquêtes.

Illustration 1 : Proportion de femmes et d'hommes s'étant déjà connecté·es à un site de rencontres selon leur identification sexuelle dans l'enquête EPIC (%)

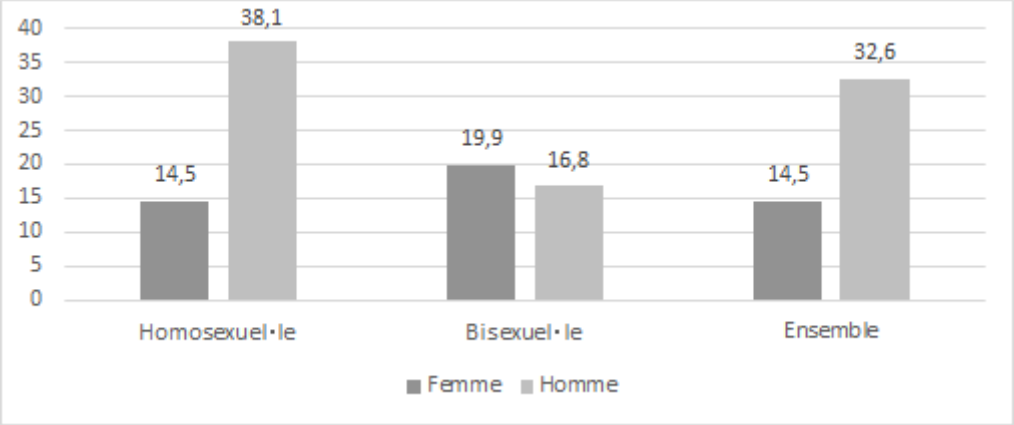


Lecture : Parmi les femmes homo-bisexuelles, 14,9% se sont déjà connectées à un site de rencontres. Cette proportion s'élève à 16,1% chez les hommes homo-bisexuels.

Champ : L'identification sexuelle a été établie à partir du sexe des partenaires déclaré au cours de la vie. Les personnes n'ayant eu que des partenaires de sexe opposé ont été comptés comme hétérosexuel·le, celles n'ayant eu que des partenaires de même sexe homosexuel·le et celles des partenaires des deux sexes, bisexuel·les.

Source : Etude des parcours individuels et conjugaux (Epic), 2013-2014 - (2014), INSEE, INED, service des enquêtes de l'INED (INED)

Illustration 2 : Proportion de femmes et d'hommes fréquentant un site ou une application de rencontres selon leur identification sexuelle dans VIRAGE-LGBT (%)

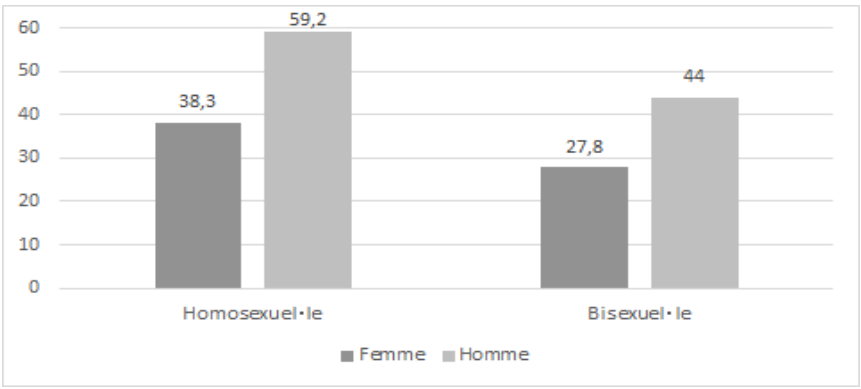


Lecture : Parmi les femmes bisexuelles, 19,9% se sont déjà connectées à un site de rencontres. Cette proportion s'élève à 16,8% chez les hommes bisexuels.

Champ : Personnes ayant répondu à la question "Actuellement, vous vous diriez…"

Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet LGBT, 2015 (2015, INED)

Illustration 3 : Proportion de femmes et d'hommes fréquentant des lieux LGBT (dont sites de rencontres) dans VIRAGE (%)



Lecture : Parmi les femmes bisexuelles, 27,8% fréquentent des lieux LGBT (dont sites de rencontres). Cette proportion s'élève à 44% chez les hommes bisexuels.

Champ : Personnes ayant répondu "Homosexuel·e" ou "Bisexuel·le" à la question "Actuellement, vous vous diriez…" et ayant répondu fréquenter régulièrement ou à l'occasion des lieux de sociabilité gays et lesbiens (dont des sites de rencontres). Ces question n'ont été posées qu'aux personnes ayant déclaré des attirances pour des personnes de même sexe au cours de la vie et s'auto-identifiant comme homo- ou bisexuel·le.

Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet Principal, 2015 (2015, INED)

Annexe 3 : Identification des répondant·es dans les enquêtes EPIC, VIRAGE et VIRAGE-LGBT

Les trois enquêtes n'ont pas posé les questions de l'identification sexuelle de la même manière. Tout d'abord, l'enquête EPIC, contrairement à l'enquête VIRAGE, ne comprend pas d'indicateur sur l'auto-identification, soit l'indicateur privilégié au sein de ma recherche. J'ai ainsi dû construire un indicateur d'identification sexuelle à partir du sexe des partenaires déclaré au cours de la vie. Une telle construction est forcément limitée puisque la réalisation de ses désirs peut ne pas être aisée. Cette construction ne permet pas non plus de distinguer homo- et bisexualité puisque la plupart des personnes se déclarant homosexuelles dans les enquêtes ont déjà eu des relations avec des partenaires du sexe opposé. J'ai également pu construire un tel indicateur dans le volet principal de l'enquête VIRAGE. Les résultats de l'enquête EPIC suggèrent un nombre étonnamment élevée de personnes ayant eu aussi bien des relations sexuelles avec des personnes de même sexe qu'avec des personnes de sexe différent. Ces chiffres sont surprenants.

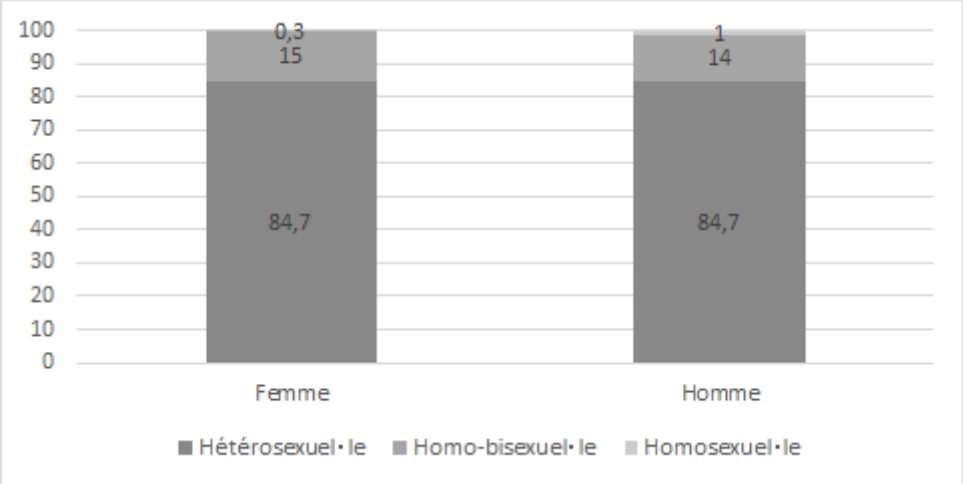
Par ailleurs, dans l'enquête VIRAGE où était déclarée l'auto-identification, j'ai cherché à utiliser un tel indicateur. Cependant, les résultats varient très fortement entre les deux volets de l'enquête pour des raisons assez simples. D'une part, le volet LGBT de l'enquête VIRAGE portant sur un échantillon de convenance et étant spécifiquement adressé aux personnes LGBT, il est logique que peu de personnes hétérosexuelles y soient représentées. D'autre part, dans le volet principal, un filtre a été appliqué à la question sur l'auto-identification, qui n'a été posée qu'aux personnes ayant au préalable déclaré au moins une fois des attirances pour des personnes de même sexe. En ce sens, cette question a supposé que l'hétérosexualité était une identification *par défaut* et ne permet pas de réellement prendre la mesure de la manière dont les individus se définissent.

Le cas du volet principal de l'enquête VIRAGE, parce qu'il est évident qu'il a bien cherché à prendre en compte les personnes LGBT par rapport à l'enquête EPIC, met en exergue de manière saillante la difficulté des enquêtes en population générale à intégrer les personnes LGBT. En ce sens, il est possible de construire l'identification des répondant·es de trois manières différentes : à partir de l'attirance, de l'auto-identification ou des pratiques sexuelles. Je laisserai de côté la question de l'auto-identification, dont j'ai déjà évoqué plus haut les limites, seules 1 268 personnes y ayant répondu. Pour ce qui est de l'attirance, cette question est la seule qui ait été posée à l'ensemble des répondant·es au questionnaire, elle représente

alors l'indicateur le plus fiable. Pourtant, la présence de personnes se déclarant hétérosexuelles parmi les personnes ayant déjà été attiré par des personnes de même sexe témoigne de la non-coïncidence entre attirance et identification. Enfin, il est possible de regarder la pratique sexuelle. Néanmoins, celle-ci exclut de fait un certain nombre de personnes n'ayant jamais eu de relations sexuelles ou ayant refusé de déclarer l'âge de leur première relation. Comme pour les attirances, pratiques sexuelles et identifications sont loin de coïncider et la réalisation de ses désirs n'est pas toujours possible.

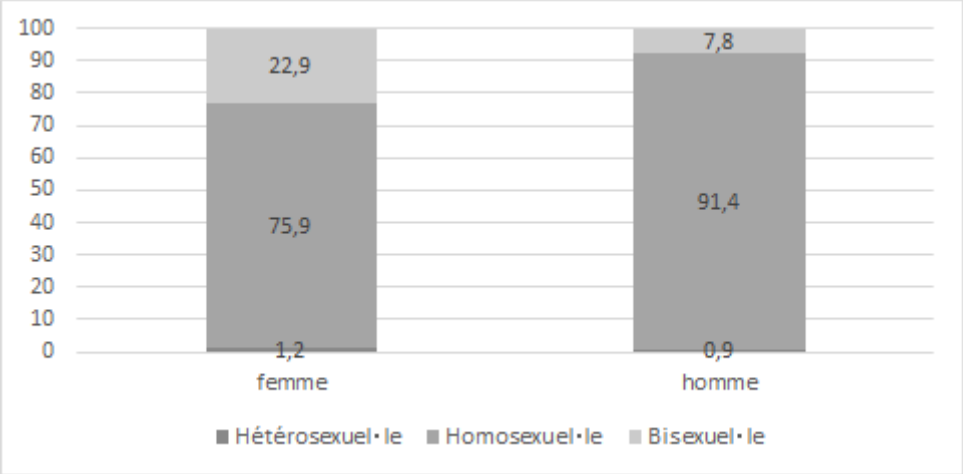
Il semble donc difficile de comparer ces trois enquêtes, si ce n'est pour souligner les limites de chacune et la difficulté des enquêtes en population générale à intégrer les personnes LGBT. Il me semble pourtant qu'il serait aisé et nécessaire de poser à l'ensemble des répondant·es une question sur l'auto-identification. Cette dernière permettrait notamment de comparer l'acceptation de l'homo-bisexualité entre les différentes vagues de ces grandes enquêtes. Elle permettrait également de comparer les différentes enquêtes entre elles par le recours à une question commune.

Illustration 1 : Répartition des répondant·es par sexe et identification sexuelle dans l'enquête EPIC. Construction à partir du sexe des partenaires sexuels au cours de la vie (%)



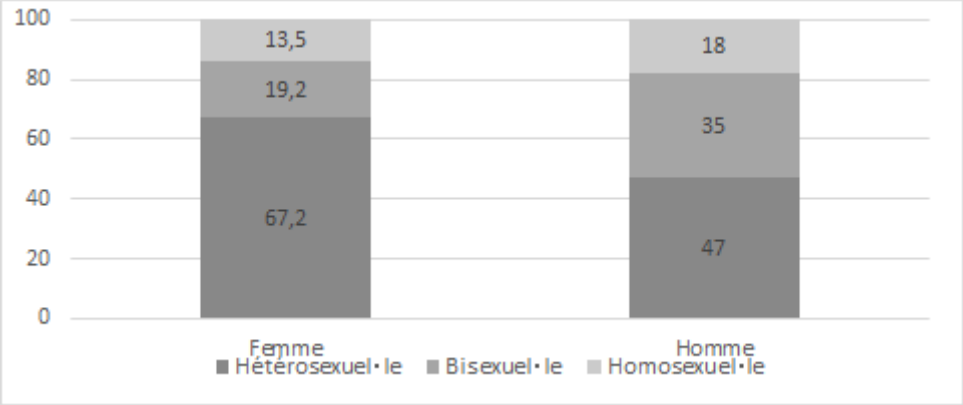
Lecture : Parmi les femmes, 84,7% n'ont eu de relations sexuelles qu'avec des hommes, 0,3% qu'avec des femmes et 15% avec des hommes et des femmes.
Champ : L'identification sexuelle a été établie à partir du sexe des partenaires déclaré au cours de la vie.
Source : Etude des parcours individuels et conjugaux (Epic), 2013-2014 - (2014), INSEE, INED, service des enquêtes de l'INED (INED)

Illustration 2 : Répartition des répondant·es par sexe et identification sexuelle dans l'enquête VIRAGE-LGBT. Construction à partir de l'identification déclarée (%)



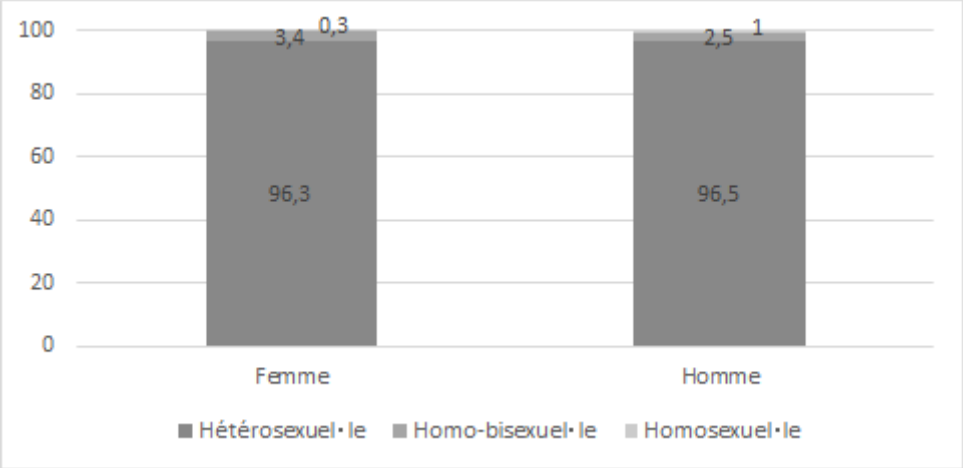
Lecture : Parmi les femmes, 1,2% sont hétérosexuelles, 75,9% homosexuelles et 22,9% bisexuelles.
Champ : Personnes ayant répondu à la question "Actuellement, vous vous diriez…"
Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet LGBT, 2015 (2015, INED)

Illustration 3 : Répartition des répondant·es par sexe et identification sexuelle dans l'enquête VIRAGE. Auto-identification (%)



Lecture : Parmi les femmes ayant déjà été attirées par d'autres femmes, 67,2% sont hétérosexuelles, 19,2% bisexuelles et 13,5% homosexuelles.
Champ : Personnes ayant répondu à la question "Actuellement, vous vous diriez…". Cette question n'a été posée qu'aux personnes ayant déclaré des attirances pour des personnes de même sexe au cours de la vie (N= 1 268).
Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet Principal, 2015 (2015, INED)

Illustration 4 : Répartition des répondant·es par sexe et identification sexuelle dans l'enquête VIRAGE. Attirances au cours de la vie (%)

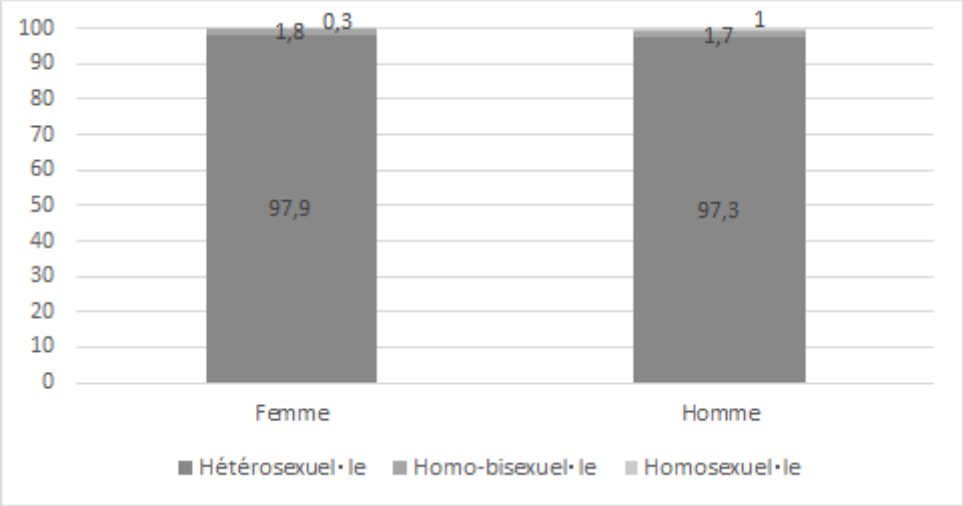


Lecture : Parmi les femmes, 96,3% n'ont été attirées que par des hommes au cours de leur vie, 0,3% que par des femmes et 3,4% par des hommes et des femmes.

Champ : L'identification sexuelle a été établie à partir des attirances déclarées au cours de la vie (N = 26 842).

Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet Principal, 2015 (2015, INED)

Illustration 5 : Répartition des répondant·es par sexe et identification sexuelle dans l'enquête VIRAGE. Partenaires sexuels au cours de la vie (%)



Lecture : Parmi les femmes, 97,9% n'ont eu de relations sexuelles qu'avec des hommes, 0,3% qu'avec des femmes et 1,8% avec des hommes et des femmes.

Champ : L'identification sexuelle a été établie à partir du sexe des partenaires déclaré au cours de la vie (N = 18 443).

Source : Violences et rapports de genre : contextes et conséquences des violences subies par les femmes et les hommes (VIRAGE) - Volet Principal, 2015 (2015, INED)

Annexe 4 : Principales applications rencontrées sur le terrain et leurs caractéristiques

Nom de l'application	Caractéristiques principales	Présentation des genres et sexualités possible	Paramètres de tri des autres utilisateur·ices
Tinder	Tinder est l'application qui semble la plus utilisée en France, notamment par les jeunes. Fondée en 2012, elle appartient au groupe Match.	52 identités de genre 9 identifications sexuelles Possibilité de les faire apparaître ou non sur le profil.	Distance Âge Genres : hommes, femmes, tout le monde
Fruitz	Fruitz est une autre des applications particulièrement utilisée par les jeunes. Créée en 2017, l'application a été achetée par le groupe Bumble Inc. Les utilisateur·ices doivent choisir un fruit correspondant à leurs attentes relationnelles (le raisin « pour prendre un verre de vin sans se prendre la grappe », la cerise « pour trouver sa moitié », la pastèque « pour des câlins récurrents sans pépins » et la pêche « pour une envie de pêcher »).	3 identités de genre (homme, femme, non-binaire) Pas de possibilité de renseigner son identification sexuelle.	Distance Âge Genres : hommes, femmes, tout le monde
OkCupid	OkCupid a été une application importante sur ce terrain. Elle a d'abord été lancée sous la forme d'un site de rencontres en 2004. Elle appartient au groupe Match.	22 identités de genre 20 identifications sexuelles Possibilité de les faire apparaître ou non sur le profil.	Distance Âge Genres (parmi les 22) De nombreuses autres préférences peuvent être renseignées comme la taille, la couleur de peau, la religion, l'orientation politique etc, mais les options sont payantes.
Bumble	Bumble a été créée en 2014, elle appartient au groupe Bumble Inc. L'application fonctionne sur un concept simple : dans des échanges entre un homme et une femme, seules les femmes peuvent envoyer le premier message. De plus, l'application dispose de 3 modes : un mode rencontres, un mode amical et un mode business.	3 identités de genre principales, parmi lesquelles il est possible « d'ajouter des détails », aboutissant au total à 28 identités. Pas de possibilité de renseigner son identification sexuelle. Possibilité de les faire apparaître ou non sur le profil.	Distance Âge Genres : hommes, femmes, personnes non-binaires, tout le monde
Hinge	Hinge appartient au groupe	3 identités de genre	Distance

	Match. Elle a été lancée en 2019. Elle affirme proposer des rencontres « qui ont du sens à partir d'un algorithme scientifique ».	(homme, femme, non-binaire) et possibilité d'ajouter des informations sur le genre en plus. 23 identifications sexuelles.	Âge Genres : hommes, femmes, non-binaires, tout le monde Ethnicité Religion De nombreuses autres préférences peuvent être renseignées, mais les options sont payantes.
Grindr	Grindr est la première application de rencontres mobile fonctionnant par le système de géolocalisation qui a été lancée en 2009. Elle est à destination des rencontres entre hommes et est souvent décrite comme permettant avant tout des rencontres sexuelles.	67 identités de genre L'identification sexuelle n'y est pas un critère	Âge En ligne/hors ligne De nombreuses autres préférences peuvent être renseignées, mais les options sont payantes.
Her	L'application a été créée en 2013. Elle est à destination des femmes queer.	21 identités de genre 20 identifications sexuelles.	Distance Âge De nombreuses autres préférences peuvent être renseignées (notamment le genre), mais les options sont payantes.
Happn	Happn est une application lancée en 2019 par le groupe Match. Elle propose aux utilisateur·ices de matcher avec des personnes déjà croisées dans la vie réelle grâce au système de géolocalisation.	2 identités de genre à priori. Il est nécessaire de contacter le service client pour modifier son genre. Pas de possibilité de renseigner son identification sexuelle.	Âge Genres : hommes, femmes, tout le monde De nombreuses autres préférences peuvent être renseignées, mais les options sont payantes.
Pure	Pure est une application très peu utilisée sur mon terrain de recherche. Elle est à caractère explicitement sexuel en proposant de faire des rencontres « coquines ». Les hommes ont peu d'accès gratuit à l'application.	3 identités de genre (homme, femme, non-binaire) 6 identifications sexuelles (bi, hétéro, gay, lesbienne, queer, asexuel)	Filtre par fantasmes communs et par identification sexuelle.

Annexe 5 : Classement des applications (hors Pure) selon leur perception par les bi

Applications généralistes : Tinder, Fruitz, Bumble, Happn

Applications LGBT : OkCupid, Hinge

Applications gaies/lesbiennes : Grindr, Her

Table des matières

Introduction 1

1. Applications et bisexualité 2

2. Comment penser la « sexualité invisible » 7

Les recherches des jeunes bisexuels en ligne 12

L'enquête 14

Enquêter en tant que jeune femme étudiante auprès de bi 16

Chapitre 1 – Matcher la bonne appli : s'adapter aux contraintes 20

1. Les lieux de la rencontre bi 22

1.1. Renouveler les lieux de rencontres de même sexe 22

1.2. Des applications généralistes et des applications spécialisées 24

1.3. La difficulté à saisir l'usage des applications par les bi : retour sur les enquêtes quantitatives 28

2. Après les premières relations 33

2.1. Retracer les trajectoires relationnelles hors des applications de rencontres 33

2.2. Première rupture et premier usage des applications 34

2.3. L'injonction à profiter de sa jeunesse 38

3. Tester les applications 41

3.1. Tinder et l'effet d'âge 41

3.2. Éprouver les différences de visibilité sexuées 43

3.3. Se tourner vers des applications LGBT 48

4. Contourner les contraintes des applications 52

4.1. Modifier ses paramètres pour contourner les « algorithmes » 52

4.2. Supprimer et recréer son profil 54

4.3. Cumuler les applications : des usages différents 56

Chapitre 2 – Bi ou pan : se définir avec et sur les applications 61

1. Une attirance plurielle 62

1.1. Un environnement amical et familial tolérant 62

1.2. En venir à « mettre tout le monde » 65

1.3. Se servir des applications pour confirmer son attirance 66

2. Se chercher en ligne : évolution des modes d'autonomination 68

2.1. De bi à pan : évolution des modes d'autonomination 68

2.2. Différences d'acceptation de la bisexualité masculine et féminine 73

2.3. Rencontrer des personnes LGBT en ligne 74

3. Les biais de la bisexualité sur les applications 76

3.1. La sur-sexualisation des femmes bi 76

3.2. Les opportunités des hommes bi ? 78

3.3. Le dire, « c'est aussi un moyen de trier » 79

4. Recomposer son profil par effet d'apprentissage 82

4.1. Suggérer plutôt que dire son identification 82

4.2. Refuser les étiquettes : la possibilité d'en changer 84

4.3. Jouer sur ses paramètres pour contrôler le public 86

Chapitre 3 – Un usage féministe est-il possible ? La bisexualité questionne la binarité en ligne 90

1. Le rapport au militantisme 92

1.1. Des trajectoires militantes 92

1.2. Les temporalités du militantisme : engagement et désengagement 96

1.3. La valorisation de l'ouverture de genre dans le choix des applications 98

2. Remettre en question l'ordre du genre hétérosexuel 100

2.1. Qui envoie le premier message ? 100

2.2. Des nouveaux modes de relation : le multi-partenariat 103

2.3. Exclure avant tout les hommes cisgenre 105

3. Revendiquer une attirance non-genrée 108

3.1. L'importance de la bio 108

3.2. Les profils « alternatifs » 110

3.3. La persistance des critères traditionnels : genre, race et classe 112

4. Au-delà du genre 114

4.1. Se questionner sur son identité de genre 114

4.2. Les applications contraignent à la binarité 117

4.3. Se dire non-binaire en ligne 119

Conclusion 123

Lexique 129

Bibliographie 130

Annexes 139